GUIDE
POUR
LA CONSERVATION DE L'HOMME,

CONTENANT les moyens propres à prolonger sa vie, à le maintenir en santé, et à le rétablir, en cas de maladie, par des règles simples et faciles :

OUVRAGE Pratique, et à la portée de tout le monde, utile sur-tout aux jeunes Médecins et Chirurgiens;

Par M. FRIER, Docteur en médecine.

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE, et augmentée d'un Discours préliminaire, dans lequel la médecine est ramenée à cette noble simplicité qui la caractérisait dès son origine; d'une Introduction, et d'un Traité des Maladies vénériennes et scorbutiques.

Rien n'intéresse plus chaque individu que la conservation de sa santé, et son rétablissement lorsqu'il a eu le malheur de la perdre.

A GRENOBLE,

Chez { J. L. A. GIROUD, Imprimeur-Libr. place aux Herbes.
P. CADOU et DAVID aîné, impr. près le Jardin public

A PARIS, chez MEQUIGNON l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, près les Ecoles de chirurgie; et chez les principaux Libraires de la République.

AN X, DE LA RÉPUBLIQUE, = 1802.

AU

C.^en FOURIER,

PRÉFET

DU DÉPARTEMENT DE L'ISÈRE.

CITOYEN PRÉFET,

L'AMOUR éclairé que vous manifestez pour les Sciences, les Arts, et généralement pour tout ce qui a rapport au bien de l'humanité, m'autorise à vous offrir la nouvelle édition de ce petit Ouvrage. Daignez, citoyen Préfet, l'agréer comme le témoignage de l'admiration que vous m'inspirez, et que je partage avec tous les bons Citoyens du Département, dont vous êtes le premier Magistrat.

SALUT ET RESPECT.

FRIER.

EXTRAIT d'une lettre de M. Daumont, *Médecin, Professeur-Régent de la faculté de Médecine de Valence et associé regnicole de la Société royale de Médecine de Paris ; correspondant de celle des sciences de Montpellier, etc.* écrite à l'Auteur, pour accélérer l'impression de cet ouvrage.

De Valence, le 29 septembre 1788.

MONSIEUR,

J'ai été très-satisfait de la lecture de votre manuscrit, intitulé : *Guide pour la conservation de l'homme*, manuscrit que je vous invite de donner au public, attendu que cet ouvrage ne peut que lui être fort utile.

J'ai l'honneur, Monsieur, etc. *Signé* DAUMONT.

EXTRAIT d'une lettre de M. de SAINT-GENEY, *Docteur en médecine, Doyen-agrégé de l'Université de Valence*, écrite à l'Auteur, pour accélérer la publication de cet ouvrage, du 6 octobre 1788.

JE vois avec bien du plaisir, Monsieur, l'augmentation de votre zèle pour le bien public ; je m'en suis bien persuadé par la lecture de votre manuscrit intitulé : *Guide pour la conservation de l'homme* ; ouvrage que vous vous proposez sans doute de faire paraître. Je vous exhorte à le publier le plutôt qu'il vous sera possible.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc.

Signé SAINT-GENEY.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-sceaux, un manuscrit qui a pour titre : *Guide pour la conservation de l'homme*, par M. Frier, Docteur en médecine ; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 25 juin 1789.

CARRERE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

CONTENANT le tableau des principaux abus destructeurs de l'espèce humaine, et les moyens d'y obvier.

L'HOMME fut toujours une énigme impénétrable à lui-même ; vivre heureux et aussi long-tems qu'il lui est possible, en reculant le terme fatal qui est commun à tous les êtres, tel est le désir ardent qui l'anime dans toutes ses démarches. Cependant, par un aveuglement déplorable, il ne fait presque aucun usage des choses qui lui seraient les plus avantageuses. Tant qu'il jouit d'une santé parfaite, il paraît indifférent sur les moyens de la conserver : c'est un trésor inestimable dont il ne connaît le prix que lorsqu'il est atteint de quelques maladies qui lui deviennent souvent funestes. Le paisible cultivateur n'est point sur-tout assez attentif à sa conservation ; il ne prend aucune précaution pour se garantir des maux qui le menacent, et succombe enfin aux différentes atteintes qu'il a porté lui-même, sans le savoir, à son existence physique.

En un mot, il néglige les ressources les plus salutaires et qui naissent, pour ainsi

dire, sous ses pas; dès-lors c'est envain que des hommes laborieux et jaloux du bonheur de leurs semblables, consacrent leurs travaux à la recherche des moyens les plus propres à maintenir la santé et à prolonger la vie.

Le vulgaire ferme les yeux à leurs découvertes et à leurs instructions ; ou s'il est persuadé de leur utilité, il se contente de les admirer un instant, et bientôt après il en perd le souvenir.

Cette contradiction, apanage ordinaire de la classe ignorante, et même quelquefois de celle qui est instruite, est aisée à expliquer : celle-ci voudrait conserver ses habitudes, ses préjugés, ses goûts, et jouir néanmoins des avantages précieux que des découvertes utiles nous procurent tous les jours (1). Celle-là, par défaut de jugement, se livre à des hommes qui n'ont d'autres connaissances que leur intérêt particulier; c'est-à-dire à des charlatans, dont le nombre s'est singulièrement accru de nos jours. Ces êtres dangereux vont de village en village ravir, sur-tout aux cultivateurs cré-

(1) L'homme qui impose silence à ses passions, en se soumettant à tous les évènemens, ne trouve aucun obstacle dont il ne triomphe, ou par la prudence, ou par la résignation, ce qui contribue beaucoup à prolonger sa vie; mais si, au contraire, il laisse prendre l'empire à ces mêmes passions, et qu'il s'irrite contre les évènemens, les uns et les autres le détruiront sourdement.

dules, un pain indispensable à la subsistance de leur famille, en leur vendant très-cher de prétendus remèdes qu'ils administrent au hasard dans les cas d'une légère indisposition, et leur causent des maladies aiguës, qui très-souvent dégénèrent en maladies chroniques, et finissent par les conduire au tombeau. Quel est le praticien qui n'a pas été dans le cas de traiter de ces sortes de maux?

Il serait à souhaiter que le public fût instruit du nombre de victimes qu'a fait et fait encore journellement le charlatanisme, on verrait bientôt alors disparaître ce fléau destructeur du genre humain.

Une autre cause des maladies graves qui surviennent à la suite de petites indispositions, c'est l'ignorance où l'on est des effets variés de l'air (1), du mouvement et du

---

(1) On ne saurait trop parler des choses utiles. Dans un Ouvrage que je publiai en 1790 et 1791, et qui a pour titre : *Plan sur l'utilité publique*, j'ai dit que la propreté, tant des personnes elles-mêmes que de leurs habitations, était un des premiers besoins de la nature pour la conservation de notre être, et qu'un air sain n'y contribuait pas moins ; mais que pour cela, il était nécessaire,

1.° De prévenir le dérangement que causent ses alternatives sur la transpiration, par des habillemens analogues aux saisons ;

2.° Que les lieux destinés aux inhumations fussent placés hors l'enceinte des villes, ainsi que les tueries des animaux, les taneries, les fabriques de

repos ; des passions de l'ame, du sommeil et des veilles, des excrémens retenus ou

---

chandelles, et même les hospices et dépôts de mendicité ;

3.° Que les hommes et les bêtes fussent enterrés à six pieds de profondeur ;

4.° Que la police fût chargée de veiller à ce qu'on ne jettât aucun cheval mort, ni autres animaux dans les fossés environnant les grandes Communes ;

5.° Que le repurgement de ces fossés en fût fait toutes les fois que le cas l'exigerait, et cela, en tems froid et sec, afin d'y faire couler les eaux et prévenir leur croupissement, (ainsi que je l'ai exposé dans une pétition que je présentai à l'Administration municipale de Grenoble, de même que dans différens articles qui furent insérés dans les journaux, lorsqu'en l'an 8 cette Commune était affligée d'une épidémie désastreuse) ;

6.° Que la propreté des rues, des hospices, des dépôts de mendicité et des prisons, était très-urgente ;

7.° Que le lavage et le blanchissage, tant de ces édifices que des lits des malades, fût fait avec de l'eau de chaux chaude, ou l'acide muriatique, et sur-tout après une épidémie ;

8.° Que les fumigations faites avec l'acide muriatique, du gaz nitrique, ou autres, qu'on est en usage de faire pour désinfecter l'air corrompu, telles que celles que j'ai indiquées dans les n.os 507 et 523 du *Clair-Voyant*, en l'an 8, de même que la manière de les faire, ainsi que les moyens que doivent employer les gardes-malades pour se garantir de la contagion ; tout cela ne doit point être oublié. J'observerai que tous ces moyens sont très-nécessaires pour la salubrité de l'air, par

évacués, des propriétés des alimens et de la boisson dont on fait usage, de la conduite enfin qu'on doit tenir, à cet égard, pour prévenir les maladies et pour en faciliter la guérison, par des règles simples et faciles à employer dans un grand nombre de cas.

En mettant sous les yeux de chacun le danger de cette ignorance et le moyen d'y obvier, on fait le plus grand bien : on introduit dans la société le désir de s'instruire, et l'amour des vérités utiles à la longévité et à la santé des hommes.

Le mauvais régime et la mauvaise admi-

---

la raison que les émanations, les vapeurs, les miasmes, qui s'échappent des matières corrompues, ainsi que des eaux croupissantes, nuisent beaucoup à la santé des personnes saines, et au rétablissement des malades. Enfin, dans un tems d'épidémie, sur-tout, on ne doit négliger aucun moyen de propreté, de ventilation, ni des lavages, ni des fumigations réitérées, soit dans les appartemens, soit pour les lits, les meubles, les linges et les habillemens qu'on veut purifier; et par-là on préviendrait non-seulement la contagion, mais encore on arrêterait ses progrès, qui, le plus souvent, ne sont que l'effet d'une coupable négligence. On préviendrait encore, par les fumigations, les effets nuisibles que peut causer la vapeur qui s'exhale d'une terre très-sèche, après une petite et première pluie, en fermant les appartemens avant de les parfumer. On peut en user de même à l'égard des écuries, et ne faire paître les bestiaux que lorsque l'herbe serait sèche.

nistration des remèdes, par rapport à leurs qualité et quantité, transforment aussi en maladies aiguës, qui dégénèrent souvent en maladies chroniques, un mal qu'on aurait pu guérir par une diette convenable et quelques remèdes simples, prescrits à propos.

« On se trompe grossièrement, dit *Baglivi*, lorsque, dans les maladies aiguës » et inflammatoires, on accable les mala- » des de tant de remèdes, et si long-tems, » que la nature ne sachant où elle en est, » et se trouvant agitée, d'une part, par la » violence de la maladie, et abattue, de » l'autre, par le poids des remèdes, est » enfin forcée de succomber; car le mou- » vement réglé et ordinaire de la nature » étant troublé et interrompu par des do- » ses si réitérées d'un grand nombre de » médicamens donnés sans ordre et sans » méthode, alors, ni la fièvre ne diminue, » ni la crise ne se déclare au tems où elle » devrait paraître, et le malade, accablé » de tant d'inconvéniens, ou périt, ou » tombe dans une maladie chronique ».

En effet, j'ai remarqué dans le traitement des maladies aiguës, que lorsqu'il a été administré des vomitifs ou purgatifs, pendant le tems de la coction de la matière morbifique, qui se fait le plus ordinairement depuis le 7.e jusqu'au 14.e ou 17.e jour de la maladie, il en est toujours ré-

sulté les plus mauvaises suites, ainsi que de l'usage des alimens qui se corrompent facilement, tels que les bouillons de viande, la viande elle-même, la volaille, les œufs, ect. qui ne doivent être employés que dans le tems de la convalescence, et être pris avec modération. Les remèdes actifs sont généralement déplacés dans les première et seconde périodes d'une maladie aiguë; il ne s'agit que de modérer les symptômes de la fièvre sans trop diminuer les forces, et les soutenir sans augmenter la chaleur ni le mouvement.

Si après la crise du 11.e au 12.e, de celle du 13.e au 14.e, ou jours suivans, on s'apperçoit d'une séparation de bonne augure dans les urines, la langue humectée, et que les autres mauvais symptômes aient disparu, on doit de suite employer, avec prudence, les purgatifs simples, tels que la limonade décrite ci-après, la 2.e potion purgative, n.o 1, etc. afin de prévenir les effets nuisibles que pourrait causer la rentrée dans la masse du sang de la vapeur du sédiment qui résulte de la fermentation des humeurs. Enfin, il suffit d'observer avec attention les voies par lesquelles la nature tend à se décharger de la matière morbifique, et de suivre son penchant, en secondant ses efforts par un régime et quelques remèdes simples, en s'abstenant sur-tout de l'administration de ces sels volatils, de

ces aromates brûlans, qui ne font qu'augmenter une chaleur déjà trop forte, qui, en dissipant les parties les plus légères et les plus mobiles des fluides, mettent toute la machine en désordre; c'est le calme, le repos ou la vigueur, que l'on doit procurer à des organes en souffrance.

Je ne prétends pas ici donner des avis à mes confrères; ils savent tous mieux que moi que le peuple, en général, a trop de confiance aux remèdes composés, et trop peu aux moyens qu'il a sans cesse sous la main.

Les remèdes les plus simples ne doivent jamais être employés que lorsqu'ils sont bien indiqués : c'est des moyens qu'emploie la nature, de l'exercice ou du repos, du tems et du régime (moyen le plus important de la curation, et la règle fondamentale de la médecine), qu'on doit attendre la guérison de la plupart des maladies, et surtout des maladies chroniques (1).

---

(1) En effet, si quelqu'un, atteint d'une maladie chronique, recouvre la santé, c'est presque toujours après avoir abandonné les remèdes; c'est en changeant d'air et de régime, en prenant un exercice modéré (l'exercice est ce qu'il y a de plus propre à donner du ton aux fibres, et augmenter leur action vitale.) ou le repos, suivant que le cas l'exige, en faisant usage des eaux minérales ou thermales; c'est-à-dire, qu'il obtient sa guérison par des remèdes simples, que la nature a

Avec

Avec vingt-quatre lettres, on compose tous les mots possibles ; avec sept notes de musique, on exécute, soit par la voix, soit par les instrumens, tous les sons du chant agréables à l'oreille. Ne pourrait-on pas de même, avec très-peu de remèdes, guérir toutes sortes de maladies ? La science ne consiste pas à en connaître un très-grand nombre, mais à connaître les bons, à les administrer convenablement et à les faire succéder à propos les uns aux autres, selon l'indication.

Personne n'ignore qu'un grand praticien disait, en mourant, qu'il laissait après lui deux grands médecins, la diette et l'eau : il aurait parlé avec plus de précision, s'il avait dit que ces médecins étaient la tempérance et l'exercice modéré dans un air sain, en suivant les degrés de chaleur dans la manière de s'habiller, afin d'entretenir la libre circulation du sang, et de favoriser par-là la transpiration tant sensible qu'in-

---

préparés elle-même ; c'est encore par l'usage des différens laits, pris tels que les donnent les animaux, ou mêlés avec une infusion de quelques plantes. Elle se termine aussi quelquefois par des efforts extraordinaires, par des révolutions vives, par des espèces de maladies aigués, qui servent de crise à la maladie chronique. Les alimens trop recherchés, trop exquis, trop composés, ne sont pas propres à conserver la santé ; de même aussi la multiplicité des remèdes ne peut la rétablir.

sensible : tous ces moyens entretiennent l'équilibre, l'harmonie dans toutes les fonctions, et préviennent un grand nombre de maladies ; mais tout cela ne suffit pas, il faut un petit nombre de remèdes pour traiter les maladies qu'on ne peut prévenir ; celui qui est le plus simple, n'a jamais une vertu seule, il en réunit deux, trois, et quelquefois plus. Or, le nombre de ces qualités primitives peut satisfaire au concours d'un aussi grand nombre d'indications, qui, prises ensemble, s'étendraient fort loin. Si les remèdes simples sont doués de tant de vertus naturelles, il est au moins inutile, s'il n'est pas dangereux, de recourir si souvent à des secours qui n'ont qu'une vertu artificielle. Ceux qui, dans les indications composées, se servent de remèdes plus composés encore, s'écartent de la marche salutaire au malade. Il est de fait que celui qui méprise les remèdes simples, qui a recours à plusieurs remèdes différens dans le cours d'une maladie, est ordinairement celui qui guérit le moins ; s'il compte quelques succès, il ne les doit qu'à la nature, assez forte pour avoir triomphé du mal, du médecin, et des remèdes. Sans entrer dans des détails qui me conduiraient très-loin, je me bornerai à dire que deux remèdes simples pourront suffire au moins à quatre indications, trois suffiront à six, etc. Il est bien rare que, dans la pratique, les

indications passent ce nombre ; tous les remèdes internes connus n'ont au plus que quarante qualités primitives : ils sont relâchans, astringens, stimulans, etc. Les remèdes externes ou topiques sont doués de quatorze vertus principales ; ils stimulent, relâchent, resserrent, échauffent, rafraîchissent, etc. Il n'est pas un seul de ces remèdes qui n'offre, dans le besoin, plusieurs vertus (1) combinées ensemble ; or, le

(1) Pour nous convaincre de la vérité du fait, la bardane est sudorifique, diurétique, diaphorétique, pectorale, incisive, tonique, fébrifuge, anti-vénérienne, et d'un grand secours pour guérir les incommodités que le trop grand usage du mercure produit : elle échauffe moins que les autres sudorifiques.

On l'emploie non-seulement dans les maladies chroniques, mais même aiguës, avec relâchement et épaississement de sang, soit dans les fièvres malignes, dans les maladies vénériennes, dans les affections cutanées, comme petite-vérole, rougeole, rhumatisme, goutte, pour les plaies et les ulcères invétérés, pour l'enflure de la rate et des autres parties. En effet, j'ai vu de grands succès de l'administration interne et externe de cette plante, soit en décoction, en fumigation, soit en cataplasme, liée avec les farines de seigle ou de lin, etc. soit en appliquant sur l'endroit douloureux ses feuilles, en les renouvelant deux fois par jour, et sur-tout aux ulcères cancéreux.

Les vertus de la *scorsonère* sont à peu près les mêmes que celles de la bardane, et elle convient dans les mêmes cas.

La petite sauge est chaude, dessicative, astringente, abstersive, céphalique et diurétique. On

même remède peut donc être employé dans bien des cas.

Je passe rapidement à quelques considérations relativement à ce qui vient d'être dit. Chacun sait que la médecine a pour objet la conservation du corps humain : il est composé d'élémens simples ; des choses analogues doivent le maintenir et le réparer. La simplicité est l'amie de la nature ; elle doit être aussi la compagne du médecin : s'il néglige ou s'il méprise l'une des deux, il pèche contre l'une et l'autre, et cette violation n'est jamais impunie.

Le praticien prudent et habile consulte les habitudes de son malade, les rapports de ses maux actuels avec sa vie passée, avec le climat qu'il a habité et qu'il habite, avec les affections de son ame ; il hésite, il conjecture, il donne le remède, et en attend l'effet

---

se sert de la décoction de cette plante, tant intérieurement qu'appliquée extérieurement dans les mêmes cas que le quinquina.

L'angélique est stomacale, cordiale, céphalique, apéritive, sudorifique et vulnéraire ; elle résiste au venin : on l'emploie contre la peste, les fièvres malignes, la morsure des animaux enragés, soit en cataplasme, soit intérieurement, à la dose d'un gros, pour chasser le venin par la transpiration, etc. etc.

Enfin, les habitans des campagnes peuvent facilement cultiver dans leur jardin le petit nombre de plantes décrites ci après ; ils y trouveront aussi les cas et la manière de les employer.

avant de récidiver. Consultant sans cesse la nature, il sait qu'elle seule guérit un grand nombre de maladies, et que son premier soin doit être de ne pas la contrarier dans ses opérations.

La vraie règle de l'art de guérir, est d'être riche en conseils, et économe en remèdes : si les remèdes internes n'ont, au plus, que quarante vertus primitives, il est évident que la médecine la plus compliquée ne peut employer que quarante remèdes intérieurement, et quatorze extérieurement ; mais les différentes vertus de chaque remède particulier, prouvent qu'on pourrait au moins réduire ce nombre à la moitié. Il nous reste à choisir dans quatre ou cinq mille remèdes, le petit nombre de ceux dont nous avons besoin, et ce doit être ceux que l'expérience nous a fait connaître efficaces dans tels ou tels cas. Chaque classe de remèdes nous en offre plusieurs ; contentons-nous du meilleur : mais comment pouvons-nous voir, ou comment pouvons-nous affirmer qu'un remède a telle vertu ? qu'il a produit tel effet dans tel cas, quand, au lieu de l'avoir employé seul, nous l'avons associé à plusieurs autres ? La raison dit, et l'évènement prouve, qu'en associant les propriétés étrangères des remèdes qui ne fraternisent point ensemble, le trouble en est la suite inévitable. Je laisse ce développement, pour dire qu'une grande ré-

forme dans la matière médicale serait très-nécessaire au bien général.

Trop de richesses corrompt les mœurs, trop de remèdes détruit le tempérament. En élaguant de la médecine les remèdes superflus et les connaissances frivoles, il nous restera encore assez de choses essentielles à savoir, assez de secours à employer dans les différens cas qui peuvent se présenter dans le traitement des diverses maladies.

Boerhaave, aussi honnête, aussi sobre que *Sydenham*, ne demandait que de l'eau, du vinaigre, du vin, de l'orge, du nitre, du miel, de la rhubarbe, de l'opium, du feu et une lancette : les sources médicales, dit-il ailleurs ; quelques sels, les savons ; le mercure, le mars, une diète salutaire, ne laissent plus rien à desirer au médecin. Si, pour être heureux, il en faut revenir à la simplicité, après que l'âge, l'expérience et les malheurs nous ont instruits, commençons notre carrière par où les maîtres de l'art la finissent.

Qui de nous ne désirerait pas d'être aussi sage, aussi prudent que l'étaient les *Hippocrate*, les *Boerhaave*, les *Celse*, les *Sydenham*, les *Baglivi*, les *Hoffmann*, etc.? Si nous sommes les disciples de la nature, nous serons aussi ceux de ces grands médecins, en n'employant à propos que des remèdes simples, ou les associant à quelqu'autre qui ait à peu près la même

vertu ; nous saurons, au juste, à quoi nous en tenir sur leurs qualités et leurs effets ; et d'après cette certitude, aucun préjugé, aucun scrupule, aucune autorité même, ne pourront nous faire chanceler dans notre pratique.

Il suit de-là que le praticien doit s'en tenir à un petit nombre de remèdes, dont l'expérience a fait connaître l'efficacité ; tous les autres ressemblent à ces amis perfides qui nous abandonnent dans le besoin : d'ailleurs, plus le pouvoir de la nature est étendu, et plus celui de l'art doit être limité : si elle a des besoins, ils sont simples, elle se contente de peu ; le nécessaire lui suffit, on le trouve par-tout : elle y a pourvu en nous donnant ces mêmes besoins; aussi n'est-il point de pays qui ne produise ce qui est absolument utile à la conservation de l'homme : la providence fait naître dans chaque climat les secours et les plantes qui lui sont nécessaires, ainsi qu'aux animaux. Puisque les besoins de la vie simple sont à peu-près les mêmes chez tous les hommes, il était juste que la nature leur offrît par-tout les mêmes ressources ; l'art de les employer distingue les nations policées des peuples sauvages ; ce sont ceux-ci qui s'en servent avec plus de fruit. Loin d'altérer ces productions par un alliage inutile, ils regardent ces bienfaits de la nature comme un ouvrage qui n'a pas besoin

d'être perfectionné par l'art. La médecine naturelle est donc la seule vraiment faite pour l'homme : nos premiers pères n'en connurent point d'autre ; et la preuve qu'elle était bonne, c'est que leur vie était de plus longue durée que la nôtre. On sent bien que la discussion de tous ces sujets me conduirait trop loin ; il faut donc me borner à dire un mot de ceux qui se font une habitude des remèdes, et sur-tout des purgatifs. Il est de ma connaissance que plusieurs personnes légèrement indisposées, ont été conduites au tombeau par l'usage des remèdes, et sur-tout des vomitifs ou purgatifs.

Les purgations prises par précaution ne doivent être mises en usage que dans deux cas : le premier, lorsqu'on a la bouche mauvaise, la langue couverte d'un limon ou d'une mucosité blanchâtre et insipide, lorsqu'on éprouve la perte de l'appétit, des rapports, des nausées, des envies de vomir (1) ; tout cela indique réellement la

---

(1) Ces signes annoncent souvent le commencement d'une fièvre bilieuse ou putride, sur-tout lorsque le malade a depuis deux ou trois jours une répugnance invincible pour toutes espèces d'alimens; alors il sera traité comme il est dit page 189, note deuxième.

Les envies de vomir sont aussi quelquefois causées par une pléthore sanguine, qui indique le commencement d'une maladie inflammatoire, laquelle doit être traitée de la manière prescrite dans cet

présence de quelque humeur nuisible, soit par sa qualité, soit par sa quantité, contenue dans l'estomac ou dans les intestins.

Le meilleur purgatif alors, du moins selon l'expérience, est une pinte d'eau bouillante, dans laquelle on fera infuser une poignée de chicorée et un citron coupé par tranches, en y faisant fondre depuis deux gros jusqu'à une once de sel d'epsom, mêlé avec deux onces de sucre, qu'on prend à jeun, par verrée, de demi-heure en demi-heure; on répète deux ou trois jours, si le cas l'exige. On peut également prendre, au lieu du sel d'epsom, de la rhubarbe en poudre, depuis un demi-gros jusqu'à un gros, dans la première verrée de la limonade chicoracée, et le plus souvent l'usage de la limonade seule suffirait, en suivant le régime des convalescens, décrit ci-après, jusqu'à ce que l'appétit et la santé soient rétablis.

Le second cas où l'on doit faire usage des purgatifs, c'est lorsqu'il s'agit d'opérer la révulsion (1) de quelque humeur qui se

---

ouvrage, au traitement des maladies les plus graves.

Les vomitifs dans ce cas sont très-dangereux, et sur-tout s'ils sont administrés avant l'usage de la saignée.

(1) La dérivation ou la révulsion, sur laquelle il y a eu tant de disputes parmi les modernes, était connue d'Hippocrate, et observée avec utilité; la preuve en est qu'il savait remettre la nature dans le

porte sur des parties dont la conservation est très-intéressante : c'est ainsi que pour modérer le flux de bouche, occasionné par l'usage des préparations mercurielles, il est quelquefois nécessaire de faire précéder la saignée locale (1), ainsi qu'il est dit

---

bon chemin lorsqu'elle s'en écartait. On lit dans le sixième livre des épidémies, que « si les humeurs » veulent se jeter sur une partie non-convenable, » il faut les en détourner; mais que si elles prennent » un cours salutaire, on doit les aider en ouvrant » les passages vers lesquels elles se portent ». Il joignait l'exemple au précepte en employant dans ce cas la saignée, la purgation, les fomentations, les bains de vapeurs, les frictions, les synapismes, les pessaires, etc., suivant la maladie et la partie affectée.

(1) J'ai vu de très-bons effets de la saignée locale faite par l'application des sangsues, et réitérée, suivant l'exigence des cas, dans le traitement d'une goutte naissante, d'un rhumatisme inflammatoire avec engorgement aux articulations ; il en est de même des érysipèles, des plaies, des ulcères, des dépôts, des dartres, et finalement de tous les cas où l'humeur enflammée se porte à l'extrémité de l'habitude du corps. Il est toujours plus prudent d'ouvrir, par ce secours, par les bains de vapeurs, auxquels on joint, suivant les circonstances, les fomentations, les frictions, les parfums, etc. le passage à l'humeur visciée, plutôt que de la faire répercuter.

La saignée dérivative doit suivre de près la locale dans bien des cas. J'ai observé que si je n'ai pu placer deux saignées dans les premiers jours d'une maladie inflammatoire, proportionnée à la nature du mal et à l'état du malade ; ces sortes de maladies ont toujours été très-longues et très-dangereuses.

dans le traité des maladies vénériennes, qui se trouve à la fin de ce livre.

D'après ce qu'en ont dit les plus célèbres médecins, l'expérience a prouvé l'utilité de la saignée réitérée, au commencement des maladies inflammatoires; j'ai cru devoir ajouter ici les observations suivantes, relativement au traitement d'une maladie dont quatre personnes du même tempérament ont été affligées : elle s'est manifestée dans son principe chez les unes et les autres avec les mêmes symptômes. Les deux plus âgées ont été saignées deux fois et les sang-sues appliquées, ce qui a beaucoup adouci leurs maux et accéléré leur guérison. J'en atteste mes confrères qui les ont vues avec moi, ainsi que les personnes qui leur ont donné des soins.

Le 26 pluviose an 9, le citoyen Jacquier, ouvrier peigneur de chanvre au faubourg Très-Cloîtres, âgé d'environ 32 ans, me fit appeler pour le traiter d'une maladie compliquée, dont il était atteint depuis quatre jours; elle s'était manifestée par un état de langueur, d'engourdissement, des lassitudes, des frissons vagues, des douleurs à la tête et à la région des lombes, le dégoût et un sommeil agité; à ces symptômes se joignirent une grosse toux sèche, la langue rouge, le pouls dur et inégal, des envies de vomir, des nausées, des défaillances, des agitations, le visage tantôt rouge, tantôt pâle.

Dans la deuxième période, ces symptômes d'inflammation furent suivis des signes de putridité et de malignité, la douleur de tête devint gravative, il avait une tristesse profonde, la respiration laborieuse et souvent accompagnée de soupirs, de soubressauts dans les tendons, la peau sèche et brûlante, les déjections fétides, les urines variantes en couleur et en quantité.

La saignée, faite à propos, convient dans un si grand nombre de cas, que ce n'est pas

---

A l'égard du traitement, après avoir bien examiné quelle était la nature de la maladie en général, j'ordonnai, le premier jour, une boisson abondante d'une tisanne délayante et calmante, légèrement miellée, deux lavemens, suivis de l'application des sangsues derrière les oreilles, et de deux saignées dans l'espace de dix heures.

Le second jour, j'appris qu'on avait exécuté mon ordonnance, à l'exception des saignées, par la raison que les parens du malade s'y étaient opposés; alors je me bornai à prescrire une seconde fois l'application des sangsues derrière les oreilles, en ajoutant qu'il en serait fait une à l'anus, ainsi que je l'ai toujours pratiqué en pareil cas, lorsque je n'ai pu employer la saignée de bras ou de pied, même dans les maladies épidémiques, toutes les fois que la cause primitive provenait de la suppression de quelque évacuation périodique, et sur-tout aux personnes d'un tempérament sanguin, ainsi qu'aux femmes enceintes, et généralement au moins une fois, au nombre de quatre sangsues, suivi d'une abondante boisson délayante, des bains de vapeur des bains de pieds, des lavemens, des fomentations; et suivant les cas, on emploie des narcotiques, etc. le tout dans l'intention de calmer l'intensité de la maladie et prévenir ses progrès. Ces moyens m'ont toujours paru salutaires dans le commencement des maladies aiguës, qui souvent se sont terminées en peu de jours, par une transpiration générale et abondante, ou par toute autre évacuation critique.

Lors de l'épidémie en l'an 8, je fus appelé pour donner mes soins à deux individus qui en étaient atteints depuis huit jours : comme la mère curatrice était occupée de la coction de l'humeur, qu'on ne doit point troubler par la saignée, encore moins tout-à-fait

tout-à-fait à tort que quelques médecins l'ont regardée comme une panacée, ou re-

---

par les purgatifs, qui ne doivent être employés qu'avec prudence au déclin de la maladie, c'est-à-dire lorsque la coction de l'humeur morbifique est faite, je ne pus leur ordonner les remèdes généraux dont je viens de parler ; cependant, l'un et l'autre furent sauvés par l'administration d'autres remèdes, et par un régime que les bornes de cet ouvrage ne me permettent pas de décrire ici. Je dirai néanmoins que leur corps fut lavé au moyen d'une éponge trempée dans une infusion de sauge, acidulée avec du bon vinaigre ; que des linges mouillés dans cette même infusion furent appliqués sur la capacité de la poitrine et du bas-ventre ; (cette pratique ne peut qu'être salutaire et agréable aux malades, dans toutes les périodes de cette maladie) ; que le hoquet a résisté à tous les moyens qu'on emploie ordinairement en pareil cas ; que le premier, nommé Hebert, de Voreppe, l'a eu neuf jours de suite, dans le tems des crises ; que l'autre, appelé Durand, de Vizille, l'a eu sept jours ; et que ce hoquet n'a cessé que par l'administration de la seconde potion, n.° 1.

Je reviens au cit. Jacquier. Sa maladie prenant un caractère fâcheux, je lui prescrivis la limonade chicoracée, prise avec le sirop de vinaigre, alternativement avec la première boisson, en lui faisant continuer les lavemens qu'il prenait après la crise, ainsi que les bains de pieds et la fumigation, de la manière indiquée ci-après au traitement des maladies les plus graves, des fomentations sur la poitrine et sur le bas-ventre, faites avec des linges trempés dans une décoction de mauve, acidulée avec du bon vinaigre, et renouvelée au moins trois fois par jour, pour tempérer l'inflammation de sa langue, sur laquelle on fit reposer, tantôt une tran-

mède universel; elle éteint la chaleur immodérée, prévient, dans bien des cas, l'avortement, la dyssenterie, les faus-

---

che de citron ou d'orange, tantôt de la gelée de groseilles.

Quant à sa nourriture, il ne lui fut permis de prendre, pendant le tems de la première et seconde période de sa maladie, que quelques pommes reinettes, quelques pruneaux bien cuits, une tasse, par jour, de créme d'orge ou de riz, et un bouillon de chicorée ou d'oseille, fait au maigre, et passé à travers un linge.

La gravité des symptômes augmentait de jour en jour.

Du 7.e au 8.e, la langue devint noire, et il se déclara une érysipèle maligne, compliquée avec un flegmon, qui occupait toute la partie droite, depuis le sternum jusqu'aux vertèbres, et depuis la partie supérieure de l'omoplate, jusqu'à l'extrémité inférieure de la cuisse.

Vainement tous les moyens propres pour attirer cette humeur en-dehors, et pour en diminuer le volume, furent prodigues, il se forma un abcès tellement considérable, qu'il occupait presque toute la partie affectée.

Le 9.e jour, une rétention d'urine se manifesta.

Alors, l'application des sangsues fut renouvelée, il fut ajouté du nitre dans ses boissons ordinaires, et une cuillerée de suc de pourpier à prendre toutes les deux heures: les fomentations sur le bas-ventre, faites avec la mauve et le pourpier, les bains de vapeur et les lavemens furent employés avec avantage.

Le 10.e jour, un de mes confrères, homme fort estimable, fut appelé en consultation, et fut de l'avis de mettre la sonde en usage; mais heureusement les remèdes simples, ou les efforts de la nature, suffirent pour rétablir l'écoulement des urines.

Le 12.e jour, potion contre les vers, n.° 1.

ses couches, les varices, les engorgemens, (2) les abcès, la gangrène, le squirrhe;

Le 13.[e], le malade rendit trente-six vers.

Le 14.[e], il eut une grande difficulté de respirer,

(2) Une observation qui aurait dû être insérée dans le *conseil aux femmes grosses*, trouve ici sa place.

En 1785, la femme du cit. Finet, fabricant de soie en cette ville, étant d'un tempérament sanguin et n'ayant point été saignée dans sa grossesse, accoucha douloureusement d'un premier enfant; pendant les trois premiers jours tout allait bien, la nuit suivante les lochies se supprimèrent, la fièvre s'alluma, le ventre devint tendu et douloureux, la malade fut travaillée de coliques d'estomac; les boissons délayantes et adoucissantes, les lavemens émolliens, l'application des sangsues à la vulve, les injections dans la matrice avec des décoctions adoucissantes, les étuves, tout fut mis en usage, mais sans aucun succès, et la célérité, comme la grandeur des accidens, faisaient craindre pour ses jours.

Chargé des soins de la malade, je proposai une consultation; notre estimable collègue, M. Flauvent, fut appelé; ce grand ami de l'humanité me demanda d'abord quel était mon avis, j'osai le proposer, il l'admit, et le mal étant pressant, la discussion fut courte. La malade fut saignée au bras: une demi-heure après nous lui ordonnâmes de mettre les jambes dans l'eau tiède, où elle reçut une fumigation: à la sortie des bains, nous lui fîmes appliquer sur le bas-ventre des fomentations émollientes; bientôt après la malade vomit, sans secousses, et à différentes reprises, une quantité étonnante de matières bilieuses très-fermentées, que nous favorisâmes par sa boisson ordinaire. Elle ne tarda pas à se sentir revivre, la nature secondée par les remedes externes réussirent si bien, que trois heures après la saignée, les lochies reparurent, tous les accidens cessèrent et la malade fut sauvée.

modère la soif, appaise les mouvemens fébriles, calme les douleurs, relâche les parties tendues; et mettant la nature à son aise, elle lui procure la facilité de se délivrer, par le moyen des crises, de la matière morbifique, et de dompter la maladie.

Cependant, quelques préjugés empêchent qu'on retire de cette opération tous

---

et était à chaque instant suffoqué, sans qu'il y eût aucun signe extérieur annonçant que le pus était formé: toujours la peau était d'un rouge livide sur toute la partie, sans fluctuation; ce qui me fit pressentir que le pus s'était formé entre les muscles intercostaux et la plèvre. C'était le cas de faire venir un chirurgien; mais le tems était trop court, il fallait de suite soulager le malade; je l'opérai donc à dix heures du soir, en faisant une ouverture entre la seconde et la troisième des côtes supérieures; il en sortit du pus à peu-près une pinte, ce qui soulagea beaucoup le malade. (Ce pus était puant, et un peu teint de sang; cela diminua mon espérance).

Le 16.ᵉ jour, la suppression d'urines fatigua de nouveau le malade; après l'avoir examiné, je me décidai à faire une seconde ouverture au bas-ventre, et successivement une troisième, au bas des fausses côtes, dont il sortit du pus autant qu'à la première opération: ces ouvertures avaient communication les unes aux autres.

Les injections faites dans chaque ouverture, d'une forte infusion de sauge, acidulée avec du bon vinaigre, suivi d'un pansement méthodique que je faisais trois fois dans les premiers jours, afin de prévenir le séjour du pus, qui aurait pu endommager les parties environnantes du foyer, obtinrent, dans l'intervalle de trois mois, après avoir purgé

les avantages dont elle est susceptible. On la redoute communément, soit parce

---

deux fois avec la potion n.° 5, une parfaite guérison.

Observation 2.e Le citoyen Blache, tanneur au faubourg Très-Cloîtres, âgé d'environ 46 ans, me fit appeler le second jour d'une forte indisposition, pour me consulter : son état me présenta les mêmes symptômes de la maladie dont je viens de parler; ce qui me decida de prescrire les mêmes régime et traitement. Les premières saignées de sangsues et de bras furent faites; je le vis à midi, et lui trouvai le visage coloré, le pouls assez développé, les envies de vomir et les nausées avaient cessé; tous les autres symptômes étaient améliorés. Je le revis sur les six heures du soir; le redoublement de la fièvre commençait à paraître; parvenu à son plus haut degré, une forte saignée de pied fut faite. Le jour suivant, les vaisseaux furent assez désemplis, la fibre assez relâchée, et les efforts de la nature assez abattus pour ne pas préjudicier au salut du malade.

Le 3.e jour, la potion vermifuge, n.° 1, lui fit faire une quantité de vers, mêlés dans les matières bilieuses qu'il rendit par les selles.

Le 4.e jour, les anodins furent mis en usage, afin de calmer l'irritation qu'auraient pu causer la potion vermifuge.

Le 5.e jour, un de mes confrères fut appelé en consultation, et fut parfaitement de mon avis.

Le 6.e jour, tous les signes alarmans avaient disparu, et la nature était à son aise pour achever la dépuration. Les jours suivans, toujours mêmes boisson et alimens.

La crise du 13.e jour remporta la victoire complette; elle se termina par une transpiration générale et abondante.

Le 14.e, la maladie du citoyen Blache fut favorablement jugée. Les urines, qui avaient été con-

que l'on craint la piqûre, soit parce que, naturellement, on a de la répugnance à perdre du sang.

---

tinuellement crues, commencèrent à être colorées d'un jaune de citron, déposant un sédiment blanc et de bonne augure. La croûte noire qui recouvrait sa langue était humectée, ce qui me décida, le 15.e jour, à lui administrer la première potion purgative, n.° 5.

Le 17.e jour, il cessa le régime des maladies aiguës pour suivre celui des convalescens.

Le 18.e, il fut purgé de nouveau, et le 20.e il fut parfaitement guéri.

Observation 3.e La femme du cit. Giroud, amidonnier, voisine du cit. Blache, étant du même âge et du même tempérament que ce dernier, fut atteinte de la même maladie à la même époque : elle fut traitée comme lui et guérie dans le même tems.

Observation 4.e Le 21 fructidor an 9, le citoyen Talin, propriétaire à la Plaine, atteint d'une maladie semblable, et étant d'un tempérament sanguin, ainsi que les trois malades dont je viens de parler, me fit appeler pour le traiter; il était dans un état déplorable depuis cinq jours, et sa maladie avait les mêmes symptômes, ce qui me décida, malgré que le mal fût déjà bien empiré, à prescrire le même régime et le même traitement qui avait été pratiqué envers le citoyen Blache et la femme Giroud; mais les saignées ne furent point faites, les personnes environnant le malade s'y étaient opposées. Le lendemain, je me bornai à l'application des sangsues derrière les oreilles et à l'anus (*a*), et je prescrivis les mêmes tisanne, nourri-

---

(*a*) Les sangsues tirent plus de la partie fluide du sang que de la partie gélatineuse, et par conséquent elles ne peu-

Ce n'est donc qu'avec beaucoup de peine qu'on se détermine à exécuter, de ce côté,

ture, lavemens, bains, fumigations, fomentations, et généralement tout ce qui avait été prescrit aux trois précédens. La maladie du citoyen Talin prit d'abord la même route qu'avait prise celle du citoyen Jacquier; mais elle finit bien différemment.

Le 7.e jour, il eut une hémorragie nazale assez abondante; cependant elle ne diminua point l'inflammation, la sécheresse, ni les gersures de la langue; de brune qu'elle était, elle devint noire, ainsi que les gencives, les dents, et tout l'intérieur de la bouche; l'assoupissement avec agitations et soubressauts dans les tendons, la surdité, une grosse toux sèche, les déjections, l'aridité et la sécheresse de la peau, augmentaient graduellement.

Le 10.e jour, potion contre les vers.

Les 11.e et 12.e jours, deux gros de crême de tartre, pris le matin dans quatre verrées de limonade chicoracée; ce qui fit rendre au malade une quantité de vers.

Le 13.e jour, potion camphre, composée avec le sirop de quinquina, l'eau de fleurs d'orange et la liqueur d'offmann.

Les 14.e et 15.e jours, même état, mêmes remèdes.

Le 16.e, délire et les déjections ou flux de ventre plus abondans, plus fétides, et d'une couleur rougeâtre, tirant sur le livide. Cet état continua jusqu'au 21.e jour.

Le malade, qui dormait continuellement sur le dos, les jambes fléchies, la bouche et les yeux

vent prévenir les dépôts, ni beaucoup diminuer les maux internes. L'usage salutaire de l'application des sangsues, est donc d'attirer l'humeur viciée, que la nature a portée à l'extrémité des parties de notre corps, et de lui ouvrir un passage.

l'ordonnance du médecin ; et quand on se rend, sur ce point, à ses avis, ce n'est

---

à mi-ouverts, ayant eu, tout le tems de sa maladie, beaucoup de difficulté d'avaler la boisson, et la vomissant assez souvent, commençait à boire avec plus de facilité; mais cette posture, jointe à la couleur cadavereuse de son visage, faisait dire à tous ceux qui le voyaient, qu'il en mourrait.

L'augmentation de la surdité et de l'assoupissement me décidèrent, le 23.e jour, à lui appliquer des vésicatoires aux gras des jambes; mais l'effet que j'en attendais manqua : la gangrêne, le lendemain, avait surpassé l'emplâtre; elle était également dans l'intérieur de la bouche et sur les vertèbres lombaires. J'ordonnai de suite une légère tisane de sauge, animée avec du bon vin vieux, pour boisson; et pour gargarisme et pansement des plaies, une forte décoction de la même sauge, faite avec du bon vinaigre et de l'eau-de-vie camphrée. Le vin de quinquina fut mis en usage, la potion camphrée continuée, et généralement tout ce qui est indiqué, en pareil cas, au traitement de la gangrêne, décrit page 174.

Le 27.e jour, deux de mes confrères furent appelés en consultation; après avoir examiné le malade, et entendu le rapport que je leur fis, ils se rangèrent à mon avis, qui fut de continuer le même traitement : ils convinrent avec moi que le malade était en grand danger. L'intensité de cet état ne cessa que le 35.e jour : alors le malade, qui avait dormi trente jours et trente nuits, à part les momens où on lui faisait couler dans la bouche la boisson et les remèdes, s'éveilla; ses urines, qui avaient toujours été variantes en couleur, parurent bonnes, et il y eut aussi dans les autres signes un changement avantageux; ce qui me décida, le 36.e jour, à lui administrer la potion purgative, n.° 1. Les es-

qu'après avoir différé autant qu'on l'a pu ; de-là il arrive souvent qu'on ne fait usage

---

cars de sa bouche et des autres parties, tombèrent par lambeaux.

Il fut repurgé le 40.e jour, avec la potion 2.e, n.° 5. Entrant en convalescence, la guérison parfaite a eu lieu le 56.e jour.

Réflexions. Dans les cas où le danger de la matière morbifique est extrême, l'art ne doit point calculer trop scrupuleusement sur des secours qui, dans des cas semblables, ont souvent paru salutaires : le succès apprend toujours infailliblement s'il faut soutenir, abandonner ou réformer une première épreuve ; et la sagacité, jointe à la prudence, ne peuvent pas manquer de faire enfin des découvertes ; en un mot, dans tous les cas urgens, la médecine agissante est toujours préférable à une expectative presque évidemment malheureuse. Chaque moment perdu peut rendre les secours de la médecine inutiles. Nous n'avons que l'expérience à consulter ; elle seule doit devenir la règle générale de nos décisions. Les faits observés sur les phénomènes qui en sont le résultat, furent toujours les seuls principes sur lesquels nous pouvons établir solidement notre pratique. Dans les maladies aiguës, le pouls grand, plein, dur et ferme, est le symptôme le moins équivoque de l'état des forces du malade, et de la nécessité de mettre la saignée en usage, et la réitérer jusqu'à ce que le pouls perdant de sa plénitude et de sa dureté, conserve de la souplesse et du ressort, sur-tout s'il acquiert un peu de fréquence ; la circulation retrouve alors sa liberté.

La saignée, faite et réitérée avec connaissance de cause, et avec la modération qui convient, selon les indications, dans les premiers jours d'une maladie inflammatoire, dont la principale cure dé-

de ce grand remède que lorsque la maladie a déjà fait beaucoup de progres ; alors deux

---

pend ordinairement de ce secours, est aussi nécessaire, et même plus, que le vomitif bien administré l'est dans les fièvres simplement bilieuses : d'ailleurs il vaut mieux affaiblir utilement le malade, que de le laisser mourir avec tout son sang et toutes ses forces : que dis-je ? il est des occasions où la saignée qui évacue et qui affaiblit, est le plus sûr cordial, en diminuant la quantité du sang qui accable un malade dans le commencement de son mal. Tous les vrais praticiens ont sans doute observé, comme moi, qu'aprés cette évacuation, le malade, de faible et languissant qu'il était, reprend de la vigueur. Si après cette opération, les symptômes prouvent évidemment que la maladie soit compliquée d'infection maligne, on doit promptement appliquer un vésicatoire sur la partie la plus douloureuse, afin d'ouvrir le passage à l'humeur dont la nature cherche à se décharger. Ce n'est que sur la fin des maladies, après les évacuations nécessaires, que les cordiaux, tels que les gruaux, la panade simple, animée par une cuillerée ou deux d'un bon vin vieux et peu échauffant, doivent être employés. J'ai souvent éprouvé l'efficacité de ces cordiaux simples, et j'ai toujours eu lieu de m'en louer.

Mais enfin, ne serait-il pas plus facile et plus avantageux de prévenir les maladies que de les traiter ? Si les quatre personnes dont je viens de parler, avaient suivi dans le commencement de leur maladie, les principes généraux sur les moyens de prévenir les maladies, lesquels se trouvent décrits ci-après, ils les auraient du moins rendues bien plus bénignes ; peut-être les auraient-ils prévenues.

Soyons donc plus attentifs à nos propres intérêts, celui de notre famille et de notre patrie. Ne lais-

ou trois saignées produisent moins d'effet qu'une saignée copieuse, faite au mom nt

---

sons jamais empirer les maux dont nous sommes menacés; prévenons-les, en les détruisant dès leur naissance, par des moyens énergiques, qui réussissent d'autant mieux qu'ils sont administrés plus promptement, mais qui échouent complettement, s'ils sont trop différés.

J'ai observé, dans bien des cas, que le succès de la guérison des maladies dépend de la conduite que l'on tient dans le principe du traitement. Dans plusieurs maux, la médecine est la science du moment; et si on le manque, le mal alors devient sérieux; si l'art n'agit pas promptement, dans peu de tems le desordre sera complet et sans ressource. « M. Maccopé, professeur à Padoue, fut appelé en » consultation dans un cas urgent : il s'agissait de » délibérer si une saignée serait décisive en bien » ou en mal; c'était un problême difficile à ré- » soudre. Pendant que de part et d'autre les mé- » decins disputaient pour et contre, M. Maccopé, » qui s'occupait uniquement du malade, et qui lui » touchait le pouls, dit à ses confrères : Mes amis, » saignons dans ce moment, nous disputerons après. » La saignée se fit de suite, et le malade fut sauvé.

Observation 5.e En effet, le 15 fructidor an 8, je fus appelé auprès de madame Idoux, riche banquiere de la ville de Turin, femme très-puissante, âgée d'environ 45 ans, et logée pour lors au Bois-Roland : elle était atteinte d'une apoplexie sanguine, qui l'avait tout-à-coup privée de l'usage de ses sens et des mouvemens volontaires; elle avait le visage rouge, les vaisseaux gonflés, les yeux à demi-ouverts et vitrés. Cet état exigeait une consultation, mais le tems me parut trop court; il fallait donner de prompts secours à la malade, qui était en grand danger; ce que je fis par un traite-

où elle s'est déclarée ; et le plus souvent, ces saignées affaiblissent le malade, et non la maladie.

---

ment brusque. Je commençai par lui faire une forte saignée au bras, de dix-huit onces ; peu de minutes après, elle commença à donner quelques signes de vie. Dans l'espace de deux heures, une seconde saignée fut faite ; ce qui occasionna le vomissement et une douce transpiration, que je provoquai, en lui ouvrant les dents avec une cuiller de bois, en lui chatouillant le gosier avec une plume, et la forçant à boire une infusion de fleurs de tilleul et de melisse, dans laquelle infusion j'avais mis vingt-cinq grains d'ipecacuanha (*a*), que je lui faisais prendre par verrée, de demi-heure en demi-heure. Une boisson délayante lui fut prodiguée ; plusieurs lavemens faits avec une décoction de mauve, du savon, et demi-drachme de tabac dans chaque, lui furent donnés. Tous ces remèdes firent le meilleur effet possible. Le lendemain, elle fut purgée avec la première potion purgative n.° 5, et elle reprit sa parfaite connaissance. Deux jours après, elle fut repurgée, et le jour suivant, étant parfaitement guérie, elle mangea à table avec toute sa famille.

Huit jours après, le citoyen Guichard, fermier de M. Massas, à Fontaine, âgé d'environ 63 ans, fut attaqué de la même maladie ; mais sa guérison ne fut pas aussi prompte que celle de la malade dont je viens de parler. Je ne fus appelé auprès de

---

(*a*) Je n'ai jamais ordonné ce remède que lorsque j'ai pu l'administrer moi-même avec précaution, dissous dans beaucoup d'eau, et cela, le plus souvent, après avoir désempli les vaisseaux autant que le cas l'a exigé. Il est toujours prudent que le médecin soit présent à l'exécution des opérations, et à l'effet des remèdes qu'il ordonne dans un cas urgent.

Une

Une autre cause qui a porté un grand préjudice à l'habitude qu'avaient nos pre-

---

lui que le second jour de sa chûte, par la raison qu'on l'avait cru mort. Je demandai instamment une assemblée de mes confrères; ce qu'on ne voulut pas m'accorder.

Réfléchissant pendant quelques minutes, pour savoir si je l'abandonnerais aux soins de la nature, ou si je lui tendrais la main, je résolus enfin de lui faire une petite saignée de six onces; de lui appliquer des sangsues derrière les oreilles, aux tempes, aux hémorroïdes, et tout cela, dans l'espérance de mettre la nature en mouvement, et de lui donner du large pour seconder l'effet des autres remèdes.

Des ventouses aux épaules, des vésicatoires (*a*) aux gras des jambes, des sinapismes à la plante des pieds, furent employés sans ne donner aucun signe de bonne augure, que vers le 5.e jour du traitement; alors je lui administrai, de la même manière, les mêmes

---

(*a*) Ce vésicatoire, fait avec l'eau bouillante que je fis couler avec prudence sur la partie, au moyen d'un arrosoir, à dessein d'y attirer l'humeur, sépara de la peau, l'instant suivant, l'épiderme touché par l'eau chaude, forma des ampoules, que je fis ouvrir avec des ciseaux, ensuite il s'établit une suppuration abondante; ce qui m'a toujours fait une excellente ressource dans tous les cas urgens où j'ai eu besoin d'exciter, sur l'heure, le sang et les esprits, de réveiller la nature, de lui donner quelques secousses, et d'entretenir une longue suppuration. Cette espèce de vésicatoire a l'avantage non-seulement d'entretenir long-tems la suppuration, mais encore de faire son effet dans la minute; au lieu que ceux qu'on prépare avec des mouches cantharides, n'agissent que quelques heures après : aussi ai-je employé cette espèce de vésicatoire avec tout le succès possible, dans plusieurs cas pressans, principalement dans les apoplexies : il m'a aussi très-bien réussi dans quelques espèces de paralysie, d'épilepsie, et d'autres affections chroniques.

miers maîtres de l'art sur l'usage de la saignée, c'est que, dans plusieurs cas, elle a été mal placée, soit qu'elle ait été faite trop forte ou trop faible, soit qu'elle ait été trop réitérée ou pas assez. Alors, tel malade serait probablement mort faute d'avoir été saigné, qui meurt souvent quoiqu'il l'ait été à propos. Il suit de là que le public ne manque pas d'inculper également le médecin, soit qu'il ait prescrit la saignée, soit qu il l'ait omise. Il est démontré que la saignée soulage la nature; mais elle ne détruit que bien rarement tous les principes opprimans. Or, ce n'est que dans ce dernier cas qu'on peut dire sûrement que la saignée guérit sans le secours d'autres remèdes.

Le médecin qui agit prudemment, saura toujours se mettre au-dessus de tout ce que peut dire le vulgaire ignorant; quand le cœur est sans reproche, les actions le sont aussi : cette position console l'homme de

---

boissons, émétiques, purgatifs et lavemens, que j'avais administrés à madame Idoux.

Les efforts de la nature, secondés par les remèdes, mirent notre malade en état de sensibilité, de parler; et de remuer toute la partie droite de son corps, en quinze jours de traitement. Il lui restait encore une paralysie dans toute la partie gauche; et au moyen des frictions, des fumigations, de l'entretien des vésicatoires, des sinapismes, et d'un régime convenable, le malade fut parfaitement guéri le 66.e jour du traitement.

bien : il sait que, dans les cas où la nature nous présente une difficulté extrême dans l'usage et le développement de ses forces, le mouvement du cœur devient pour elle un exercice très-pénible. La résistance mécanique que le sang lui oppose par sa masse, sa consistance, sa raréfaction, forme, par les circonstances, un principe réel d'épuisement. Dans ce cas, le médecin doit agir avec prudence, de manière à diminuer cette résistance, à épargner à la nature une partie des forces qu'elle employait à la surmonter; et ces forces, distribuées par elle suivant l'ordre de ses besoins, ranimées ou réprimées par l'art, suivant les cas, tous ces moyens, bien combinés, pourront opérer le salut du malade; mais s'il arrive le contraire de ce qui vient d'être dit, que le pouls soit vide, lâche, perdant facilement sa consistance sous la pression des doigts, la circulation est certainement ralentie par le défaut des forces mouvantes du cœur, l'âge du malade, sa constitution, etc. alors il faut ranimer ou attendre; la saignée, dans ce cas, serait dangereuse, et doit être supprimée.

Il arrive souvent que les signes sont partagés : les uns semblent exiger la saignée, les autres semblent la rejeter; dans ce cas, le médecin doit agir ou attendre, selon l'indication des symptômes dominans.

On dira peut-être que je parle souvent

en faveur de la saignée, cela est vrai ; mais on ne saurait trop parler d'un secours qui est aussi salutaire, quand il est bien placé, et qui peut devenir dangereux, lorsqu'il n'est pas bien indiqué.

Il est reconnu que la nature n'emploie autre chose que le sang pour l'accroissement, l'arrosement et la nourriture de toutes les parties de notre corps, et que le sang lui suffit pour satisfaire à toutes ses fonctions (1); il n'est donc pas étonnant que la médecine, bien entendue, n'emprunte que du sang les causes qui troublent les fonctions animales, puisque le sang contient toutes les liqueurs dans sa masse ; il est la source originaire de toutes les humeurs qui causent et qui entretiennent les maux, par le défaut d'équilibre dans l'harmonie, entre le chaud et le froid, l'humide et le sec, l'ai-

(1) 1.° *Il forme la liqueur vitale, qui distend la cavité du cœur et des vaisseaux, et les empêche de s'affaisser sur eux-mêmes ;*

2.° *Par son calorique, et l'air vital qu'il contient, il stimule les cavités du cœur et des vaisseaux, et les contraint par là à la contraction qui force le sang à circuler ;*

3.° *Il produit la chaleur animale, et la propage dans le corps ;*

4.° *Il nourrit tout le corps par le moyen de la gélatine du sérum ;*

5.° *Il est le principe moteur qui active toutes les sécrétions qui se font dans le corps ;*

6.° *Il constitue les divers tempéramens, et les humeurs qui dominent dans chaque, etc.*

gre, l'amer, le salé, l'âpre et l'insipide.

Le chyle forme le sang et confond toutes les humeurs; mais après avoir été confondues, elles se séparent du sang; les unes, pour quelques fonctions ou quelques usages nécessaires à la conservation du corps; les autres, parce qu'elles sont superflues, et qu'elles deviendraient nuisibles à la santé, ainsi qu'il est démontré ci-après.

J'aurais encore bien des choses à dire, d'après les diverses expériences et les différens phénomènes que j'ai observés dans ma pratique, et sur-tout dans le traitement des maladies épidémiques; mais je me borne, dans ce moment, à ne citer que les pères de la médecine.

Hippocrate savait même, avant l'utile découverte de la circulation, que toutes les fois que le sang abonde et qu'il circule avec rapidité, il est poussé, par l'action du cœur, dans les vaisseaux dont les diamètres sont trop petits pour permettre aux globules sanguins de les traverser; qu'en s'y arrêtant et s'y accumulant, ils produisent des obstructions, des engorgemens et des dépôts funestes.

Sans doute que ce grand homme, qui observait tout, et qui savait faire une juste application de ses observations, avait remarqué plus d'une fois que les torrens grossis par des eaux étrangères, inondant les terres voisines, déposent toujours, dans les

lieux les plus bas, les matières qu'ils ont entraînées avec eux, et que ces eaux perdant leur mouvement, s'altèrent et se corrompent bien vîte par l'action de la chaleur : c'était pour prévenir de semblables dégénérations dans les humeurs, qu'Hippocrate saignait.

En lisant attentivement ce qu'il nous a laissé sur cet objet, on voit que non-seulement il faisait usage de la saignée pour prévenir la rupture des petits vaisseaux, l'hémorragie et l'extravasion des liqueurs; mais qu'il l'employait encore quelquefois, afin que la dépuration de la matière fébrile pût se faire; elle ne se fait pas, quand les efforts de la nature sont trop tumultueux ou trop irréguliers; il saignait dans ce cas, pour modérer la grande émotion : ainsi, quand une liqueur est en grande fermentation, on en ôte une certaine quantité pour calmer ce mouvement et prévenir la rupture du vase.

Au reste, Hippocrate ne saignait pas pour éteindre entièrement la fièvre, mais seulement pour en modérer l'excès : elle est si nécessaire pour la résolution et la coction, que très-souvent, dans la pratique, on est obligé d'en exciter une artificielle, soit pour soutenir ou ranimer les forces qu'affaiblissent ou détruisent les maladies aiguës, soit pour donner du mouvement aux humeurs croupissantes dans les maladies chroniques.

La justesse et la modération étaient donc les règles que suivait Hippocrate ; il ne saignait jamais que dans le besoin, et qu'autant qu'il était nécessaire : il se gardait bien de prescrire ce secours aux gens épuisés et débiles, même dans les maladies aiguës.

Boerhaave, nourri de la doctrine d'*Hippocrate*, et de celle de tous les bons médecins, remarque judicieusement que nos plus grands succès dépendent des évacuations faites à propos ; il veut qu'on en use avec connaissance de cause, et avec la modération qui convient. « Si vous saignez, » ou vous évacuez trop, ajoute *Boerhaave*, » ou si vous portez le régime rafraîchis- » sant assez loin pour l'éteindre avant que » l'ouvrage de la coction soit parfait, il est » à craindre que vos succès apparens n'aient » de fort mauvaises suites ; non pas, à la » vérité, comme celles que cause la trop » violente impétuosité de la fièvre, savoir, » la destruction des vaisseaux et la coagu- » lation des fluides, mais des maladies lon- » gues et chroniques ». Pour rendre plus clairement sa pensée, il se sert d'un exemple familier ; le voici : Lorsqu'il arrive dans quelque partie une inflammation trop grande pour qu'on puisse la résoudre, le mieux qu'il y ait à faire, est de cuire cette viscosité inflammatoire, et de la convertir en pus : or, cela ne peut jamais se faire sans quelques degrés de fièvre. Si donc la fièvre

est trop violente, la gangrène s'y mettra; si elle est trop lente, elle n'aura pas la force de l'amener à suppuration; elle sera probablement suivie d'une tumeur dure ou d'un squirre, qui durera autant que la vie. La même chose arrive dans les maladies aiguës, si le traitement a été manqué dans le principe. La vie des hommes dépend souvent des fautes que les jeunes médecins peuvent faire en ce genre.

L'unique moyen de nous épargner des méprises, est d'être pour l'incertain et pour l'extraordinaire, aussi craintif qu'un pilote sur une mer qu'il n'a point encore pratiquée; je veux dire qu'étant auprès d'un malade, si nous n'avons une connaissance parfaite des maux dont il est atteint, nous ne devons alors employer que des secours dont l'effet ne peut produire aucun changement sensible en lui; il vaudrait encore mieux attendre le moment favorable pour les administrer.

Il n'en est pas ainsi du traitement des maladies graves dont le principe morbifique nous est parfaitement connu; nous devons alors user de suite des secours qui opèrent sur le malade un changement avantageux. Sans doute que les vrais praticiens savent faire la différence de l'obstacle morbifique évident, d'avec celui qui ne l'est pas, contre lequel la nature lutte, presque toujours assurée des voies vers les-

quelles elle dirige ses efforts pour se dégager de la matière morbifique qui s'oppose à son cours ordinaire : le médecin, agissant de concert avec la nature, administre au malade des secours qui, abrégeant le tems et les peines, l'arrache, sans nul doute, des portes de la mort.

En général, il est démontré que dans les maladies sans nombre qui affligent l'humanité, il en est dont on doit tout attendre de l'administration d'un remède, ou de l'application d'un secours étranger, convenablement employé ; mais il faut avouer qu'il en est d'autres dont l'usage des secours actifs conduirait sûrement le malade au tombeau.

La fièvre est le grand moyen dont la nature se sert pour dompter le principe morbifique, toutes les fois que ce principe n'a pas un siége fixe et déterminé. Elle peut aussi devenir un instrument dangereux dans les maladies aiguës, sur-tout si le médecin ne la surveille dans tout son cours, et ne la ramène au chemin propre au salut du malade. Telles sont les maladies inflammatoires ou spasmodiques, les maladies d'accablement ou de débilité, les maladies dépuratoires ou les fièvres essentielles, la frénésie, la léthargie, l'apoplexie, etc.

Le tableau de toutes les différentes espèces de maladies, tant aiguës que chroni-

ques, serait trop long à parcourir, et ne conviendrait point ici : d'ailleurs, j'en ai parlé plus au long dans le cours de cet ouvrage, et j'y ai prescrit les moyens de les prévenir, en indiquant la manière d'en connaître les causes, les symptômes, et de les combattre d'après les aphorismes d'*Hippocrate* et ceux de *Boerhaave.*

Il me reste néanmoins à dire que la plupart des maladies aiguës se présentent avec des symptômes si alarmans, que la nature paraît d'abord les redouter et les craindre; mais bientôt après, celle-ci attaque vivement le principe morbifique, et le combat avec courage et avec violence. C'est dans ce moment que le praticien attentif et éclairé par une longue expérience, saura s'il doit agir dans les vues de réprimer ou de ranimer les efforts de la nature, ou s'il doit lui confier le soin de la cure, se bornant à l'accompagner sans la précéder jamais, ne l'interroger que pour lui obéir; en un mot, il déterminera, selon les symptômes de la maladie, quels sont les droits mutuels de la nature et de l'art, et jusqu'où doit s'étendre leur autorité respective.

En général, suivant la différence du caractère de chaque maladie en particulier, suivant la différence des tems et des circonstances, l'art et la nature doivent tour-à-tour parler et écouter, diriger et suivre, obéir et commander. S'il est dangereux

d'abandonner à la nature un moment qui est fait pour l'art, il n'est pas moins dangereux de donner à l'art un moment qui appartient à la nature; c'est-à-dire que la faute est également nuisible au salut du malade si l'on emploie la médecine agissante là où il faudrait attendre, et de s'en tenir à la médecine expectante là où il faudrait agir; le vrai praticien, enfin, saura faire la différence du principe morbifique matériel, d'avec le principe vital, ou le trouble de cette heureuse harmonie des mouvemens de la nature. Il saura sur lequel il doit agir; s'il doit se borner à prescrire des secours moraux, ou s'il doit y joindre des secours relatifs au soulagement du physique. Il est vrai que le principe morbifique et la nature sont, durant la maladie, dans une dépendance mutuelle si étroite, que l'on ne saurait agir sur l'un sans agir par contre-coup sur l'autre. En effet, serait-il jamais utile d'agir sur la cause de la maladie, si cette action ne devait pas procurer un changement favorable dans l'ordre des mouvemens de la nature? ou qu'importerait de changer l'ordre de ses mouvemens, si ce changement ne devait pas faciliter l'extinction de la cause de la maladie? quel examen, quelles réflexions doit faire le praticien avant que d'agir, afin de savoir sur lequel des deux, du principe morbifique ou des mouvemens de la na-

ture, il doit se décider pour diriger son action ? La règle générale doit nous fixer sur le principe morbifique ; il est toujours la cause et le centre où se rapporte toute la maladie. C'est le principe morbifique qui, ou par son influence mécanique, ou par les efforts qu'il excite dans la nature, prépare, soutient et prolonge tous les symptômes de la maladie ; sa présence est essentiellement funeste dans tous les cas : il est donc toujours tems d'agir, dès qu'on peut l'affaiblir et le détruire ; par-tout où on le rencontre on doit l'attaquer de suite, et le poursuivre en s'accordant avec la nature.

Il est certain que la destruction du principe morbifique est, dans toutes les maladies, la voie de guérison la plus courte, la plus sûre, et la seule radicale ; mais il est certain aussi que cette action impose nécessairement, 1.° la connaissance du principe quant à sa nature et quant à son siége ; 2.° le moment de l'attaquer ; 3.° les moyens propres à seconder les vœux de la nature, dans l'usage des forces qu'elle exerce pour retrouver l'équilibre qu'elle a perdu.

Le médecin doit donc agir, toutes les fois que les efforts de la nature seront visiblement excessifs, insuffisans, ou qu'ils seront visiblement mal dirigés. Mais si le contraire arrive, que le

principe de la maladie soit caché, que les moyens propres pour l'attaquer manquent, ou que ces moyens soient d'une application dangeuse, alors le médecin se borne à prescrire un régime, et attend le moment favorable pour placer à propos quelques remèdes simples ou quelques secours salutaires au malade.

Les maladies aiguës vraiment inflammatoires sont en général caractérisées par une fièvre vive et continue, accompagnée de chaleur, de rougeur, de tension, de douleur, de toux, de difficulté de respirer, de la fréquence, de la plénitude et de la dureté du pouls.

Tous ces symptômes, pris en général ou en particulier, annoncent évidemment que par l'action vive des solides sur les liquides, et la réaction forte des liquides sur les solides, la nature franchit les bornes d'une activité salutaire, et qu'elle a besoin d'être réprimée : ce serait exposer les jours du malade, que de ne pas employer tous les moyens propres à modérer la violence des efforts de la nature ; ce serait une grande faute que de ne pas y revenir toutes les fois que le premier secours aurait été employé sans succès, ou que le soulagement qu'il aurait procuré s'évanouirait bientôt après, et que l'inflammation se soutiendrait au même degré, ou qu'elle se réveillerait et reparaîtrait avec le même appareil.

On ne doit jamais perdre de vue que les maladies inflammatoires, quelle qu'en soit l'issue, parcourent leur tems avec tant de rapidité, que lorsque l'inflammation est portée à un degré extrême, le triste fruit du travail de la nature, qui n'est point secondée par l'art, ne peut être que l'épuisement et la mort du malade.

L'intensité de la chaleur, la vivacité de la douleur, l'importance des parties où l'inflammation se fixe, ou des fonctions que le spasme intercepte, la fréquence, l'élévation, mais sur-tout la plénitude et la dureté du pouls, portées fort au-dessus de l'état naturel, sont des signes auxquels on ne peut se méprendre. C'est dans le tems de la première période ou de l'irritation, au moment où la fièvre est parvenue à son plus haut degré de force, qu'il faut réprimer ses excès de violence, selon l'indication, aussi souvent que reparaissent les symptômes dangereux ; il ne faut pas craindre d'abatire les forces, tant que la nature en abusera évidemment au préjudice du malade.

L'observation et l'expérience nous apprennent que la saignée est le calmant et le résolutif le plus efficace qu'on puisse employer dans le tems de la grande irritation. On doit aussi mettre en usage tout ce qui aura pour but de prévenir l'engorgement et l'inflammation, de calmer la douleur, de relâcher les parties, tels que les dé-

layans, les émolliens, les adoucissans, les tempérans, les calmans, etc.

En général, dans le traitement des maladies où l'irritation a lieu, on doit toujours rejeter les échauffans, les irritans, les fébrifuges, qu'on est en usage d'employer, dans presque tous les cas, sans ordre et sans méthode : que de maux occasionnés, que de victimes immolées par une foule d'ouvrages chargés de recettes superflues, mises entre les mains des charlatans, et même du peuple !

Le célèbre *Sydenham* assure, et l'expérience prouve clairement, que dans les fièvres continues et inflammatoires, il ne faut attendre aucun effet avantageux du *quinquina* ni des autres fébrifuges, parce que, ajoute-t-il, non-seulement ils ne sont pas utiles, mais ils sont absolument nuisibles.

Les maladies dont la fièvre est le symptôme principal, forment, selon son opinion, deux tiers du nombre des maladies qui affligent l'espèce humaine : or, si les fébrifuges sont employés souvent sans bien connaître les cas où ils seraient utiles, d'avec ceux où ils pourraient devenir nuisibles, il en résulterait sans doute de grands maux. Chacun sait que le *quinquina* est le spécifique des fièvres intermittentes simples ; aussi il est inutile, s'il n'est pas dangereux, dans les fièvres continues sim-

ples ; et dans les rémittentes, cette différence peut varier jusqu'à l'infini, et l'utilité des fébrifuges augmente et diminue avec elle dans une juste proportion.

Les fièvres inflammatoires sont ordinairement plus communes dans les régions du nord que dans celles du midi, et y sont plus fréquentes depuis les derniers jours de l'automne jusqu'au milieu du printems; elles attaquent plus gravement que les autres, les personnes robustes et d'un tempérament sanguin : leur principale cause provient du dérangement de la transpiration insensible, ou de la suppression de la transpiration sensible, et de toutes les autres évacuations habituelles, de la négligence de suivre les degrés de chaleur ou de fraîcheur dans la manière de s'habiller, c'est-à-dire se déshabiller trop tôt au commencement du printems, s'habiller trop tard à l'entrée de l'automne, et s'exposer à la fraîcheur après un exercice un peu violent. Si un cultivateur, couvert de sueur, revenant du travail, avale un verre d'eau froide, bientôt après il se plaindra de douleur aux côtés; il se sentira fatigué par une toux, par une fièvre continue, etc. Toutes ces inattentions donnent naissance aux maladies inflammatoires, catarreuses, pituiteuses, etc. et détruisent certainement plus d'hommes que toutes les autres causes des maladies qui affligent l'espèce humaine.

sité la plus urgente. Il faut donc que le médecin redouble ici de vigilance, pour que le moment de les placer à propos ne lui échappe pas.

Dans les maladies de poitrine, où les crachemens font la crise essentielle, on ne doit avoir en vue que de faciliter l'expectoration, en faisant prendre aux malades de la tisanne pectorale n.° 2, en appliquant des fomentations chaudes sur la capacité de la poitrine, en donnant à propos des béchiques incisifs, tels que les loochs adoucissans n.° 3 ; et en général, soit que les évacuations se fassent par l'expectoration ou par la transpiration, soit qu'elles se fassent par toute autre voie, on doit toujours les favoriser selon l'indication.

En général, les maladies chroniques se développent lentement; elles se manifestent ordinairement par la tristesse, par un ralentissement dans l'exercice des fonctions de la vie ; de-là le malade passe dans un abattement réel et sensible, qui devient de jour en jour plus pénible aux mouvemens ordinaires de la nature. La décoloration, l'amaigrissement, la langueur, tout atteste que les forces diminuent graduellement.

Les organes affaiblis élaborent toujours moins parfaitement les sucs destinés à les réparer; les liqueurs ne peuvent plus atteindre au degré nécessaire pour entretenir l'équilibre et l'harmonie dans l'action des so-

lides ; elles s'en éloignent toujours davantage, et deviennent enfin presque étrangères à la nature ; alors se manifestent des engorgemens œdémateux, le ralentissement général de tous les mouvemens, et enfin leur cessation absolue ou la mort.

Les secours que les plus grands praticiens emploient contre ces sortes de maladies, et auxquels une heureuse expérience a donné le plus de célébrité, tiennent à la classe des toniques et des digestifs, ou à celle des délayans et des tempérans. Le mouvement et l'exercice modéré est très-salutaire dans bien des cas : la médecine agissante ou expectante ne saurait être employée trop tôt. Au reste, c'est à chaque individu à prévenir les effets nuisibles de la cause primitive des maladies, par les moyens que j'indiquerai ci-après.

Mais si cette cause se manifestait et continuait à devenir un principe morbifique dangereux, alors c'est au médecin à qui on confie le trésor de sa santé et de sa vie, à prendre d'abord connaissance de la cause occasionnelle, de l'évidence du principe, des moyens de la nature, avant que de prononcer sur ce qu'il doit employer, à dessein de prévenir les progrès de la maladie et accélérer la guérison, en remplissant toujours les vues de la nature, ayant soin, dans ses recherches, de ne pas confondre l'opinion avec la vérité, la probabilité avec la certitude.

La première période de la plupart des maladies aiguës est toujours plus ou moins inflammatoire, selon les causes et les tempéramens chez qui elles se manifestent. On ne pourrait assez déplorer les maux qu'à fait, et fait encore à l'humanité, l'oubli des règles que suivaient les pères de la médecine, et qui n'est suivie aujourd'hui que par leurs véritables disciples : aussi, disent-ils, si dans le principe d'une maladie aiguë, nous faisons saigner le malade, ce n'est pas pour guérir entièrement son mal, mais seulement pour prévenir un engorgement qui n'est pas encore formé, et qui est à craindre. En effet, qu'importe le nom de l'humeur dont on craint l'engorgement ? qu'on l'appelle flegmoneuse, érysipellateuse, catarreuse, pituiteuse, etc. pourvu qu'elle soit détruite ou affaiblie dans son principe, de manière qu'elle ne puisse nuire aux parties qu'elle affecte? L'on a senti dans tous les tems que la manière la plus efficace de combattre les maladies, était d'attaquer leur cause primitive et la détruire.

Au moment que le calme paraît, que les symptômes d'irritation s'appaisent, c'est alors que la maladie passe dans sa seconde période, qui est celle de la coction, tems qu'on doit respecter soigneusement ; le travail qui reste à faire appartient à la nature et non à l'art ; il faut lui en abandonner entièrement l'emploi : c'est le moment où

le médecin ne doit plus être que son ministre, en la soutenant quelquefois, lorsqu'elle paraît sur le point de se décourager et de s'abattre; l'interroger souvent pour satisfaire prudemment ses desirs, interprêtes ordinaires de ses besoins; la consoler et la flatter toujours (1).

Si la nature résiste au travail de la coction, la maladie parvient enfin à sa troisième et dernière période, qui est le tems de la déclinaison.

Si le résultat de l'agitation fébrile est une matière critique, il reste à la nature le soin de la séparer et de s'en défaire. Ce dernier travail est connu sous le nom de *crise;* travail important et décisif, tems où les secours de l'art peuvent devenir de la plus grande utilité, et même de la néces-

(1) Dans bien des cas, les paroles consolantes ou la musique, seraient plus avantageuses aux malades que les remèdes, et sur-tout, lorsque la cause de la maladie n'est que le triste fruit de l'ennui, de l'ambition, du chagrin, de l'amour, etc. En général, dans l'homme, le moral et le physique sont dans une dépendance si liée, que l'un ne saurait être affecté sans que l'autre le soit aussi. Il en résulte que les passions de l'ame font sur la machine des ravages fréquens et dangereux : il faut donc les prévenir par des encouragemens, par des distractions, par des lectures et des conversations amusantes, etc. aussi doit on soigneusement garder le silence sur tout ce qui pourrait affliger le malade ; car rien ne contribue plus puissamment à la guérison du physique, que la consolation que produit le moral.

Dans un art qui ne peut se perfectionner que par l'observation, ceux qui veulent l'exercer avec avantage, ne sauraient embrasser trop d'objets, et porter leur attention trop loin, pour découvrir les phénomènes des causes des maladies, les effets des crises et des remèdes, afin de donner de la solidité à leurs pronostics, et par conséquent éclairer leur pratique. Rien ne facilite tant le jugement sur la maladie et sur le traitement, que l'évidence du principe morbifique; car ordinairement, tous les symptômes en dérivent comme de leur source; ils varient, s'affaiblissent, croissent et disparaissent avec lui. Heureux celui qui se trompe, si son erreur ne faisant qu'agraver le mal, ne devient pas absolument funeste au malade.

La vie des hommes qui nous est confiée, n'est pas plus faite pour être hasardée sur une fausse conjecture, que la nôtre. Le soin de protéger et de conserver nos jours est trop bien entre les mains de la nature, pour que nous osions le lui enlever, à moins que nous n'ayons la connaissance parfaite du principe de la maladie, ainsi que les moyens propres à prévenir ses dangers et à seconder les vues de la nature par des règles simples.

Un art puisé dans la nature, conforme à ses vues et à ses besoins; un art dont les principes ont été admis et suivis par de

grands hommes, confirmés par l'expérience des siècles, est nécessairement l'art le plus utile et le plus salutaire; lorsqu'il est exercé avec autant de connaissance que de prudence; . . . . . en un mot, la marche la plus circonspecte, la plus simple, est toujours la plus sûre; on ne saurait trop affermir ses pas, afin de ne point s'égarer. Il est d'une nécessité abolue que la saignée, ainsi que les autres remèdes, ne soient employés qu'après l'avis d'un médecin prudent et éclairé par l'expérience, ayant toujours égard au cas où se trouve le malade, et au climat qu'il habite. D'ailleurs, j'en ai parlé plus au long dans le cours de cet ouvrage, et j'y ai inséré une courte récapitulation des maladies où la saignée doit être pratiquée, et de celles où elle serait nuisible, le traitement et le régime des maladies tant aigues que chroniques, et enfin, la conduite que doit tenir l'homme, depuis sa naissance jusqu'à la vieillesse la plus reculée.

D'ailleurs, nous touchons à l'heureux moment où la médecine va fixer l'attention du Gouvernement, où les sociétés de santé seront invitées à substituer le simple au composé, le naturel au bizarre, le palpable à l'obscur, les procédés clairs aux idées subtiles; les raisonnemens seront d'accord avec les faits, et ceux-ci avec l'expérience, qui ne peut nous tromper.

L'art de guérir va devenir plus simple,

plus court, plus salutaire et plus conforme aux lumières de la saine raison.

Les erreurs vulgaires qui, jusqu'ici, ont causé la perte de tant de pères de famille, seront sans doute détruites.

Les abus, les systêmes vont aussi disparaître aussitôt qu'on aura séparé le mauvais d'avec le bon, le certain d'avec le douteux, le nécessaire d'avec l'inutile; et les principes de l'art, dépouillés de leurs alliages, seront tels qu'ils doivent être.

La médecine sera ramenée à cette noble simplicité qui la caractérisait dès son origine, de sorte qu'on ne suivra plus, dans la pratique de l'art de guérir, d'autre doctrine que celle d'*Hippocrate* : elle est fondée sur la médecine naturelle; et lorsque nous nous écartons de sa pratique, nous ne savons ni observer ni guérir.

Ce grand homme suivait la route que suit la nature (1) dans le cours des maladies; s'il la respectait souvent, quand elle se suffisait à elle-même, il l'aidait dans le besoin; soit en calmant ce qui la troublait, soit en détruisant les obstacles qui s'opposaient à son cours ordinaire; mais en la secourant, il n'employait jamais que les choses propres à seconder ses opérations salutaires, je

(1) On entend, par nature, *le principe des mouvemens, des résistances et des efforts qui, dans l'animal, ne dépendent point de la volonté, et supposent essentiellement la vie.*

veux dire la coction et l'évacuation des humeurs nuisibles.

La boisson qu'*Hippocrate* préférât, était très-simple ; elle consistait dans une décoction d'orge miellé, plus ou moins épaisse et nourrissante, selon les différens effets qu'il en attendait.

Dans l'emploi de ces différentes boissons, son dessein était de modérer la violence de la fièvre, en soutenant le malade par une nourriture qui ne pouvait jamais lui préjudicier. La médecine serait bien plus admirable, les médecins et les malades bien plus heureux, si l'on pouvait ainsi, dans tous les cas, trouver le remède dans l'aliment, et l'aliment dans le remède.

Les propriétés des choses ne se connaissent que par les effets qui se manifestent à nos sens ; il ne faut donc croire qu'à ce qui est évident, et qu'à ce dont la vie des hommes dépend. Si la médecine n'agissait que d'après des principes évidemment démontrés, elle ne saurait être que salutaire : on peut la rendre telle, en n'employant dans la pratique que ce qui est admis, reçu et approuvé généralement par les bons praticiens : or, rien n'appartient en propre à la médecine, que ce qui tend directement à conserver la santé et à la longévité de l'homme.

Enfin, après avoir acquis, autant que mes facultés me l'ont permis, les connaissances
les

préliminaires sur l'art de guérir, d'après l'observation et l'expérience bien méditées au chevet du lit des malades (1), tant la nuit que le jour, où j'ai remarqué soigneusement l'accomplissement des prédictions d'*Hippocrate*, dans une pratique de vingt ans; après avoir, autant qu'il m'a été possible, puisé dans le trésor des observations qu'ont fait les plus célèbres médecins, tant anciens que modernes, les principa-

(1) C'est là où les élèves en médecine peuvent prendre de grandes leçons de pratique, soit en suivant les médecins des hospices, soit ailleurs.

Il résulterait sans doute un avantage pour la société, si on exigeait de tous les postulans qu'ils suivissent au moins un an un médecin d'hôpital, au choix de la Faculté sous laquelle ils auraient acqui les premiers principes; que ce médecin fût invité de leur faire connaître sa pratique; et chacun d'eux observant attentivement ce qui se passe auprès des malades, serait tenu de publier, à la fin de l'année, les causes et les effets des maladies qu'il a vu régner dans chaque saison : alors, non-seulement les professeurs, mais encore le public, jugeraient de la capacité de ces hommes; ce qui préviendrait la perte des victimes d'une fausse doctrine, fondée uniquement sur la théorie.

Le jeune médecin a toujours besoin d'être éclairé par l'expérience, qu'il prendra facilement en suivant des maîtres qui l'ont précédé.

Devenu assez fort pour marcher seul, il n'aura plus qu'à s'occuper des moyens propres à rétablir les malades le plutôt et le mieux possible. La théorie doit toujours s'accorder avec la pratique; celle-ci, indiquée par la nature, doit être, comme elle, uniforme, simple et fondée sur l'expérience et l'observation.

les maximes par lesquelles ils se conduisaient dans le traitement des maladies ; tout ce qu'ils ont proposé de plus utile pour la conservation de la santé, la manière de connaître les maladies, les sentences, prédictions ou pronostics qui facilitent le jugement sur la vie ou la mort du malade (1) ; j'ai tracé dans cet ouvrage la marche qu'on doit tenir pour prévenir les maladies et pour les traiter. Tout ce qui tend naturellement à la conservation de l'homme, à détruire des passions, des habitudes avilissantes, ou à établir le règne de la vertu, doit être cher aux yeux du sage, et mérite d'être accueilli.

C'est dans cette vue, et celle d'être utile à ma patrie, que je publiai le *Guide pour la conservation de l'homme*. Ce Recueil avait d'abord été fait pour mon usage ; mais des personnes estimables m'invitèrent à le rendre public, et je ne pus m'y refuser, par la raison bien sentie, que tout citoyen doit à la société le fruit de son travail pour le bonheur de ses semblables.

Le médecin, l'ami des hommes, pourrait-il avoir de réserves à garder, lorsqu'il s'agit impérieusement d'un avantage réel

(1) Voyez les excellens ouvrages des célèbres auteurs que j'ai cités ; ceux d'Aubry, de Clerc, de Lieutaud, de Voullonne, et sur-tout les mémoires de ce dernier, qui ont remporté le prix, au jugement de la célèbre Académie de Dijon, dans les années 1776 et 1782.

pour la société ? Le génie le plus grand dans l'invention deviendrait méprisable aux yeux du sage, s'il privait le public du fruit de ses veilles et de ses découvertes.

Plus on aura de lumières sur la vérité et la simplicité de la médecine, plus aussi on aura confiance en ceux qui l'exercent avec dignité. La différence du bon et du mauvais médecin sera bien plus sensible ; il y en a une très-grande entre traiter seulement les maladies par leur nom, comme les *empyriques ;* à l'aveugle, comme les *ignorans ;* sur des hypothèses, comme les *systématiques* ; ou méthodiquement, d'après l'observation, l'expérience et le jugement, ayant égard aux genres, aux espèces, aux degrés, à l'âge, au sexe, aux tempéramens, aux climats, aux saisons de l'année, comme les traitaient *Hippocrate*, *Sydhenham*, *Boerhaave*, et comme les traitent encore aujourd'hui quelques-uns de leurs savans disciples.

La médecine aurait sans doute fait plus de progrès, si les praticiens de toutes les nations et de tous les tems, avaient été plus exacts à se faire part mutuellement de leurs observations ; alors on pourrait montrer avec plus de facilité, au peuple, les maux qui peuvent être l'effet de son ignorance, les moyens de le soulager quand il est malade, et rendre ainsi à l'humanité tous les secours qu'elle a droit d'attendre

de ceux qui peuvent les lui offrir efficacement. Enfin, j'ai recueilli, en peu de mois, tant de mes observations que de celles des autres, tout ce que j'ai trouvé de plus important et de plus sûr dans l'art de conserver la vie aux hommes.

Celui qui lira attentivement cet ouvrage, verra que je n'ai jamais eu d'autre but que d'aider la nature, et soulager les maux du malade. J'ai étudié avec soin les auteurs les plus habiles, j'ai observé les maladies les plus graves, les remèdes les plus analogues; c'est le fruit de mes réflexions que je présente au public.

J'ai été plus soigneux de dire des choses vraies, que de les dire avec élégance; lorsqu'on écrit pour l'humanité, a-t-on besoin des charmes du style ? et pour être utile aux hommes, faut-il nécessairement leur plaire ?

S'il résulte de mon travail quelque avantage pour la société, j'ose espérer qu'on voudra bien me passer la simplicité du style, en faveur du bien que j'ai voulu faire.

ERRATA.

Page 11, ligne 14, au lieu de, si après la crise du 11.e au 12.e jour : *lisez*, ou de celle du 13.e au 14.e

Page 28, ligne 8, qu'on retire : *lisez*, qu'on ne retire.

Page 34, ligne 30 de la note, les principes généraux : *lisez*, les préceptes généraux.

Page 36, ligne 1.re de la seconde note, après : je n'ai jamais ordonné ce remède : *lisez*, je n'ai jamais ordonné l'ipecacuanha qu'à la dose depuis 6 jusqu'à 25 grains; et le tartre émétique, depuis un quart de grain jusqu'à deux grains.



DES

CONNOISSANCES

NÉCESSAIRES A L'HOMME,

POUR prolonger ſa vie, & conſerver ſa ſanté.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Exiſtence de notre vie & de notre ſanté.

L'EXISTENCE de notre vie & de notre ſanté, dépend d'un accord entre un compoſé de parties dures & de parties molles.

Les parties dures ſont les os qui forment cette charpente oſſeuſe & articulée, qui ſoutient les parties charnues (1), recouvertes d'une enveloppe extérieure, dont la fineſſe, l'éclat & la blancheur flattent nos yeux.

La diſtribution de cette charpente produit pluſieurs cavités dans leſquelles ſont contenues différentes parties, dont la moleſſe, la ſtructure délicate, & les uſages eſſentiels à la vie, ont exigé qu'elles fuſſent à l'abri des chocs extérieurs; tels ſont le cerveau (2) & le cervelet (3), qui ſont contenus dans le ventre ſupérieur, appellé tête.

---

(1) C'eſt un faiſceau épais de fibres charnues & tendineuſes, appellées muſcles, capables de s'alonger & de ſe raccourcir pour l'exécution des différents mouvements du corps & de ſes parties.

(2) C'eſt une maſſe compoſée de deux ſubſtances; la premiere eſt appellée corticale ou griſe, & la ſeconde, médulaire ou blanche; elle forme les couches des nerfs optiques: ce ſont deux nerfs conſidérables, qui ſe terminent au fond de l'œil, y apportent l'eſprit animal, & y reçoivent la lumiere; leur épanouiſſement forme la rétine, &c.

(3) C'eſt auſſi un compoſé d'une ſubſtance cendrée & d'une ſubſtance médulaire, où ſe trouve la naiſſance des neuf premieres paires de nerfs.

Les nerfs ſont des petits cordons blanchâtres, qui partent, comme nous l'avons dit, du cerveau & du cervelet, de la moële alongée, & de ſa continuation nommée moële de l'épine; ce ſont les organes des ſens. C'eſt par le moyen des nerfs, que les impreſſions des objets ſont tranſmiſes au ſiege de l'ame, &c.

La plevre (1), les poumons (2), le cœur (3), sont contenus dans le ventre moyen, qu'on appelle poitrine, séparés du bas ventre par un muscle nommé diaphragme.

---

(1) C'est une membrane d'un tissu serré, qui tapisse intérieurement la poitrine dans toute son étendue, & fournit même une enveloppe particuliere à toutes les parties renfermées dans cette capacité.

On observe que la plevre forme un replis assez considérable vis-à-vis les vertebres du dos, qui vient se terminer tout le long du sternum.

Ce replis est appellé médiastin; il sépare la poitrine en deux cavités, dont l'une est à droite, & l'autre à gauche: l'obliquité du médiastin fait que la cavité qui est à droite, a plus d'étendue que celle qui est à gauche.

Les deux lames qui composent le médiastin, ne sont point séparées l'une de l'autre, immédiatement derriere le sternum, dans leur partie intérieure; mais elles s'écartent ensuite, pour loger le péricarde, une portion de la trachée artere, de l'œsophage, & le canal thorachique, &c.

Chaque lame forme aussi une bourse particuliere, pour renfermer les deux poumons.

(2) Ce sont deux corps spongieux, composés de petites vésicules qui servent de réservoir à l'air que l'on reçoit dans l'inspiration, & duquel on rend une partie dans l'expiration. Ces lobes sont séparés l'un de l'autre par le médiastin & par le cœur, placés entr'eux.

(3) Le cœur est le principal organe de la circulation; c'est un muscle creux, renfermé dans un sac membraneux appellé *péricarde*.

Sa figure approche de celle d'un cône; l'on voit à la base du cœur, quatre vaisseaux considérables,

Le foie (1), placé ſous les fauſſes côtes, dans la partie ſupérieure du ventre inférieur,

---

qui répondent à deux cavités unies enſemble, & creuſées dans l'épaiſſeur de cet organe: on les a nommés ventricule, l'un droit, & l'autre gauche.

L'artere pulmonaire, qui diſtribue le ſang aux poumons, ſort du ventricule droit, & l'artere aorte, qui porte le ſang dans toutes les parties du corps, ſort du ventricule gauche. Les veines ne s'ouvrent, dans les ventricules, qu'au moyen de deux réſervoirs qu'on nomme oreilletes; la veine cave, qui rapporte le ſang de toutes les parties du corps, aboutit à l'oreillete gauche.

Les oreilletes ſont, comme les ventricules, colées l'une contre l'autre. Il y a dans l'intérieur des ventricules, pluſieurs valvules; celles qui ſont placées à l'embouchure des oreilletes, permettent au ſang d'entrer dans les ventricules, & l'empêchent de ſortir par le même chemin; celles qui ſont à l'embouchure des arteres, laiſſent ſortir du cœur le ſang qui entre dans les arteres, & l'empêche de revenir par le même paſſage; d'autre ſang le ſuit, & l'oblige d'aller en avant: ainſi le ſang eſt toujours aſſujetti à un mouvement progreſſif & circulaire.

Il eſt continuellement pouſſé des poumons vers l'oreillete du ventricule gauche du cœur; de cette oreillete, dans le ventricule gauche même; de ce ventricule, dans les arteres; des arteres, dans les fibres; des fibres, dans les veines; des veines, dans l'oreillete du ventricule droit; de cette oreillete, dans le ventricule droit même; de ce ventricule, dans l'artere qui le conduit & le diſtribue dans les poumons, d'où l'air le chaſſe, pour lui faire recommencer toujours la même route.

(1) C'eſt une glande conglomerée, formée d'un grand nombre de vaiſſeaux de tous genres, par où

occupe le côté droit ; & la rate (1), le côté gauche. L'estomac (2) est situé obliquement dans l'hypocondre gauche, au-dessous du diaphragme, entre le foie, la rate, la partie inférieure de la poitrine, & le nombril.

Le pancréas (3), les intestins ou boyaux (4),

---

se filtre la bile. Cette glande renferme le vésicule du fiel qui, par le canal colidoch, décharge la bile dans le duodenum, pour servir à la digestion, &c.

(1) C'est un viscere rougeatre, tirant sur le noir; son vrai usage n'est pas encore connu, &c.

(2) L'estomac est le principal organe de la digestion ; c'est un sac membraneux, en forme de cornemuse, ayant deux orifices: l'un, à gauche, étant supérieur, se nomme *cardia*, & l'autre, à droite, étant inférieur, est appellé *pilore*: le premier répond à l'œsophage, & le second à l'intestin duodenum, &c.

(3) C'est une glande conglomerée, d'une figure approchante de celle de la langue d'un chien, de couleur d'un rouge pâle, située le long de la partie inférieure de l'estomac, en se portant transversalement depuis l'intestin duodenum, auquel il est attaché par sa propre substance, jusqu'auprès de la rate, à laquelle il n'est joint que par des vaisseaux ou des membranes.

L'usage du pancréas est de séparer une liqueur que l'on nomme suc pancréatique, qui est de la nature de la salive, & sert, conjointement avec la bile, à perfectionner le chyle, &c.

(4) Ce sont des canaux longs & ronds, creux, membraneux, qui font une infinité de contours dans le bas ventre ; ils commencent à l'estomac, & finissent à l'anus; ils sont au nombre de six, 1.° le duode-

la matrice (1), qui contient l'enfant pendant la grossesse; la vessie (2), qui est le dépôt des urines filtrées par les reins (3); tous ces visceres sont contenus dans le bas ventre; les reins sont situés latéralement contre la terminaison inférieure de la poitrine, & l'élévation des hanches.

Les parties molles dont je vais parler, sont les vaisseaux ou les tuyaux (4) par lesquels passe un liquide quelconque.

Le premier fluide ou l'humeur primitive, doit, par ses accroissements, arroser & nourrir toutes les parties de notre corps, ainsi que dans les animaux naissants. Ce fluide auquel on

---

num qui prend son origine au pilore; 2.° le jejunum; 3.° l'ileon; 4.° le cæcum; 5.° le colon; 6.° le rectum qui se termine à l'anus. Les intestins sont retenus par le mésantere qui est une membrane parsemée d'une infinité de glandes, de veines lactées, de vaisseaux lymphatiques, &c.

(1) C'est un viscere particulier à la femme, situé entre la vessie & le rectum, ou le dernier des intestins, &c.

(2) C'est une espece de sac membraneux, destiné à ramasser & à chasser l'urine.

(3) Ce sont deux glandes conglomerées, d'une consistance ferme, & d'une couleur d'un rouge brun, &c.

(4) Ce sont les arteres & les veines: les arteres commencent par deux troncs principaux; l'un sort du ventricule droit du cœur, & va aux poumons, & l'autre sort du gauche, & va se distribuer dans toutes les parties du corps. Le premier s'appelle *artere pulmonaire*, & le second *aorte*; les veines ont moins d'épaisseur que les arteres.

donne le nom de *chyle*, eſt blanc comme le lait ; c'eſt la ſource de la partie blanche du ſang & de ſa ſéroſité, qui en eſt le véhicule né.

Ce ſuc blanc devient rouge en peu de temps, & alors c'eſt le ſang formé avec ſes deux portions, la rouge & la blanche ; voilà la premiere force mouvante, qui doit pouſſer le ſang, & cette force eſt le cœur d'un animal parfait. Ainſi ce mouvement originaire eſt un reſſort, & ce reſſort eſt la cauſe primitive, ou le principe de la circulation du ſang qui, commençant au cœur, parcourt toutes les parties du corps, depuis ſon centre juſqu'aux extrêmités. Cette circulation continuelle fait la vie de l'animal, parce que, tant qu'elle dure, les battements du cœur ſe perpétuent, & voilà le principe de la vie. Ces battements ſe font au même inſtant que les oreilletes ſe contractent en même temps; ainſi elles ſe dilatent de même, quand le cœur eſt en contraction. Les arteres diſtribuent le ſang à toutes les parties d'où il eſt rapporté au cœur par les veines.

Toutes les veines du corps rapportent donc le ſang dans la veine cave, aſcendante & deſcendante, qui le verſe dans l'oreillete droite du cœur; delà il paſſe dans ſon ventricule correſpondant, qui le pouſſe dans l'artere pulmonaire, d'où il revient par la veine du même nom, dans l'oreillete gauche, qui le tranſmet à ſon tour dans ſon ventricule dilaté. Celui-ci, en ſe contractant, pouſſe ce fluide dans l'artere

aorte, qui en fait part à toutes les autres arteres. Les veines qui commencent où les ramifications artérieles finissent, rapportent au cœur le sang qu'il leur a envoyé par sa force & par le ressort de l'air qui lui vient par l'inspiration.

Mais, pour la continuation de cette circulation, il est nécessaire que le sang conserve sa quantité ou son volume, pour pouvoir fournir à chaque partie qu'il parcourt, sa nourriture, son accroissement, & en même temps pour pouvoir entretenir les mouvements des organes qui composent ces parties.

Or, l'aliment dont nous faisons usage, fournit le suc lymphatique, ou plutôt le chyle, qui doit augmenter la quantité du sang, à la suite d'un travail qui commence par un broyement dans la bouche, où l'action des machoires & des dents subdivise la matiere nutritive qui y est pénetrée & humectée par la salive. Elle passe dans l'arriere bouche, & delà dans l'æsophage; de l'æsophage dans l'estomac, & delà à la fin du dernier des intestins. C'est une marche de 25 à 30, 36 ou 40 pieds, que la pâte alimentaire doit faire au travers d'un canal (c'est celui des intestins) qui peut être six fois aussi long que le corps est haut. Ce canal est humecté par une humeur que les glandes dont il est tapissé, lui fournissent; c'est pourquoi la matiere y glisse plus aisément. Ce n'est seulement qu'une force compressive,

élastique, que reçoit l'aliment grossierement broyé dans la bouche, & qui acheve ce transport, sans autre impulsion que celle des membranes de ce canal, dont la vertu musculaire & élastique pressant de haut en bas cette matiere imparfaitement broyée, la dépose dans l'estomac.

Ces aliments y restent quelque temps pour y recevoir une seconde préparation, qu'on appelle digestion, qui est le changement des aliments en chyle. Cette digestion dépend des préparations que les aliments reçoivent dans la bouche, dans l'estomac, les intestins, & principalement par l'action des fibres de l'estomac, multipliées par leur nombre, leur forme & leur direction.

Les fibres circulaires rétrecissent la largeur du ventricule; celles qui vont d'un orifice à l'autre, approchent les deux orifices, & diminuent sa longueur: c'est par ce mouvement, & par le mélange de différentes liqueurs, que les matieres sont broyées & mêlées.

Ce mélange des aliments avec les liqueurs, forme une espece de bouillie de couleur grisâtre, & dont le goût & l'odeur tirent ordinairement sur l'acide; à mesure que cette pâte s'atténue, elle se trouve en état de passer par le pilore, dans le premier des intestins, appellé duodenum, où elle se mêle avec la bile & le suc pancréatique. Cet intestin, par sa situation, fait les fonctions d'un second estomac;

c'eſt là que la bile acheve de diſſoudre les matieres graſſes, dont la pâte ſe trouve remplie, & que le ſuc pancréatique les délaye & les détrempe davantage : ces fluides paſſent enſuite dans les inteſtins grêles, comme dans une fondriere dans laquelle ils ne ſont pas plutôt reçus, que paroiſſant s'y perdre, ils paſſent dans les veines lactées, appellées premieres, qui ont un très-grand nombre d'embouchures dans les membranes veloutées des inteſtins grêles.

Les veines portent le chyle dans les glandes du meſantere, où il reçoit une préparation, & d'où il eſt porté dans le réſervoir de Pequet, par d'autres veines lactées, plus groſſes, appellées ſécondaires ; delà il paſſe dans le canal thorachique, qui le conduit dans la veine ſouclaviere gauche, où il ſe mêle pour la premiere fois avec le ſang. Cette veine le décharge dans la veine cave, d'où il deſcend dans l'oreillete droite du cœur, & pénetre dans le ventricule droit, où il ſe ſubtiliſe, & commence à ſe changer en ſang, pouſſé par la ſyſtole du cœur, dans l'artere pulmonaire ; il ſe diſtribue dans toute la ſubſtance du poumon, & y reçoit l'impreſſion du nître aërien, ſe perfectionne encore dans le ventricule gauche ; & en circulant, il devient peu à peu ce que nous appellons ſang. Voila donc comme le chyle forme le ſang, & confond toutes les liqueurs dans ſa maſſe ; mais après y avoir été confondues, elles s'en ſéparent : cette ſéparation s'appelle ſecretion, filtration, ou excrétion.

Ces humeurs se séparent du sang, les unes pour quelques fonctions ou quelque usage nécessaire à la conservation du corps; les autres, parce qu'elles sont superflues, & qu'elles deviendroient nuisibles à la santé.

La premiere classe comprend la lymphe, la graisse, le suc médullaire & la moëlle: cette séparation se nomme secrétion.

La seconde comprend les parties excrémentielles, l'urine, la morve, l'humeur des oreilles, celles des parties naturelles dans les deux sexes, les regles; en un mot, le lait & les hémorroïdes.

Si la nature observe des regles pour la séparation des différentes secrétions, ainsi que pour les excrétions, elle est également attentive à fixer le séjour des unes, & à procurer l'évacuation des autres: la quantité des excrétions, leur qualité, & le temps où elles doivent se faire, constituent l'état de santé ou celui de maladie.

Pour abréger, je dirai seulement que tous ces organes, ces fluides & ces solides, en si grand nombre & si variés par leur structure, leurs positions & leurs mouvements, conservent entr'eux une harmonie & une intelligence qui va jusqu'à l'équilibre; & c'est sur cet équilibre, qu'est fondée la vie & la santé de l'homme.

On nomme donc état de santé, cette intégrité parfaite, & cet accord admirable qui regnent entre les liquides & les solides, de maniere que

toutes les fonctions animales s'exécutent sans trouble, car le moindre dérangement dans cette économie, peut non-seulement altérer la santé, mais encore avoir des suites funestes, qui dépendent assez ordinairement de la variation de l'air, de l'abus des aliments, tant solides que liquides, du mouvement, du repos, des passions de l'ame, des excréments retenus ou évacués, du sommeil, & enfin des veilles.

SECTION PREMIERE.

De l'Air.

L'air est la premiere chose qui se rencontre à notre usage; dès l'instant que nous naissons, sa bonne qualité est aussi nécessaire à notre vie, qu'elle est utile à notre santé. Nous devons donc fixer notre demeure, autant qu'il se peut faire, dans les endroits spacieux, secs, où regne un air doux, pur & moderément froid; tel est celui qu'on respire dans une campagne bien aërée & jonchée de plantes. Au contraire, l'air de la ville, continuellement rempli de vapeurs infectées, & chargé d'exhalaisons corrompues par la mauvaise odeur qui s'exhale des égoûts, des fumiers, ou des cimetieres; par la vapeur humide qui s'éleve des marais ou des amas d'eau croupissante, de même que celui des appartements renfermés (1), est

(1) Soit en ville, soit en campagne, on doit toujours renouveller l'air des appartements plusieurs fois le jour.

fort pernicieux à la ſanté, ſon changement ſubit eſt dangereux ; c'eſt la ſource d'un grand nombre de maladies: l'expérience doit nous inſtruire des différents effets de ces variations, ſur notre ſanté.

SECTION DEUXIEME.

Du choix des aliments.

Puiſque l'air nous eſt ſi néceſſaire, les aliments ne le ſont pas moins ; le choix que nous en devons faire, doit ſe régler par leur préparation, leur eſpece, leur aſſaiſonnement, leur quantité, la délicateſſe de l'eſtomac, l'âge où l'on eſt, l'heure de les prendre, la ſaiſon, & enfin le tempérament.

Les meilleurs aliments, tant ſolides que liquides, ſont les plus ſimples & de facile digeſtion, comme le bon pain de froment bien levé & bien cuit, le bœuf, le veau, le mouton, l'agneau & la volaille, le tout bouilli ou roti, les poiſſons, les œufs, le lait, les herbes potageres, les racines tendres, les chicorées, les cardes, les aſperges, &c. Les potages faits avec la farine de froment, de riz, d'orge ou de gruau, ſoit au bouillon gras ou au maigre, les bouillons de petites herbes, les panades, les gelées, les confitures; les fruits à préferer, ſont les poires fondantes bien mûres, les raiſins, les cériſes, les meures, les pêches, &

enfin le pain de fleurs de froment, bien préparé, doit faire la base de notre nourriture; il se mêle très-bien avec les autres aliments.

La principale regle à observer sur le choix des aliments, c'est de ne manger & boire que des choses saines & naturelles, ou moderément assaisonnées; c'est d'observer ce qui convient à sa constitution, & ce qui n'y convient pas, ce qui échauffe ou ce qui rafraîchit, ce qui est bienfaisant ou nuisible. La raison & l'expérience serviront à faire juger ce qu'on peut & ce qu'on doit se permettre, & à faire connoître l'usage modéré qu'on en doit faire.

Les personnes qui se portent bien, ne doivent jamais manger sans un vrai appétit; si l'on fait autrement, on risque de surcharger les organes destinés à la digestion, & de détruire l'ordre de la nature, toujours attentive à demander ses vrais besoins; on ne doit donc prendre un repas qu'après la parfaite digestion du précédent; ce temps est subordonné à l'âge, à la nature du tempérament, & au genre d'exercice que fait la personne, c'est-à dire que les enfants digerent promptement, & par conséquent ils doivent manger souvent. On doit cependant les fixer à quatre repas par jour, à l'âge de dix ans; mais quand ils sont parvenus au dernier degré de leur accroissement, ils doivent se borner à deux ou à trois repas, à moins qu'ils ne fassent des travaux pénibles; mais ces repas doivent être pris par intervalle
de

de 4, 5, 6 ou 7 heures; de plus, on doit toujours sortir de table avec un reste d'appétit; car l'estomac se trouvant trop rempli, ne peut faire facilement ses fonctions. Les personnes délicates ou convalescentes mangeront doucement, en observant de mâcher les aliments le plus qu'il leur sera possible, afin de faciliter la digestion. Ils ne feront usage que d'aliments doux, légers, & amis de l'estomac. Ceux qui se digerent facilement, sont les plus propres à faire un bon chyle; ceux au contraire qui ont une substance âcre, tenace, visqueuse, grasse ou noire, sont difficiles à digérer, & la plupart produisent un mauvais chyle.

Mais il vaudroit encore mieux les mal choisir, que d'en trop prendre; ce qui ne peut jamais être nécessaire.

La frugalité fait vivre jusqu'à un âge très-avancé; *qui boit & mange peu, n'est jamais malade:* c'est un proverbe qui est presque toujours vrai. Enfin la sobriété est le vrai moyen de conserver la santé, comme, au contraire, l'excès dans l'usage des aliments, & dans toute autre chose, est très-pernicieux.

SECTION TROISIEME.

De la Boisson.

La meilleure boisson est l'eau pure, légere, douce, fraîche, prise à un ruisseau clair, ou à une fontaine de montagne, qui ait sa source au levant ou au midi.

Cette boiſſon convient aux perſonnes de tout âge, de tout ſexe & de tout tempérament.

Notre habile Frederic Hoffman, dit » que » l'eau pure, par ſa fluidité & ſa douceur, » contribue à une libre & égale circulation » de ſang & des humeurs dans tous les vaiſ- » ſeaux, ce qui influe eſſentiellement ſur le » bon état de chacune de nos parties & de » ſes fonctions. Les buveurs d'eau ſont non-ſeu- » lement les plus légers & les plus actifs, mais » même ceux qui ont le plus de gaieté & de » feu. Si l'on eſt d'un tempérament ſanguin, » l'eau dilaye le ſang, & lui aide par-là à cir- » culer avec plus d'uniformité; ſi l'on eſt colé- » rique, elle tempere, par ſa fraîcheur, la » vivacité des mouvements, & le trop grand » feu des humeurs. Dans les phlegmatiques, » elle atténue les ſucs trop gluants, elle dé- » trempe ce qu'ils ont de trop groſſier & ter- » reſtre: utile à tous les âges, elle ſert, dans » les enfants, à donner plus de fluidité à la » nourriture laiteuſe qu'ils prennent, & à la » rendre plus digeſtible; elle prévient dans » les jeunes gens & dans les hommes faits, » les obſtructions & les douleurs, en adouciſ- » ſant & en diſſolvant toute acrimonie ſcor- » butique, tout ce qu'il pourroit y avoir de » trop ſalé dans les humeurs; elle eſt bonne » dans les vieillards, pour humecter & amolir » leurs fibres trop roides, & pour faciliter la » circulation ordinairement trop lente dans

» leurs vaiſſeaux rudes & endurcis; il ajoute
» encore que l'eau eſt, de toutes les produc-
» tions de la nature & de l'art, celle qui
» approche le plus de cette panacée, de ce
» remede univerſel, qu'on a toujours ſi ardem-
» ment cherché, & qu'on n'a jamais dé-
» couvert ».

Je conviens cependant que les perſonnes d'une conſtitution froide & délicate, dont l'eſtomac eſt débile, ou celles qui n'ont pas été accoutumées, dès leur bas âge, à boire de l'eau pure, doivent la boire mêlée avec un peu de bon vin: le bon vin, la biere, le thé, le chocolat & le café, toutes ces liqueurs priſes avec modération, contribuent, en différentes occaſions, au bien de la ſanté. Une quantité de boiſſon quelconque, affoiblit les organes digeſtifs, en relâchant les fibres, en noyant les ſucs, & en précipitant les aliments avant qu'ils ſoient digerés.

Enfin, c'eſt par ſa propre expérience, que l'on doit ſe régler pour l'uſage des aliments, tant ſolides que liquides; c'eſt là le moyen de ſe conſerver en ſanté, & d'éviter les maladies.

Tous les aliments de bonne qualité, pris avec modération, donnent plus ou moins de force au corps, de douceur & de fluidité aux humeurs; diſons donc qu'une infinité de ſubſtances, priſes enſemble ou ſéparément, crues ou préparées, font vivre l'homme, le font croître, lui donnent des forces, & réparent

celles qu'il perd continuellement. C'eſt donc de la tempérance du boire, du manger, de l'exercice, du travail, du ſommeil, & de l'uſage des femmes, que dépend notre ſanté.

SECTION QUATRIEME.

Du Mouvement & du Repos.

Le mouvement & le repos ne contribuent pas moins à la ſanté que l'uſage des aliments; l'exercice doit être pris avant le repas, dans un air pur & léger; on peut le porter juſqu'au commencement de laſſitude. Les perſonnes délicates le prendront après un léger déjeuner, ou ſur le ſoir, quand la digeſtion du diner ſera faite, mais le matin eſt le temps le plus propre.

L'exercice que l'on prend, doit toujours être proportionné au régime qu'on obſerve, c'eſt-à-dire que celui qui mange & boit beaucoup, doit en prendre beaucoup; & que celui qui en prend peu, doit vivre très-frugalement, s'il veut conſerver ſa ſanté: la quantité de nourriture doit être toujours proportionnée à l'exercice qu'on fait, ſi on veut vivre long-temps.

La vie ſédentaire & oiſive eſt ſujette à bien de maux, & celle où l'on prend un exercice modéré, eſt très-ſalutaire.

Le repos doit être proportionné au mouvement qu'on s'eſt donné.

SECTION CINQUIEME.

Des passions de l'ame.

Les passions de l'ame nous causent des effets bien sensibles : celles qui sont violentes, dérangent beaucoup la santé; nous devons donc tâcher de les modérer, autant qu'il nous est possible, par une constante sérénité, comme une douce gaieté, dont une bonne conscience est la source. Les hommes gais ne vieillissent point, & paroissent toujours bien se porter, car la gaieté leur donne une nouvelle vigueur, & double, en quelque sorte, leur vie, lorsqu'ils se livrent à un enjouement raisonnable & continuel. Il est donc très-nécessaire que cette gaieté & ce contentement soient toujours avec nous, par la raison que la colere, la tristesse & l'inquiétude dérangent toutes nos fonctions, & nous détruisent sourdement. Si on se sent agité de quelques passions violentes, au moment qu'on veut entreprendre quelque chose, comme d'écrire, de lire, de prendre ses repas, ou de se mettre au lit, il est de la prudence de différer, afin de donner le temps au corps de se remettre, & à l'ame de reprendre sa tranquillité.

Enfin on ne doit point se livrer avec excès à l'amour, au desir, à l'espérance, à la hardiesse, à l'ennui, à la haine, à la douleur, au

déſeſpoir, à la crainte, à l'émulation, à la jalouſie, à la joie, ni à la triſteſſe.

On ne doit point non plus trop ſe livrer au froid ni au chaud, au manger ni au boire, ni à aucun plaiſir ſenſible; l'excès eſt toujours ſuivi de quelques dérangements dans le corps. Ainſi rien de plus avantageux à notre ſanté, qu'une ſage modération dans nos paſſions, nos ſentiments & nos beſoins naturels.

SECTION SIXIEME.

Du ſommeil & des veilles.

La vigueur du corps & de l'eſprit, doit ſe réparer pendant la nuit, par un ſommeil tranquille & non interrompu; il eſt néceſſaire qu'il ſoit modéré, ainſi que la durée de l'exercice, c'eſt-à-dire qu'on peut dormir ſept à huit heures de ſuite dans 24 heures; le plus comme le moins, eſt nuiſible à la ſanté.

Selon le cours de la nature, nous devons veiller le jour, & dormir la nuit; ſi nous pratiquons le contraire, nous ſerons tôt ou tard punis de notre imprudence. Il faut régler l'heure du ſouper à ſept ou huit heures, & ſe coucher entre dix & onze le plus tard, dormir autant qu'on le pourra, dans un appartement grand & bien aëré, ayant ſoin d'être bien couvert pendant la nuit.

On doit ſe lever en été, entre quatre, cinq ou ſix heures ; & en hiver, entre ſix, ſept & huit, & jamais plus tard, à moins qu'on ne ſoit indiſpoſé.

SECTION SEPTIEME.

Des excréments retenus ou évacués.

Les excréments doivent être proportionnés à la quantité des aliments qu'on prend ; la difficulté d'aller à la ſelle, & d'uriner, altere la ſanté, & indique qu'on doit aider la nature à les rendre une ou deux fois le jour, ſoit par l'uſage du régime humectant, ou par le moyen des lavements ou des fomentations. On doit auſſi avoir ſoin de maintenir la tranſpiration & les crachats au point où ils doivent être ; & cela, en ſuivant un régime exact. Ces ſix choſes nous venons de parler, ſi néceſſaires à la ſanté, ne nuiſent que par leurs excès, ou par quelque vice qu'elles ont contracté.

Recueil d'obſervations.

Je vais tâcher de rapporter ici tout ce que les médecins les plus célebres ont propoſé de plus utile pour la conſervation de la ſanté.

1.° Le grand moyen de ſe conſerver en ſanté, c'eſt de prendre avec beaucoup de régularité l'exercice convenable, & d'obſerver

les autres choſes non naturelles, de fixer ſa demeure dnns un lieu propre, & de continuer l'uſage des choſes auxquelles on s'eſt accoutumé, à moins que cet uſage ne ſoit mauvais; auquel cas encore il faut bien ſe garder de s'en défaire tout d'un coup, mais peu à peu, & par degrés.

2.° Il ne faut faire d'exercice que quand l'eſtomac eſt vuide; il faut le ceſſer dès qu'on s'apperçoit qu'il fatigue trop.

3.° Quand on a grand appétit, il ne faut pas differer ſon repas, mais il ne faut jamais manger juſqu'à ſe ſurcharger l'eſtomac.

4.° Quand on ſe ſent du dégoût pour la nourriture, il faut ſe mettre à la diete pendant quelque temps, ou recourir à quelques doux purgatifs.

5.°. Il n'y a pas de liqueur comparable au bon vin pris avec modération.

6.° Si l'on mange beaucoup, & qu'on ne faſſe que peu d'exercice, il faut uſer fréquemment de quelque léger purgatif.

7.° Dès qu'on s'apperçoit que quelque changement extraordinaire s'eſt fait dans le corps depuis quelques jours, qu'on ne dort pas, qu'on ſue, ou qu'on a d'autres évacuations plus ou moins que de coutume, il faut, ſans délai, tâcher de découvrir la ſource du mal, afin de la tarir, avant qu'elle ait eu le temps de produire des effets plus pernicieux.

La gaieté augmente la force & les esprits ; la tristesse épuise & abbat.

En général, une médecine douce convient mieux aux gens âgés, que la saignée ; & le bon vin trempé d'eau, est la boisson qu'ils doivent préférer pour leur usage : quant à l'exercice, celui qu'ils prennent, doit leur faire plaisir, & être proportionné à leur force ; il faut que leur nourriture soit de facile digestion, & qu'ils dorment long-temps.

SECTION PREMIERE.

Du poids de la transpiration insensible.

La transpiration insensible qui se fait tant par les pores de la peau, que par la respiration, est plus considérable elle seule, que toutes les évacuations sensibles.

Si un homme fort & robuste prend, dans un beau temps, un exercice modéré, & mange ou boit le poids de huit livres par jour, il en évacue cinq par la transpiration insensible ; & quand elle se fait sans obstacle, il en est plus allégé que par toutes les autres évacuations.

2.° Tant que chaque jour le corps revient au même degré de pesanteur, parce qu'il transpire dans la même mesure, la santé se conserve sans altération ; elle décline quand le corps perd de son poids ordinaire, par une plus abondante évacuation des excréments ou

des urines que de coutume ; mais ſi , au bout de quelques jours, le corps ne recouvre pas ſon poids ordinaire, ſoit par une tranſpiration copieuſe, ſoit par des évacuations ſenſibles, il faut s'attendre à la fievre, ou à quelques autres maladies prochaines.

3.° Plus la tranſpiration eſt pure & ſubtile, c'eſt-à-dire dégagée de toute autre humidité qui ſort ſenſiblement du corps, plus elle eſt ſaine.

4.° La douleur de tête ou de quelqu'autre partie du corps, diminue la tranſpiration.

5.° C'eſt un ſigne certain de ſanté, que de pouvoir monter ſur une hauteur avec plaiſir.

6.° De légers purgatifs ne diminuent pas la tranſpiration, ils aident doucement à décharger d'un poids inutile ; mais il en eſt tout autrement des violents purgatifs, ils empêchent la tranſpiration, & ſont dangereux.

7.° Chez les jeunes gens de bonne ſanté, & qui vivent modérément, le corps s'accroît tous les mois de deux ou trois livres; quelquefois, vers la fin du mois, ils ſe trouvent la tête peſante, ou plus ou moins de laſſitude & d'abbattement; mais bientôt une éjection d'urine un peu trouble, ou quelqu'autre évacuation, les remet dans leur état ordinaire.

8.° Diverſes cauſes contribuent à arrêter la tranſpiration, mais les principales ſont un froid humide, une nourriture gluante, le jeûne, des

nuits inquietes, & quelques évacuations trop abondantes.

9.° Les jeunes gens transpirent plus que les vieillards, & la mesure de cette transpiration varie, selon la diversité des tempéraments, de la maniere de vivre, des climats & des saisons.

SECTION DEUXIEME.

De l'Air & de l'Eeau.

1.° La transpiration est indubitablement supprimée dans un air froid, pur & sain; mais les fibres y gagnent de la force; & la matiere supprimée ne sauroit causer ni accident ni douleur; au contraire, dans un air humide & mal sain, la transpiration est retenue, les fibres sont relâchés, & la matiere obstruée peut causer beaucoup de désordre & de mal.

2.° Tout air trop froid, trop humide, tempétueux, arrête la transpiration.

3.° L'air des villes est généralement plus mauvais que l'air de la campagne; chargé des exhalaisons des habitants, il est plus grossier & moins propre à exciter l'appétit.

4.° L'air & le bain froid réchauffent les temperaments robustes, & rendent le corps leger; c'est le contraire pour les gens foibles & débiles, ils en sortent plus glacés, plus pesants; & plus ce froid est soudain, plus il est dangereux.

5.° Un air frais & agréable eſt plus mal ſain au corps, quand on eſt échauffé, qu'un air très-froid, ou même que de l'eau froide, lorſqu'on eſt dans un état naturel, parce que le premier obſtrue en relâchant, ce qui rend le corps peſant; au lieu que l'autre, en obſtruant, fortifie; ce qui donne de la légéreté.

6.° Il eſt très-agréable d'aller ſe baigner dans de l'eau froide, après un violent exercice, mais c'eſt un plaiſir très-dangereux.

7.° Le jeu de l'éventail arrête la tranſpiration; il échauffe la tête, & la rend peſante.

8.° Une pluie continuelle eſt plus mal ſaine qu'une continuelle ſécherèſſe, parce qu'elle appéſantit.

On ſe plaint ordinairement davantage de laſſitude en été qu'en hiver, non qu'alors on ſoit plus peſant, car au contraire on ſe trouve, à la balance, plus léger de trois livres, ou environ, mais parce qu'un air chaud relâche les fibres, & affoiblit.

9.° Les gens robuſtes tranſpirent plus pendant le jour, en été; mais en hiver, c'eſt pendant la nuit; au lieu qu'en été, la tranſpiration ſupprimée les diſpoſe aux atteintes des fievres malignes; en hiver, au contraire, elle eſt de peu de conſéquence, parce que la matiere que l'on tranſpire, eſt plus âcre dans la chaleur que dans le froid.

10.° Un grand feu en hiver fait ſur la tranſpiration le même effet que le ſoleil en été.

11.° De toutes les saisons, l'automne est la plus mal saine, parce que la matiere de la transpiration est facilement arrêtée, & facilement corrompue. Pour éviter ce double mal, il faut se tenir bien habillé, & user d'un régime convenable; de cette maniere, on tiendra toujours à près le corps au même degré de pesanteur.

12. En se déshabillant trop tôt au printemps, & en s'habillant trop tard en automne, on court risque d'avoir la fievre en été, & des fluxions en hiver.

SECTION TROISIEME.

Du Manger & du Boire.

1.° Le corps transpire peu, soit lorsque l'estomac est trop vuide, soit lorsqu'il est trop rempli.

2.° Manger beaucoup ne peut que nuire aux personnes qui font peu d'exercice; mais c'est une nécessité à ceux qui se donnent beaucoup de mouvement.

3.° Si en connoissant la quantité de nourriture qu'on prend chaque jour, on sait y proportionner l'exercice qu'on fait, on possede l'art de vivre en bonne santé, jusques dans la vieillesse la plus reculée (1).

4. Les aliments qui pesent le moins sur l'estomac, sont ceux qui donnent la meilleure

(1) Cet aphorisme, ainsi que bien d'autres, est pris d'Hypocrate.

nourriture & la plus facile tranſpiration. Quant à la quantité qu'il convient d'en prendre, on peut dire qu'elle eſt au moins deſirée, lorſque, après le repas, le corps ſe ſent auſſi léger & auſſi actif que ſi l'on n'avoit rien mangé.

5.° Se coucher ſans ſouper, quoiqu'on ait faim, c'eſt le moyen de tranſpirer peu; ſi on le fait ſouvent, on s'expoſe à prendre la fievre.

6.° Une excellente nourriture légere & de facile digeſtion, c'eſt la chair des jeunes animaux, tels que le mouton, le veau, &c., avec le pain de froment préparé avec ſoin.

7.° Quand on a mangé quatre onces d'un aliment fort & nourriſſant, tels que ſont le porceau, l'anguile, ou quelques poiſſons gras, le corps paroit plus peſant que ſi l'on avoit mangé ſix onces de quelques aliments qui nourriſſent moins, comme du poiſſon de riviere, des petits oiſeaux; car c'eſt une regle que là où la digeſtion eſt difficile, la tranſpiration eſt lente & embarraſſée.

8.° Des jeûnes inuſités rendent le corps trop léger; étant trop ſouvent réitérés, ils alterent la ſanté.

9.° Six livres de nourriture priſes tout de ſuite, dans un ſeul repas, cauſent plus de peſanteur & de mal-aiſe, que huit priſes en deux ou trois fois. C'eſt ruiner peu à peu ſa conſtitution, que de ne faire qu'un repas par jour, dans quelque meſure qu'on puiſſe manger.

10.° Qui mange plus qu'il ne peut, ſe

nourrit moins qu'il ne doit, & conséquemment doit maigrir.

11. Il est imprudent de manger d'abord après une grande fatigue de corps ou d'esprit, parce que le corps ne transpire pas.

12.° Chacun a sa capacité propre des vaisseaux qui peuvent prêter & s'étendre jusqu'à un certain point, & après cela se rétablir eux-mêmes dans leur état naturel ; quatre livres de solides ou de liquides sont, autant qu'il en faut, à quelques personnes, pendant que d'autres pourroient, sans inconvénient, en donner le double à porter sur leur estomac.

13.° Généralement on devroit prendre à son repas, la moitié plus de liquide que de solide.

14.° Le gros pain ou le pain bit, tient le ventre libre, mais ne nourrit pas autant que l'autre. Le pain blanc de farine fine, bien séparée du son, nourrit plus & relâche moins ; celui qui est fait avec du levain, se digere aisément, & passe sans peine ; mais celui qui n'a point de levain, plus difficile à digérer, nourrit aussi davantage, quand l'estomac peut s'y faire.

15. Le pain du jour, pourvu qu'il ne soit pas chaud, vaut mieux que le pain de la veille ; la vieille farine fait du mauvais pain.

16. La chair des animaux sauvages est plus seche que celle des animaux domestiques ; & celle des animaux nourris à l'étable, plus que celle des animaux qu'on tient à la prairie. La

chair des animaux, dans la vigueur de l'âge, & de ceux qu'on a mutilés, eſt la meilleure; celle des animaux dont on ne ſert pas pour un rude travail, eſt la plus tendre. La chair des oiſeaux qui ſe nourriſſent de grains, eſt moins humide & moins huileuſe que celle des canards & des autres animaux aquatiques.

17. Le mouton convient également aux gens délicats & robuſtes, mais le bœuf eſt peſant. Quant au porc, il ne convient qu'aux perſonnes d'un bon tempérament, & qui font beaucoup d'exercice; il eſt trop fort pour les gens foibles, & ceux qui menent une vie ſédentaire.

18. Le poiſſon qui vit dans les étangs, ou, en général, celui qui eſt fort gras, eſt de difficile digeſtion; mais celui qui vit près des côtes de la mer, eſt facile à digérer; le poiſſon grillé eſt plus peſant que celui qui eſt bouilli.

19. Les nourritures ameres deſſechent ou conſtipent; les acides maigriſſent & cauſent des douleurs d'eſtomac; les choſes ſalées excitent à aller à la ſelle, & à faire de l'eau; les choſes graſſes nourriſſent les flegmes

20. Le lait convient aux gens maigres, qui penchent à la conſomption.

21. Les oignons, les pourreaux & les réforts ſont acrimonieux; la moutarde & le creſſon donnent aiſément des difficultés d'uriner; le céleri, au contraire, eſt diurétique; toutes les herbes odoriférantes & aromatiques, toutes

les especes de choux, dissolvent la bile. La laitue rafraîchit & relâche ; les concombres sont froids, crûs, pesants, indigestes. Les poires bien mûres relâchent, celles qui ne le sont pas, resserrent; les pommes un peu aigres se digerent plus aisément que celles qui sont douces & fades; toutes les especes de légumes sont venteuses, de quelque maniere qu'on les prépare.

22. Le miel pris pur, excite l'urine, purge trop, & affoiblit plus qu'il ne fortifie ; mêlé à d'autres aliments, il est une fort bonne nourriture, & contribue à donner de la couleur.

Du Vin.

23. Le vin pur, si l'on en prend trop, affoiblit ; au contraire quand on en use sobrement, il favorise la digestion & facilite la transpiration, ainsi que les sécrétions. Les vins doux donnent moins à la tête, & sont plus laxatifs que les vins forts & secs, mais ils gonflent les boyaux; ils ne valent rien aux bilieux, parce qu'ils augmentent la soif; ils favorisent plus l'expectoration, & sont moins diurétiques que les vins blancs & secs. Les vins noirs ou oranges ne peuvent faire que du bien, quand on a le ventre lache, & lorsqu'en même temps on n'aura aucun mal de tête, ni rien qui empêche la salivation, ni de faire de l'eau. Observons encore que le vin trempé est favorable à la tête, à la poitrine, & à tous les

conduits de l'urine, au lieu que le vin pur, & mêlé avec très-peu d'eau, convient mieux à l'estomac & aux intestins; un verre de vin suffit pour abattre la faim.

De l'Eau.

24. Les eaux qui coulent des terreins élevés, sont les meilleures. On préfere celles dont les sources sont tournées au levant, parce qu'elles sont les plus claires, sans odeur ni goût.

Toute eau produite par la glace ou par la neige fondue, est mauvaise.

SECTION QUATRIEME.

Du Sommeil & des Veilles.

1.° Un sommeil tranquille est très-favorable à la santé.

2.° Après une bonne nuit, on se sent le corps plus léger, tant parce qu'on a acquis de nouvelles forces, que parce qu'on s'est débarrassé d'un fardeau importun, en transpirant.

3.° Tout ce qui empêche le sommeil arrête la transpiration, que rien n'interrompt davantage qu'une nuit inquiete.

4.° La transpiration est plus dérangée par un vent frais du midi, pendant le sommeil, que par un grand froid, durant la veille.

5.° Il suffit de changer de lit pour dimi-

nuer la transpiration, parce que les choses auxquelles nous ne sommes pas accoutumés, nous conviennent rarement, lors même qu'en soi elles seroient préférables.

6.° Quand, au sortir du sommeil, on baille, & qu'on s'étire bien dans le lit, la transpiration s'en accroît.

7.° On transpire plus au lit qu'ailleurs, & les matieres qui s'échappent par les pores, sont retenues par les couvertures ; c'est ainsi que les gens qui ne se portent pas bien, communiquent leurs maladies aux personnes en santé, avec qui elles couchent ; de même, quelquefois, les gens qui se portent bien, s'incommodent respectivement, en se communiquant des humeurs qu'il auroit mieux valu qu'ils ne se transmissent pas.

8.° On sent qu'on a sûrement bien dormi, quand, au matin, on se trouve l'entendement net, le corps vif & agile.

9.° Trop de sommeil rend le corps froid, pesant, stupide.

10. La transpiration est plus empêchée, lorsqu'en dormant, on se défait de ses couvertures, que lorsque, durant la veille, on se dépouille de ses habits.

11. Un peu de bon vin fait dormir, & facilite la transpiration ; dès qu'on en prend plus qu'il ne faut, il met obstacle à l'un & à l'autre.

SECTION CINQUIEME.

De l'Exercice & du Repos.

1.° Le corps tranſpire beaucoup mieux, quand on ſe tient tranquille dans le lit, que quand on s'y remue & s'y agite.

2.° Un exercice modéré donne au corps de la légéreté & de la vigueur; cet exercice nettoie les muſcles & les ligaments de toute ſaleté, & prépare la matiere à ſe diſſiper par la tranſpiration.

3.° Si, après le ſouper, on demeure tranquillement au lit ſept à huit heures, on ne ceſſera point d'y tranſpirer librement; paſſé ce temps-là, on ne fera, en y ſéjournant, que diminuer & la tranſpiration inſenſible, & les excrétions les plus groſſieres.

4.° De violentes agitations du corps & de l'ame, ſi elles durent, accélerent la vieilleſſe, & hâtent la mort.

5.° Si, après avoir digeré deux fois dans le jour, les aliments dont nous ſommes nourris, notre corps ſe trouve à peu près de la même peſanteur, avant que nous prenions un nouveau repas, c'eſt ſigne que l'exercice nous a fait tout le bien poſſible.

6.° Le mouvement du cheval augmente la tranſpiration des parties ſupérieures du corps, plutôt que du bas, au-deſſous de la ceinture.

Cet exercice fait d'un pas doux, eſt beaucoup plus ſain que le rude trôt; s'il eſt des pr-e ſonnes infirmes, menacées, ou déjà atteintes de la conſomption, qui ſe trouvent mieux d'une voiture commode que de l'exercice du cheval, il faut leur laiſſer préférer la premiere, parce qu'il eſt queſtion de ſoutenir leurs forces, & non pas de les épuiſer.

7.° Trotter & galopper fortement dans un mauvais chemin, ou bien s'y faire traîner, ſoit en carroſſe, ſoit en chaiſe roulante, eſt, de tous les exercices, le plus violent, le plus mal ſain; outre qu'il précipite la tranſpiration, & qu'il fait tranſpirer des matieres encore crues & non préparées, il ébranle trop les parties ſolides du corps, ſur-tout les reins: par la même raiſon, il eſt mal ſain & dangereux de ſe livrer au plaiſir de ſauter.

8.° On n'aide certainement pas autant la tranſpiration par le mouvement de la litiere, de la chaiſe à porteur, ou du bateau, qu'en ſe promenant; cependant ſi ces exercices ſont continués quelque temps, ils ne peuvent que faire du bien, en diſpoſant le corps à une facile tranſpiration.

9.° La danſe, ſi elle eſt modérée, facilite encore davantage la tranſpiration; c'eſt un des exercices le plus ſain..

10.° Les meilleurs exercices à prendre ſous le toit, ſont la paume à la main, le volant,

la danſe, les armes (1) ; & à l'air, la promenade, la boule, le cheval & les voitures.

11.° Là où manque la reſpiration, on doit recourir à l'exercice; c'eſt le grand remede.

SECTION SIXIEME.

De l'abſtinence.

1.° L'abſtinence entiere & l'excès dans l'uſage du mariage, ſont également nuiſibles à la ſanté, ſur-tout le dernier.

2.° L'excès en ce genre, affoiblit l'eſtomac, diminue la chaleur naturelle, obſtrue la tranſpiration, d'où naiſſent les indigeſtions, les vents, les palpitations de cœur, la gravelle, les catharres & la perte de la mémoire.

3.° Il eſt encore plus pernicieux en été qu'en hiver, parce qu'en été la digeſtion ſe fait plus foiblement ; de ſorte que ce qu'on perd, ſe répare alors avec plus de peine, ajouté que la tranſpiration étant plus ouverte dans cette ſaiſon, l'on s'apperçoit d'abord du plus léger empêchement qui y ſurvient.

4. Après l'eſtomac, rien ne ſouffre plus de l'excès dans le commerce des femmes, que les yeux ; il a plus d'une fois attiré la goutte ſereine.

---

(1) On peut y ajouter le tremouſſoir qui imite le mouvement du cheval, & qui eſt excellent pour faciliter la digeſtion.

5.° On peut s'aſſurer qu'on ne s'eſt point excedé, quand après ce qu'on s'eſt permis, le ſomeil n'eſt ſuivi ni de foibleſſe, ni d'abbatement, & quand au contraire la reſpiration eſt libre & facile, l'urine d'une couleur & d'une conſiſtance convenable, tout le corps alerte & vigoureux.

6.° Le moindre effort de cette eſpece, eſt funeſte aux vieillards; tout ce qu'ils en rapportent, c'eſt du froid, de la peſanteur & de la foibleſſe.

SECTION SEPTIEME.

Des Paſſions.

1.° La colere & la joie augmentent la tranſpiration; la crainte & la douleur la diminuent. Les autres paſſions agiſſent ſelon qu'elles participent ou qu'elles repugnent plus ou moins à la nature des précédentes.

2.° Ce principe eſt la clef de ce qu'on obſerve dans les perſonnes timides & mélancoliques; elles ſont ſujettes à des obſtructions dans les inteſtins, à des tumeurs dures dans les diverſes parties de leur corps, à des déſordres hypocondriaques, & à d'abondantes ſueurs froides; rien ne rend la tranſpiration plus languiſſante que la crainte & l'affliction; rien ne l'anime davantage que le contentement & la gaieté.

3.° Les maladies que l'on contracte par

l'effort des passions, ne se guérissent pas par les remedes de la médecine; ce sont des passions contraires qu'il faut y opposer : cependant quelques remedes propres à faciliter ou à affoiblir la transpiration, selon l'exigence du cas, n'y sont pas inutiles.

4.° Une douce joie aide le corps à se décharger du superflu d'une matiere qui n'a pas transpiré; mais quand elle est extrême & soudaine, elle expulse jusqu'au nécessaire, & si cela dure, elle nuit au sommeil, & dissipe les forces.

5.° Une nourriture de facile digestion, augmente la gaieté avec la transpiration; au contraire, celle qu'on digere avec peine, diminue la transpiration, & occasionne la mélancolie.

6.° Quand la transpiration a été trop violente par une suite de l'effort des passions, on ne se rétablit pas aussi-tôt de l'épuisement qui en résulte, que s'il eût été occasionné par un violent exercice.

7.° Les gens qui, trop sensibles au gain, jouent avec trop d'ardeur, feront bien de ne pas jouer souvent; la joie du gain nuiroit à leur sommeil, ce qui affoibliroit leur santé, ou bien le dépit que leur causeroit de trop fréquentes pertes, altéreroit en eux la transpiration par l'obstacle qu'il y mettroit.

8.° Il est plus avantageux à la santé de remporter une victoire médiocre qu'une victoire brillante; tous les extrêmes nuisent.

9.° Une violente passion donne un choc plus rude à la santé que le plus violent exercice.

10°. Les passions qui nous agitent, si elles plus variées ; contribuent à une transpiration sont aisée & plus saine, que si nous nous livrions à une même passion, quelque agréable qu'elle soit.

CHAPITRE DEUXIEME.

De la longue vie, des indications qui l'annoncent, & des moyens qui la procurent.

Il est aisé de voir qu'une longue vie n'est autre chose que l'ouvrage de la nature ou celui de l'art, mais sur-tout des secours de ce dernier, prêté aux forces de la nature par une heureuse association, par l'assiduité constante à employer régulierement les moyens indiqués par un habile médecin.

Il est des signes naturels auxquels on peut probablement juger qu'un homme est fait pour vivre long-temps. Les principaux signes sont, 1°. d'être né d'une famille où l'on vit long-temps, 2.° d'être toujours tranquille, content & de bonne humeur, 3°. d'avoir le corps bien proportionné ainsi que ses parties, 4 le tronc bien nourri, les membres bien articulés

& bien fermes, 5°. la tête & le col plutôt longs que courts, plutôt gros que petits, à proportion de la taille, 6.° d'avoir les vaisseaux d'une consistance solide & ferme, les fibres pas trop grosses, les veines larges & élevées, quelque chose de creux dans la voix, la peau ni trop douce, ni trop blanche, 7°. de dormir profondément & long-temps. Pour aider la nature à nous procurer de longs jours, on obtient ces effets salutaires, d'un air sain, d'une eau pure, d'une diette simple & frugale, d'une sage attention à tenir les passions & les inclinations en ordre; en un mot, d'un choix éclairé & prudent de tous les moyens qui peuvent concourir à prolonger la vie, conserver & affermir la santé.

Selon Boerrhaave (1), » une grande abstinence, un régime de la derniere exactitude, des desséchants & des amaigrissants, » dont on feroit usage de loin en loin, mais » très-rarement, contribueroient admirablement à prolonger la vie ». Ce grand homme s'explique dans la suite avec encore plus de clarté.

» Un changement, dit-il, presque total » des humeurs par des résolvants & après » cela leur sécrétion operée, par préparation » ordinaire de mercure, ou par des décoctions » d'attenuants, de difficatifs & sudorifiques,

---

[1] *Instit. med. num.* 1059, 1062.

» diſpoſent ſouvent le corps très-bien, à ſe
» débarraſſer de ſes vieilles humeurs, & à
» remplir ſes vaiſſeaux, de ſucs d'une nou-
» velle matiere vitale; c'eſt ainſi que l'art,
» ménagé avec inrelligence, peut achemi-
» ner à une prolongation de vie. »

Mais oſerai-je dire que cette méthode de rajeûnir & de prolonger la vie, doit être employée avec modération par les vieillards, & par les perſonnes d'une conſtitution foible & délicate: l'on doit commencer ce traitement par l'uſage des aliments liquides, c'eſt-à-dire, ſuivre le régime adouciſſant, en ſe purgeant tous les huit, dix & douze jours, pendant le temps de deux ou trois mois, avec des purgatifs doux. Les perſonnes robuſtes doivent commencer par quelques ſaignées plus ou moins réiterées, ſuivant leurs forces, l'âge, la conſtitution de leur tempérament. Dans un âge un peu avancé, on feroit bien de travailler à changer toutes les humeurs du corps, en les atténuant par un régime adouciſſant, pendant quinze, vingt, trente, quarante jours ou deux mois, ſi le cas l'exige, & cela au moins une fois tous les ſix, huit ou dix ans.

CHAPITRE TROISIEME.

Des causes des maladies.

Les maladies sont causées par diverses choses, qui blessent l'action, qui alterent & déperissent l'équilibre, dont j'ai parlé plus haut: la justesse se perd entre les fluides & les solides, les sécretions se dérangent, les sucs dérangés dans leurs cours, croupissant dans les veines capillaires, ou ralentis, causent tous les maux qui traversent la vie des hommes.

Tout cela vient du dérangement de la circulation du sang, tant de sa partie rouge que blanche : ces désordres produisent des catharres, des fluxions, des rhumatismes, des congestions flegmoneuses ou sanguines, qui se font dans les visceres, les inflamations qui s'ensuivent dans les uns, & les sécretions suspendues dans les autres, les suppressions des humeurs qui font les évacuations naturelles, soit sanguines, séreuses ou lymphatiques, soit la transpiration qui doit se faire par la peau, ou celle qui se fait à travers les membranes, dans les entrailles, &c.; d'un côté, le genre membraneux excite dans les entrailles différentes coliques, des douleurs, spasmodiques, histériques, des obstructions dans les glandes, causées par la lymphe ralen-

tie & durcie, enfin tant d'affections chroniques qui ont souvent leurs sieges dans le mésantere.

SECTION PREMIERE.

De l'Enfance.

L'enfance commence au moment de la naissance, & se prolonge jusques à l'âge de quatre ans; c'est de ce moment que nous apportons la cause originaire de mille maux, ou peut être le germe de tous ceux de notre vie : le méconium est cette cause originaire, s'il ne se vuide en peu de temps.

La plus grande partie des causes des maladies, nous vient dès notre naissance par la négligence des meres, assez dénaturées pour abandonner le soin de leurs enfants à des nourrices dont elles ne connoissent le plus souvent ni les mœurs, ni les facultés, ni les températaments: il faut qu'une mere ait bien peu de tendresse pour le fruit de son amour, puisqu'elle l'abandonne aussi-tôt qu'il est né.

La premiere cause vient donc de ce que les meres ne nourrissent pas leurs enfants en les privant du colostum, c'est-à-dire du premier lait qui est le purgatif naturel qui doit évacuer la cause originaire des maladies : la nourrice étrangere donne le teton à l'enfant avant l'expulsion du méconium, qui est une matiere noirâtre qui ressemble assez bien à

la poix, dont ſon eſtomac & ſes inteſtins ſe trouvent remplis en naiſſant; le lait que l'enfant tette n'eſt pas plutôt reçu dans ſon eſtomac, qu'il s'aigrit & fait naître des vomiſſements, des coliques violentes, des diarrhées, des convulſions, & enfin il devient une ſource intariſſable d'infirmités qui les conduiſent le plus ſouvent à la mort.

Les convulſions naiſſent des matieres corrompues qui ſe trouvent dans l'eſtomac & les inteſtins ou boyaux de l'enfant; l'acreté de cet excrement irrite les nerfs de ſes viſceres, & de là il paſſe dans le ſang, & lui donne une mauvaiſe qualité qui dérange pour toujours les fonctions qui entretiennent la ſanté & la vie. On peut faciliter la ſortie de ces matieres par l'uſage qu'on fait faire à l'enfant de quelques cuillerées à café de ſirop de chicorée compoſé avec la rhubarbe, en le mêlant avec partie égale de bonne huile d'amandes douces : on peut même leur en donner toutes les fois que l'on croit que l'enfant eſt atteint de coliques ou de quelques dérangements dans ſes fonctions, en le dilayant dans une partie égale d'eau tiede. La doſe eſt d'une once qu'on leur fait boire dans l'eſpace de cinq à ſix heures, en l'augmentant ſuivant l'âge. On peut auſſi employer le ſirop de fleurs de pêchers ou celui de roſe pâle, de la même maniere & à la même doſe que le précédent.

La seconde cause est cette mauvaise méthode de les emmailloter fortement avec des bandes qui les privent de tout mouvement: ces entraves sont la source la plus ordinaire d'un grand nombre de maux dont les tendres nourrissons sont affligés.

La troisieme cause est l'usage pernicieux, des aliments au-dessus de la force de leur estomac: la quantité qui surcharge ce viscere, l'affoiblit, le détend, & le rend incapable de faire la digestion. Ces aliments pris à l'excès étant mal digérés, ne nourissent point l'enfant; mais, au contraire, ils deviennent la source de plusieurs maladies, comme les obstructions, la noueure, les écrouelles, les fievres lentes, la goutte, le scorbut, la consomption, & enfin ils finissent par la mort.

La quatrieme cause vient souvent de la mauvaise santé des peres & meres; on peut regarder l'intempérance & la mauvaise constitution des parents comme la source de la mauvaise santé des enfants: il en résulteroit un grand bien pour l'état, si les personnes qui sont nées mal-saines passoient leur vie sans se marier, à supposer que l'un ou l'autre se trouvât attaqué d'écrouelles, scorbut, vérole ou de toutes autres semblables infirmités: ces maladies prennent racine dans les familles, & elles se transmettent aux descendants. Quel affreux héritage laissent de tels parents à leurs enfants? Ne vaudroit-il pas

mieux que ces malheureux restassent célibataires, que de multiplier à l'infini des maladies incurables?

Je vois avec regret un grand nombre d'enfants infirmes ou mal sains par les mêmes causes que je viens de décrire ici en abrégé: je m'estimerois très-heureux, si la description de toutes ces effrayantes causes des maladies qui nous affligent pendant le cours de notre vie, pouvoit ramener quelques femmes à leur devoir: j'ai trop de confiance en la tendresse d'une mere, pour croire qu'elle ne puisse trouver des moments & des moyens de donner une seconde vie à un être intéressant, qui aura un jour le désir ardent de connoître celle à qui il est redevable de son existence physique. Il convient donc qu'ils soient nourris du lait de leur mere, qui naturellement leur doit être plus propre qu'un lait étranger.

On dira peut-être qu'il est impossible que toutes les femmes puissent nourrir leurs enfants, parce que les meres n'ont pas toujours du lait immédiatement après l'accouchement; mais ce n'est point alors une raison suffisante pour les confier à des mains étrangeres, parce qu'en essayant de faire tetter l'enfant, on trouve le moyen de faciliter la venue du lait. Une autre raison qui devroit y engager, c'est que la mere préviendroit par-là toutes les maladies auxquelles elle est ex-

posée dans ses couches : si en attendant la venue du lait de la mere, la foiblesse de l'enfant exigeoit l'usage de quelques aliments, on lui donneroit quelques cuillerées d'eau légérement miellée, ou du lait de vache, mêlé avec partie égale de bonne eau.

Ce premier lait, que la nature destine au nouveau né, peut lui nettoyer les premieres voies, lui être avantageux, lui éviter des tranchées & prévient les autres maladies qui naissent des mauvaises digestions, qui arrivent toutes les fois qu'on lui fait prendre un lait plus âgé que celui que la nature lui a préparé dans les mamelles de sa mere. Cet abus est pernicieux non seulement au nouveau né; mais encore aux meres, par les dangers qu'elles courrent, & les inconvénients auxquels elles s'exposent de perdre leur lait.

Je demande s'il est permis de perdre ou de faire perdre une nourriture destinée à des enfants qui périront peut-être, ou languiront toute leur vie par la privation d'une substance dans laquelle ils ont été conçue.

Les meres qui se refusent au devoir naturel de nourrir leurs enfants, ou bien qui ne peuvent s'en acquitter, doivent au moins lui donner le premier lait, dix ou douze jours, & ensuite faire le choix d'une nourrice vertueuse, saine, gaie, propre, & que son lait soit blanc & doux, de bonne odeur, sans aucun goût étranger; & s'il est possible qu'il

ſoit nouveau autant que faire ſe peut, & plutôt un peu plus ſéreux qu'épais, afin que l'enfant puiſſe le digérer plus aiſément. En un mot, que la femme veuille nourrir ou non, elle préviendra toujours les funeſtes effets qu'un lait repercuté peut cauſer, en préſentant le teton à l'enfant dès que les mamelles commencent à fournir le premier lait & toutes les fois que leur gonflement l'exige; & quand elle voudra faire paſſer ſon lait, elle aura ſoin d'éloigner peu à peu les diſtances de l'alaitement, en obſervant une diette convenable, en uſant d'aliments doux & legers, de boiſſons & de lavements diurétiques. Ces moyens diſſiperont peu-à-peu le lait, & éviteront tous les accidents dont les femmes en couches ſont menacées : on évite que le lait une fois ſéparé dans les mamelles, ne rentre dans le ſang. Si nonobſtant ce ſecours, les mamelles s'engorgent toujours plus, ou deviennent tendues, on obſerve alors une diette plus ſévère, & on adapte des cataplaſmes anodins ſur ces parties.

A l'égard du régime du nourriſſon, l'on ſuivra celui des enfants, décrit dans cet ouvrage, au chapitre des régimes.

La nourrice doit bien faire attention, ſi l'enfant rend des matieres par les ſelles, & s'il urine au bout de ſept ou huit heures après ſa naiſſance, ſi non elle ne tardera point à le faire viſiter par quelques perſonnes inſtrui-

tes pour savoir si les voies des parties excrémenticielles ne sont point percées.

Elle doit être continuellement attentive à remarquer ce qui excite leurs cris & ce qui leur cause des agitations violentes, pour empêcher qu'ils ne tombent dans quelques maladies; la propreté leur est très-nécessaire, leurs cris viennent souvent de ce qu'ils sont dans un état de mal propreté : » j'ai connu » un enfant, dit Galien, qui crioit jour & » nuit, sans que le mouvement ni la musique » le pussent appaiser un instant : après bien » de recherches, je trouvai que le lit, les » linges & le corps de l'enfant étoient extre- » mement sales, je le fis laver, on lui donna » du linge blanc, & le moment d'après il » tomba dans un doux sommeil qu'il conti- » nua pendant plusieurs heures ».

Les habits des enfants ne doivent être ni trop étroits, ni trop pesants, la nourrice ou la gouvernante aura soin de rejetter la cruelle méthode de les habiller avec des corps de baleine ou autres vêtements étroits, qui, sous un vain prétexte de former la taille, gênent la respiration & empêchent la circulation du sang : ces mesures inutiles ne servent le plus souvent qu'à leur causer plus d'incommodités & de difformités qu'elles n'en préviennent & les empêchent de profiter & de croître : on évitera de se servir d'épingles, crainte de les blesser. Ces nourrices doi-

vent, autant qu'il leur eſt poſſible, concourir à conſerver la ſanté de ceux qui leur ſont confiés, & dès qu'ils tombent malades elles conſulteront ſans délai une perſonne de l'art : elles leur donneront quelques mouvements dans un air ſain, ſoit dans le berceau ou ſur les bras; & lorſque leur ſanté ſera rétablie, elles les accoutumeront peu à peu à faire la plongette dans l'eau froide & cela par gradation, c'eſt-à-dire qu'elles commenceront par les plonger dans de l'eau un peu tiede de trois en trois, de quatre en quatre jours, en augmentant ou en diminuant ſuivant la force & la conſtitution de l'enfant; enſuite elles l'eſſuyeront bien avec un linge avant que de l'habiller. L'on doit commencer cet uſage à quatre, à cinq ou à ſix mois après ſa naiſſance & pendant l'été.

Les meres ou les nourrices feront attention de ne pas faire coucher leur enfants avec elles, ni avec d'autres perſonnes avant l'eſpace d'une année, & même il feroit très-avantageux pour eux de ne les jamais coucher avec des perſonnes au-deſſus de leur âge.

SECTION DEUXIEME.

De l'Adoleſcence.

Elle commence à quatre ans & va juſqu'à dix ou douze, c'eſt l'âge où les enfante com-

mencent à être un peu raisonnables ; c'est dans ce temps où les parents doivent travailler à les accoutumer à l'obeissance & leur inspirer tous les principes de la vertu, comme parle le célebre Locke, rélativement à l'éducation des enfants, §, 35, 36 & 37. » C'est le temps, dit-il, de renoncer à ses propres désirs, » de réprimer ses passions & de suivre purement & simplement ce que la raison lui » propose comme le meilleur, quoique sa » passion l'en veuille détourner pour l'entrainer ailleurs ; on voit tous les jours des » parents qui, par l'indulgence excessive qu'ils » ont pour leurs enfants lorsqu'ils sont encore » petits, gâtent en eux tous les principes » de la nature & qui s'étonnent ensuite de » voir des ruisseaux impurs, après qu'ils en » ont eux-mêmes empoisonné la source. Si » un enfant a été accoutumé à avoir tout » ce qui lui venoit à la fantaisie, dans le temps » qu'il étoit à la robe, doit-on être surpris » qu'il mette tout en usage pour être traité » sur le même pied, lorsqu'il porte le haut » de chausse ? Les peres & meres ne doivent » donc pas ignorer combien les complaisances » excessives sont funestes à des enfants qu'ils » aiment. Les libertés qu'ils prennent, augmentent peu à peu leurs fantaisies & forment » en eux des habitudes qui ruinent leur » santé, & gâtent leur cœur. C'est principalement dans la jeunesse que les parents

» doivent travailler à l'éducation de leurs
» enfants ».

C'eſt dans cette aimable ſaiſon de la vie qu'on doit former les jeunes gens aux habitudes vertueuſes qui contribuent toujours à leur ſanté & à leur réputation. Car ſans la vertu les meilleures conſtitutions ne ſauroient parvenir à la fleur de l'âge, moins encore à la vieilleſſe.

Les jeunes gens qui s'abandonnent à la volupté & aux autres paſſions effrenées, avant l'âge viril, s'apperçoivent bientôt que leur tempérament à demi-formé ne ſauroit ſoutenir long-temps une vie livrée aux excès du vin, des femmes, &c.

Le libertinage les prive pendant le reſte de leur vie de la jouiſſance de cette brillante ſanté que l'on doit ſi chérement conſerver.

L'homme ſage qui n'a mis aucun obſtacle aux vœux de la nature, eſt devenu à l'âge viril un homme robuſte, capable de ſoutenir ſans fatigue les plus violentes paſſions : guidé alors par une raiſon mûre qui ſait le garantir des illuſions de l'imagination, par laquelle la jeuneſſe ſéduite eſt ſouvent entraînée dans l'erreur, il jouit ſans excès des plaiſirs réels qui lui ſont deſtinés.

La prudence lui fait éviter tout ce qui eſt nuiſible à ſa ſanté, & prolonge la jouiſſance de ſes plaiſirs; ſi les paſſions lui ont coûté des peines, il ſe trouve bien dédommagé,

par l'avantage de la longue durée des plaisirs modérés.

Qu'il est heureux pour des enfants de naître d'une constitution vigoureuse & d'une santé parfaite ! ils font la félicité présente de leurs parents & leur préparent dans leur vieillesse la plus douce consolation.

Les enfants étant parvenus à l'âge de puberté, ont donc plus besoin d'être veillés dans leur conduite, de crainte qu'ils ne se familiarisent avec divers vices, comme l'impureté, l'ivrognerie, le luxe & la paresse ; vices qui les rendent malheureux en abrégeant leurs jours par des souffrances mortelles qui font payer cher à ces intempérants les débauches auxquelles ils se sont livrés, & qu'ils ne quittent que lorsque les sources de la vie sont épuisées ; trop heureux encore s'ils ne transmettent à leur famille les maux qu'ils se sont attirés par leur inconduite ! Quels regrets ne doivent pas avoir les peres & meres de voir périr leurs enfants par le trop de complaisance qu'ils ont eu pour eux, & par le peu de soin qu'il ont pris à veiller sur leur conduite ! Les parents doivent donc bien profiter de l'heureux temps de la jeunesse, pour plier l'ame au devoir, pour lui faire contracter les habitudes de la vertu, pour la former, sur toute chose, à la modestie & à l'obéissance ; c'est là le moyen d'assurer au corps tout ce qui est essentiel à la santé dans le cours de la vie.

Mais, me dira-t-on, il n'eſt guere poſſible de faire entendre raiſon aux jeunes gens & d'empêcher que dans l'ivreſſe des paſſions ils ne ſe livrent à des excès qui abrégent leurs jours dès le printemps de leur vie, ou qui en empoiſonnent la fin par l'amertume des remords & les douleurs des maladies dont ils ſont tôt ou tard incommodés. Si la choſe eſt difficile, elle n'eſt pas impoſſible, c'eſt l'ouvrage d'une ſage diſcipline, celui du bon exemple, d'une éducation vertueuſe, que les parents doivent donner à leurs enfants, & s'ils ne ſe trouvent pas en état de la leur donner, ils ſont obligés de la leur faire donner par des perſonnes vertueuſes, en les plaçant dans des écoles, penſions ou colleges, où la réligion, la vertu & les mœurs brillent dans tout leur éclat; c'eſt aux peres & aux meres à veiller de près ſur leurs enfants & à ſe faire de leur éducation une affaire capitale: enfin ils ne doivent rien négliger pour les faire entrer de bonne heure dans le chemin de la vertu, afin qu'en avançant en âge, ils ne s'en détournent jamais. L'eſprit & le corps des enfants doivent être nourris ſuivant l'âge, la force & la conſtitution du tempérament, c'eſt-à-dire que les jeunes gens doivent être nourris d'aliments ſimples & faciles à digerer, leur boiſſon ſera de l'eau pure ou mêlée avec quelques gouttes de bon vin. L'exercice modéré leur eſt très-néceſſaire, ainſi que le ſommeil.

SECTION TROISIEME.

De l'âge viril.

Cet âge commence à 25 ans, & s'étend jusqu'à 50; c'est le temps où la force, & la consistance de la santé, dépendent principalement des habitudes de tempérance & de modération, que l'on a prises dès l'enfance & dans lesquelles on s'est affermi pendant sa jeunesse.

Un homme qui est parvenu à cet âge doit connoître son tempérament; savoir, s'il est sanguin, phlegmatique, mélancolique ou colérique; le connoissant, il sera attentif sur lui-même pour contenir ses passions dans de justes bornes du côté qu'elles pourroient être funestes à sa santé, en se refusant les excès que l'expérience lui aura appris être contraires à sa constitution, & il persistera par la même raison à faire usage de ce qui lui convient le mieux; alors ou jamais, on doit connoître que si on ruine la force de son tempérament, on risque de le détruire sans ressource.

Ces exemples, hélas! ne sont que trop fréquens & sur-tout dans les villes.

Les jeunes gens devroient bien employer le temps de leur jeunesse & de l'âge viril, afin qu'après cela ils pussent se retirer de la fatigue des affaires qu'il ont eu pendant tout ce temps là, pour se livrer à des amusements

ou au plaiſir de cultiver quelques plantes dans leurs jardins ; afin de faire tout ce qui pourra contribuer à l'agrément de leur eſprit & à la vigueur de leur corps.

SECTION QUATRIEME.

De la vieilleſſe.

Perſonne n'ignore que de tous les biens temporels, la ſanté eſt le plus précieux ; c'eſt un bien ſans lequel tous les autres ſeroient inſipides, & qui ſeul nous met en état de remplir convenablement nos devoirs. Qu'y a-t-il donc de plus intéreſſant que de donner tous ſes ſoins à la conſerver & à l'affermir, en obſervant, autant qu'il eſt poſſible, les regles qui peuvent y contribuer ?

En général, chaque individu doit ſavoir par ſa propre expérience quelles ſont les choſes dont on a trouvé que l'uſage étoit nuiſible : cette connoiſſance doit ſuffire pour porter tout homme ſage à ſe les réfuſer, comme ſoins immodérés, ſoucis rongeants pour la fortune, application profonde & paſſionnée pour l'étude, humeurs inquietes & chagrines : en un mot, on doit éviter tout ce qui peut altérer & affoiblir une bonne conſtitution, à tout âge, mais principalement dans la vieilleſſe, autant que l'on peut, on doit fixer ſa demeure dans un lieu où l'air eſt pur & ſain,

proportionner ſoigneuſement la nourriture que l'on prend à l'exercice que l'on fait, étant fort modéré dans l'un & dans l'autre ; c'eſt la maniere de ſe conſerver en ſanté & de vivre long-temps.

Un vieillard doit ſe retrancher peu à peu des aliments ſolides pour en prendre de liquides, il doit toujours ſortir de table avec un reſte d'appétit : s'il lui arrive de faire quelques excès, il doit les réparer le jour ſuivant, par la diette & même la continuer, juſques à ce que l'eſtomac ſoit parfaitement rétabli ; il doit faire enſorte que toutes les fonctions & les évacuations aient lieu régulièrement, ainſi que le ſommeil, il faut qu'il ſe tienne le corps bien propre & bien couvert, ſur-tout l'eſtomac, les bras & les jambes ; & pour faciliter la digeſtion, il portera une piece piquée ſur ſa poitrine & ſur ſon eſtomac. Il ſe broſſera ou ſe frottera ſouvent pour augmenter le mouvement du ſang, il tâchera d'être toujours content, de bonne humeur, d'avoir une converſation agréable, de ſe faire aimer des jeunes gens & de ſe plaire à les fréquenter, en leur racontant quelques avantures des plaiſirs de ſa jeuneſſe.

SECTION CINQUIEME.

Des personnes robustes.

Quand on jouit des douceurs d'une santé affermie, que ne doit-on pas faire pour se conserver cette heureuse existance ! Les personnes de cette constitution ne doivent abuser de leurs forces, ni se permettre des emportements dans aucune passion, ni se livrer trop à la joie & aux plaisirs ; ils peuvent néanmoins boire & manger indifféremment de tous les aliments dont les hommes font usage, ils peuvent même varier leur maniere de vivre, c'est-à-dire, qu'ils mangeront tantôt plus, tantôt moins; ils habiteront tantôt à la ville tantôt à la campagne, ils feront beaucoup d'exercices & tantôt moins ; en un mot, il convient qu'ils s'accoutument à tout, afin d'être prêts à la destination où la divine providence jugera à propos de les placer. Malgré ce que j'ai avancé, il est de la prudence que le tout soit avec modération & sans excès; leur vigueur & leur force sont un trésor, il faut donc qu'ils les conservent pour se soutenir au milieu des infirmités inséparables de la vie humaine.

SECTION SIXIEME.

Des gens foibles & délicats.

Ils doivent continuellement travailler à gagner par la tempérance ce qu'ils perdent

journellement par une suite naturelle de leur foiblesse, de leur situation ou de leur application, cette classe est en grand nombre dans les grandes villes, & sur-tout parmi les gens qui menent une vie studieuse & sédentaire; ces personnes doivent prévenir les accidents dont il sont menacés. Les gens de lettres, dit » M. VansWieten, qui menent une vie » sédentaire & qui pâlissent sur leurs livres, » sont souvent exposés à une apoplexie. » On doit sur-tout s'accoutumer à souper légérement.

Gallien nous cite un bon exemple: » j'étois » né, dit-il, d'une constitution foible & in- » firme, & pendant ma jeunesse je fus suc- » cessivement attaqué de diverses maladies » assez sérieuses, mais à l'âge de 28 ans, & » alors instruit qu'il y a des régles sûres » pour la conservation de la santé, je pris la » résolution de m'y soumettre, & depuis ce » temps là les ayant observées avec exactitude, » j'ai eu le plaisir de me voir délivré de » toutes maladies jusqu'à ce moment, à » la fievre près que j'ai eue de temps en temps » pour un jour, & qui n'étoit que le fruit » des fatigues attachées à ma profession & à » une pratique pénible.

» Quiconque sait préserver son corps de » toutes humeurs vicieuses & nuisibles, n'a » à craindre aucune maladie, à moins qu'elles » ne viennent ou de quelques contagions,

» ou de quelques violences extérieures. Et
» qu'eſt-ce qui empêcheroit qu'on ne réuſsît
» à garantir ſon corps de ces pernicieuſes
» humeurs ?

Cet auteur ſe nourriſſoit toujours des aliments les plus ſimples, & quand il étoit accablé d'affaires, il ne mangeoit que du pain ſeul : je conviens cependant que les aliments liquides ſont plus faciles à digerer, mais il faut qu'ils ſoient ſimples : enfin ce grand homme nous fait bien voir que la tempérance eſt très-néceſſaire à tous les hommes, mais principalement aux perſonnes d'une mauvaiſe conſtitution. Jean-Jacques Rouſſeau obſerve que la tempérance & l'exercice ſont les deux meilleurs médecins du monde.

Il auroit pu ajouter que ſi tous les hommes les pratiquoient exactement, la médecine ſeroit inutile ; mais la plupart des gens vivent comme s'ils n'avoient ni maladie ni mort à craindre, ils appellent au contraire l'une & l'autre par l'intempérance & la débauche qu'ils pratiquent tous les jours.

On demandoit un jour à Boerrhaave quelles étoient les cauſes de pluſieurs maladies ignorées des anciens, il répondit *coquos numera*, comptez les cuiſiniers : il auroit pu ajouter, dit M. Clerc, hiſtoire naturelle de l'homme malade, tom. I. pag. 167, *& otioſos*. L'inertie & la molleſſe influent plus ſur le phyſique que ſur le moral ; mais malgré l'exemple &

les préceptes des anciens, on dédaigne la gymnaſtique ; & le diſciple d'Hérodicus qui en fut l'inventeur, ne perſuade perſonne ; cependant tout le monde convient que la ſanté eſt le plus précieux de tous les biens : par quelle fatalité en abuſe-t-on auſſi-tôt qu'on en jouit ? Pourquoi même en la recherchant fait-on abſolument le contraire de ce qu'il faut pour la conſerver ? Reſſembleroit-elle à la liberté dont on ne connoit le prix qu'après l'avoir perdue ? On veut ſe bien porter, & on change l'ordre de la nature, la nuit prend la place du jour, l'homme auſſi ennemi de lui-même que de ſes ſemblables, emploie dix bras au ſervice d'un ventre, on lui ſert dans un repas les productions des deux hémiſpheres, les fruits & les vins des différentes parties du globe : accablé de nourriture, il ne quitte la table que pour digérer dans un fauteuil ; le café & les liqueurs viennent l'y trouver, il ajoute de nouveaux feux au feu vital, mais bientôt l'eſtomac en ſouffrance lui reproche ſes excès ; c'eſt un volcan qui renferme des matieres en fermentation, la chaleur ſe répand dans les veines, les vapeurs montent à la tête, & Lucullus accablé s'endort. A ſon reveil, il ſe plaint de flatuoſités, de gonflements, &c. ; on appelle un médecin qui preſcrit l'uſage du thé ou des boiſſons délayantes tiedes qui le font digérer par indéjection. Voilà

notre maniere de vivre ; mais ceux qui se conduisent ainsi ne vivent pas long-temps.

L'auteur de la nature nous a créé avec des passions, des desirs & des appétits naturels ; pourquoi ne pas suivre l'inclination de la nature ? elle se plait dans des aliments simples & sans apprêt. Imitons les autres animaux, & mettons en pratique les leçons qu'ils nous donnent dans toute leur conduite : l'homme seul se livre aux excès & court à sa propre destruction.

Un grand écrivain parle en ces termes, au sujet de la tempérance (Adisson) : » quant » à moi, quand je vois ces tables à la mode, » couvertes de toutes les richesses des quatre » parties du monde, j'imagine voir la goutte, » l'hydropisie, la fievre, la léthargie & pres- » que toutes les autres maladies cachées en » embuscade sous chaque plat.

Il seroit à souhaiter que tous les hommes suivissent l'avis que donne un grand auteur moderne (M. Tissot) ; c'est, dit-il, d'éviter les mélanges de différents aliments, & de ne jamais se permettre plus de deux, ou tout au plus trois plats à chaque repas ; celui qui se borne à un seul, fait encore mieux : je connois, ajoute-t-il, un vieillard respectable, qui étant assez valétudinaire à 40 ans, s'imposa la loi de ne jamais manger que d'un seul plat, il a tenu parole, & est parvenu à l'âge de 90 ans, jouissant d'une excellente santé,

ſanté, de toute la force de ſon eſprit & de toute la vivacité de ſes ſens.

Si l'on réfléchit un moment ſur cette variété étonnante de mets, dont les tables ſont ſervies, ſur le nombre des choſes différentes dont on ſurcharge ſon eſtomac en très-peu de temps, on trouvera peu d'uſages plus ridicules; & quand on en obſerve les ſuites, on voit qu'il y en a peu de plus dangereux.
» Voyons, maintenant, dit Horace, (1) quels
» ſont les avantages de la frugalité. Pre-
» mierement avec elle on ſe porte bien;
» pour en être bien convaincu, rappellez-
» vous quelques-uns de ces repas ſimples dont
» vous vous êtes ſi bien trouvé; mais dès
» qu'avec les ragoûts & le rôti on mêle le
» gibier, le poiſſon, &c. les viandes douces
» ſe changent en bile, & une pituite viſ-
» queuſe fait mille ravages dans l'eſtomac.
Accipe nunc victus tenuis quæ quantaque ſecum offerat, &c.

---

(1) Sat. II. Liv. II.



CHAPITRE QUATRIEME.

Des préceptes les plus importants sur la maniere de prévenir les maladies.

REGLE GENERALE.

On est toujours maître de prévenir les maladies, quand on cherche à en éviter les causes; pour cela, on doit commencer dès l'enfance.

1°. Les peres & meres ne doivent jamais perdre de vue la santé de leurs enfants, leur bonne ou mauvaise constitution s'établit dans leur enfance; il est donc bien nécessaire que les parents remplissent les devoirs les plus essentiels de leur état; c'est de nourrir, d'élever, de former eux-mêmes, le corps, l'esprit & le cœur de leurs enfants, en employant tous les moyens capables de fortifier leur constitution, & d'éloigner d'eux tout ce qui peut tendre à l'affoiblir.

2°. Les meres ne doivent point manquer au devoir naturel, qui est de nourrir elles-mêmes de leur propre lait leurs enfants

3°. Les faire laver avec de l'eau un peu tiede, mêlée avec quelques goutes de bon vin, & continuer ce lavage tous les deux, trois ou quatre jours, ensuite les mettre sur des linges fins, secs & bien lessivés, sans les priver d'aucun mouvement par des bandes,

comme on eſt en uſage de faire ; & ſi abſolument on veut les bander, que ce ſoit ſans les ſerrer, après quoi on les couvrira de pareils linges & d'une ſimple couverture, & on leur changera de linges quand ils ſeront ſales. 4°. Si les meres n'ont pas du lait pour donner à leurs enfants, lorſque la nature paroit avoir beſoin de quelques aliments, on y ſubſtituera l'eau miellée ou ſucrée, le lait de vache, ou celui de chevre, mêlé avec partie égale de bonne eau. 5°. On leur donnera à tetter de deux en deux ou de trois en trois heures dans le commencement, & de trois à quatre dans la ſuite, de ſorte qu'au troiſieme ou au quatrieme mois, l'enfant doit être accoutumé à paſſer la nuit ſans tetter.

6°. Quand les dents de l'enfant commencent à s'annoncer par un gonflement des gencives, on lui donnera une croute de pain à mâcher, & on lui frottera ces parties avec un petit morceau de drap ; ces moyens previennent tous les accidents qui pourroient ſurvenir dans la ſuite.

7°. On lui refuſera toute eſpece de ſucrerie, ainſi que les mauvais fruits, & au contraire les fruits bien murs, de bonne qualité, pris avec modération, leur ſont très-ſalutaires.

8°. On abandonnera les enfants dans le temps où ils doivent marcher, au ſoin de la nature ; quand leurs bras & leurs jambes auront aſſez de force, ils marcheront ſeuls ſans

aucun ſecours, on ne doit cependant pas les abandonner à eux-mêmes, crainte qu'ils ne tombent & ſe faſſent mal; on les tiendra bien propres, ſoit dans le berceau, ſoit ailleurs, on les habillera dans toute ſaiſon avec des vêtements très-ſimples, légers, aiſés & libres, & le tout attaché avec des rubans ou avec des cordons.

9°. On les accoutumera peu-à-peu aux intempéries de l'air & aux changements des ſaiſons, c'eſt-à-dire, au chaud & au froid; ils doivent toujours avoir la tête découverte au-deſſus de l'âge de 15 à 18 mois, c'eſt l'âge où l'on peut ſevrer les enfants: ſi on les prive du teton avant un an pour le moins, on fait tort à leur conſtitution, on les accoutumera peu-à-peu au ſevrage en leur donnant à tetter de temps en temps & par l'uſage des aliments que j'ai recommandé au régime des enfants, décrit dans cet ouvrage, au chapitre des regimes. On proportionnera toujours les aliments à la force de l'enfant, ſans le forcer à manger ni à boire, comme on eſt en uſage de faire: on les réglera pour la quantité des aliments & pour l'heure du repas, leur boiſſon ſera de l'eau miellée, de l'eau avec un quart de lait, ou de l'eau pure. On leur fera faire un exercice modéré dans un bon air, autant que leurs forces le permettront: on les fera amuſer pendant la promenade à jouer, courir, ſauter, juſqu'à ce qu'ils ſoient un peu fatigués.

Les peres & les meres ne forceront jamais leurs enfants à aucun travail que ce soit, avant l'âge de cinq ou six ans: alors on peut commencer à leur apprendre à lire par une espece d'amusement, continuant ainsi jusqu'à l'âge de puberté; ensuite on peut les forcer tout doucement à l'étude ou à d'autres occupations, suivant leurs inclinations. On les fera coucher dans des appartements bien aérés, sans rideaux ni alcove.

SECTION PREMIERE.

Des moyens de prévenir les maladies des laboureurs & des artisants.

1°. Les laboureurs doivent éviter tout excès de travail, d'exercice & de toute occupation quelconque; & lorsqu'ils seront obligés à quelques excès, ils doivent les tempérer par le contraire de ce qui les cause, & par l'usage des aliments adoucissants & rafraîchissants, en suivant les régimes humectants ou adoucissants, que l'on trouvera décrit dans cet ouvrage au chapitre des régimes. Ils doivent bien faire attention à ne pas dormir sur la terre humide, à l'ardeur du soleil, au serein de la nuit, ni de rester dans leurs habits trempés par des pluies fraîches, & de ne pas se reposer dans un endroit froid ayant chaud, ni de boire de l'eau ou toutes

autres liqueurs froides, crainte d'arrêter la transpiration sensible ou insensible, qui deviendroit pour lors la cause de plusieurs maladies très-dangereuses, comme inflammation de poitrine, pleurésie, fausse ou vraie, esquinancie, rhume, inflammation de bas-ventre, érisipelle, &c.

Si on a le malheur de commettre une de ces imprudences, il faut recourir promptement à une abondante boisson chaude, d'une infusion de mauves & de fleurs de sureau, qu'on peut couper avec moitié de lait: l'usage des lavements est très-nécessaire, ainsi que les fomentations de mauves sur les parties affligées. Si, malgré ces secours, la transpiration ne s'établit pas, & qu'au contraire la fievre se déclare, il faut sur le champ se faire saigner, & même réiterer la saignée si le cas l'exige, & continuer les autres secours, en suivant le régime des maladies aiguës, décrit dans cet ouvrage au chapitre des régimes; continuant ainsi jusqu'à parfaite guérison. Si la maladie paroit se déclarer sérieuse, l'on suivra le traitement des maladies aiguës, qui se trouvera décrit dans ce même ouvrage.

Enfin, l'on suivra l'inconstance du temps & de la saison dans la maniere de s'habiller; c'est-à-dire que lorsque le temps sera froid, on prendra les habits d'hiver pour ne les quitter que quand les chaleurs seront bien rétablies, & en agir de même dans les degrés de chaleur.

Les artisants sont partagés en différentes classes, les uns sont exposés à travailler continuellement auprès d'un feu ardent, les autres, dont le métier les oblige à être habituellement dans l'eau, & en un mot, tous ceux qui par profession sont obligés de rester dans la malpropreté, & qui pour la plupart respirent un air corrompu par les vapeurs fétides & animales, &c.

Toutes ces personnes doivent faire construire leurs forges ou métiers, de maniere à pouvoir les ouvrir de tous côtés, afin que l'air y circule plus facilement; les autres feront ensorte de respirer un bon air, autant qu'il leur sera possible : enfin les uns & les autres doivent avoir la propreté en partage, c'est-à-dire qu'ils changeront de linge & d'habits toutes les fois qu'ils seront sales, & se laveront très-souvent, & sur-tout les mains, avant de prendre leur repas. Tous les ouvriers auront soin de se nourrir avec des aliments de bonne qualité, afin de réparer les forces qu'ils perdent journellement par le trop grand travail, & ils éviteront toutes sortes de débauches ; ces précautions préviendront un grand nombre de maladies.

Il est encore très-nécessaire pour prévenir les maladies & se conserver en santé, de connoitre son tempérament, afin de suivre un régime analogue à la constitution de chaque individu.

CHAPITRE CINQUIEME.

Des tempéraments en général & en particulier.

Hypocrate nous a enſeigné que (1) le corps humain contient qnatre humeurs d'un caractere tout différent, par rapport au chaud, au froid, à l'humide & au ſec; ſavoir, le ſang, le phlegme, la bile jâune & la bile noire, qui ſe décharge ſouvent de ſes humeurs, ſoit par des vomiſſements, ſoit par les ſelles; que la ſanté dépend d'une juſte proportion dans leur mélange, & dès qu'il en eſt une qui prévaut ſur les autres, il en réſulte quelques maladies.

Tous les hommes ont donc chacun leur tempérament, c'eſt-à-dire qu'il y a une proportion particuliere au mélange différent des éléments qui compoſent leur corps: toute la nature eſt compoſée des mêmes éléments ſimples; ce n'eſt que la diverſité des combinaiſons qui différencie les êtres entr'eux, une infinité de circonſtances font changer la conſtitution originaire des tempéraments, comme l'âge, les aliments ſimples dont on fait uſage, l'air qu'on reſpire, le climat qu'on

(1) *De natur. hom.* pag. 225, 226.

habite, la maniere de vivre que l'on observe les exercices que l'on fait, &c. Voilà pourquoi on ne trouve jamais une seule qualité dans le même sujet; elles sont presque toujours combinées ensemble; ce qui le modifie de différentes manieres. Ainsi nous distinguerons quatre sortes de tempéraments : le chaud & l'humide est le sanguin, le chaud & sec est le bilieux, le froid & sec est le mélancolique, & le froid humide, est le phlegmatique. On peut encore appeller un cinquieme tempérament, le parfait.

SECTION PREMIERE.

Du temperament parfait.

On appelle un tempérament parfait un homme médiocrement grand, bien proportionné : une fraîcheur douce & humide occupe l'habitude de son corps, son esprit n'est ni téméraire, ni timide, il tient un juste milieu entre la précipitation & la lenteur, la compassion & la justice; il aime ses amis, il est prudent, mange & boit modérement, son tein vif & animé, répond au reste de son corps, il dort peu & d'un sommeil tranquille, il soutient bien les veilles, ses cheveux blonds dans sa jeunesse deviennent bruns avec l'âge.

Ce portrait est bien difficile à rencontrer dans la nature humaine, il y a tant de cir-

conſtances qui s'oppoſent à cette conſtitution parfaite, qu'elle eſt preſque imaginaire; tous les hommes s'éloignent plus ou moins de ce point fixe, les uns vers le chaud, les autres vers le froid, quelques-uns vers le ſec, & les autres vers l'humide.

SECTION DEUXIEME.

Du ſanguin.

On connoit le tempérament ſanguin par une égale & facile circulation du ſang, le pouls grand, fréquent & médiocrement fort, par beaucoup de chairs fermes, de larges veines bleues, diſtendues; par une quantité de poils bruns, par un viſage ou un teint de couleur de roſe, la peau douce, l'eſprit gai & ſociable, par un contentement & une généroſité bienfaiſante; cela le diſpoſe à une ſanté affermie & à de longs jours. Il faut dans ce tempérament, évacuer, tempérer & rejetter les échauffants & les irritants.

SECTION TROISIEME.

Du bilieux.

On diſtingue le tempérament bilieux, par un pouls dur, grand & prompt, & par une grande quantité de poils noirs répandus ſur le corps; par la dureté & la maigreur de

la chair, par une couleur pâle, brune, seche & jaunâtre, causée par une abondance de bile; par une dureté seche & fort élastique, dans les fibres & dans les veines, par l'opiniâtreté, la colere, auxquelles ce tempérament est sujet; par des urines rouges & des matieres fécales, jaunes & d'une odeur fétide. Les gens de cette complexion ont le sang chaud & léger, circulant avec grande vîtesse, il dispose le corps à des maladies aiguës & donne à l'ame une promptitude & une impétuosité habituelle dans toutes ses délibérations & dans toutes ses actions: ces personnes doivent éviter toute occasion de dispute, ainsi que l'usage des liqueurs, l'exercice violent & tout ce qui peut les enflammer.

SECTION QUATRIEME.

Du mélancolique.

Les signes du tempérament mélancolique sont un pouls dur, petit & lent, la peau lisse & polie, d'une couleur terne & brune, causée par la bile noire, & ont le poil très-noir, une grande maigreur, uu grand desséchement, ils dorment peu & sont timides, fins, obstinés, craintifs, tristes, sujets à la colere & à la rancune; ils ont une grande pénétration d'esprit, les vaisseaux serrés, robustes, maigres, les humeurs tenaces qui

ſe ſéparent ou ſe changent difficilement; le ſang épais & peſant, circule lentement, diſpoſe le corps tant à des obſtructions glandeuſes qu'à des abattements & des épuiſements fâcheux; les ſubſtances ſeches, âcres, ſont très-nuiſibles aux mélancoliques; mais ils ſe trouvent bien de tout ce qui humecte, rafraîchit, relâche, amolit ou diſſout doucement & ſans âcreté.

SECTION CINQUIEME

Du phlegmatique.

Les ſignes qui caractériſent les phlegmatiques ſont un teint pâle, un pouls petit, lent & pareſſeux, la peau unie, molle, les poils blonds, fins & croiſſants lentement, le corps blanc, enflé, mou, gras, foible & peſant, les vaiſſeaux larges, flaſques & profonds; ils ont l'eſprit timide, craintif & ſans vivacité, le ſang gluant, qui circule avec lenteur, diſpoſe le corps à des tumeurs purulentes, affections hydropiques, & l'ame à la ſtupidité. Les perſonnes de ce tempérament ſont ſujettes à la pituite & ont très-peu de paſſion de l'ame, ils ont l'eſprit froid: les choſes humides & froides leur ſont contraires, tout ce qui échauffe, fortifie ou deſſéche, leur convient.

Je n'ignore pas qu'on ne ſauroit toujours

diſtinguer aiſément au premier coup d'œil, quel eſt le tempérament de chacun en particulier ; mais au moins n'eſt-il point d'homme de bons ſens, qui, par ſa propre expérience ſur des obſervations réfléchies, ne puiſſent parvenir à ſavoir avec certitude, quel tempérament exiſte en lui ; ce qui ſuffit dès qu'on ſe connoit. On peut prendre ſes précautions & au moyen de quelques ſoins, prévenir les maux à craindre dans ſa conſtitution. S'il ſurvient quelque maladie, on ne doit jamais faire aucun remede que l'on n'ait n'examiné la cauſe de la maladie & la nature de ſon tempérament, pour faire les remedes & y adopter un régime convenable ſuivant le cas.

CHAPITRE SIXIEME.

Du régime en général.

Le régime eſt une maniere de vivre, qui comprend ce que nous appellons proprement diete & tout ce qui a rapport à la conſervation de la vie ; car on ne doit pas s'imaginer qu'on n'entende par ce mot que ce qui regarde le boire & le manger ; la diete embraſſe généralement tout ce qui peut être avantageux au corps humain : on renferme dans cette claſſe le choix de l'air que l'on reſpire, le boire & le manger, le repos & l'exercice, les bains, l'uſage des femmes, le ſommeil &

les veilles, les évacuations auxquelles le corps est sujet, enfin toutes les passions de l'ame.

On distingue deux sortes de régime, celui qui convient dans l'état de santé, & celui qui est nécessaire dans la maladie; ce ne sont pas seulement les malades qui ont besoin de régime, mais ceux qui se portent bien, pour éviter les maladies.

CHAPITRE SEPTIEME.

Du régime des tempéraments.

Pour bien proportionner le régime à tous les hommes en particulier, il faut les distinguer selon leur âge, leur temperament, leur force, leur profession & le climat qu'ils habitent.

SECTION PREMIERE.

Régime du parfait.

Le régime du tempérament parfait consiste à entretenir la juste proportion des évacuations, suivre les loix de la sobriété, comparer l'usage des aliments au dégré de l'exercice.

Les aliments qui n'offrent point de difficultés à digérer, qui cependant exigent un certain travail de l'estomac, sont ceux qui conviennent le mieux à ce tempérament, comme

le bon pain de farine de froment ou mêlé avec un tiers de ſeigle, la chair des animaux, tels que le bœuf, le mouton, le veau, &c. les pois, les fêves, les riz, l'orge, le gruau, leur conviennent auſſi, leur boiſſon ſera mêlée de partie égale de vin avec de l'eau; il faut en même temps un exercice modéré, peu de veilles & des paſſions douces.

C'eſt pourtant de tous les tempéraments celui qui eſt le plus en état de ſupporter le froid & le chaud, les excès dans le boire & le manger, & qui peut s'accoutumer à une vie plus variée.

Le tempérament parfait, qui eſt celui auquel tout le monde doit aſpirer, eſt extrêmement rare, & quand quelqu'un a le bonheur d'en jouir, il en eſt bientôt privé, parce qu'il ne peut guere ſubſiſter au milieu des agitations inévitables de la vie; c'eſt pourquoi nous ne nous arrêtons pas beaucoup à lui tracer des loix.

SECTION DEUXIEME.

Régime du ſanguin.

Ce tempérament approche plus du parfait que les autres; en conſéquence les perſonnes ſanguines doivent uſer avec modération pour leur nourriture ordinaire, du pain bien levé & bien cuit, des viandes des animaux

qui vivent d'herbes ou de graines, comme le bœuf, le mouton, le veau & la volaille, bouillis ou rotis, les herbes potagères leur ſont très-utiles; en un mot, ils feront uſage de toutes les choſes néceſſaires à la vie, avec prudence & modération; ils éviteront tous excès de table, de moleſſe, parce que l'intempérance détruiroit facilement l'heureuſe & robuſte conſtitution dont ils jouiſſent. Leur boiſſon ſera du bon vin mêlé avec partie égale d'eau de ruiſſeau ou de fontaine, & ceux qui abondent beaucoup en ſang, doivent abſolument éviter l'uſage des mets ſalés, des vins & de toutes liqueurs ſpiritueuſes, de même que des viandes animales, pour ſe borner au pain & aux ſubſtances végétales; leur boiſſon ſera de l'eau pure, du petit lait, &c. Ils feront un exercice proportionné à la quantité des aliments qu'ils prendront, pour faciliter & entretenir toujours la liberté de la tranſpiraton, en ne s'expoſant point mal à propos à l'alternatif d'un air chaud & froid. Les gens délicats de ce tempérament doivent faire uſage de l'exercice modéré, à cheval, qui ne fatigue pas les fibres, mais qui les fortifie: ils doivent éviter la trop grande quantité de pain, les mets trop ſucculents, qui peuvent augmenter la quantité du ſang, & quand les unes ou les autres de ces conſtitutions ſe trouveront dans le cas d'avoir trop de ſang, ce qu'elles connoîtront par un poulx fort,

plein & vif, des maux de tête, des pesanteurs, des étourdissements, des saignements de nés, des vaisseaux pleins ou gonflés, l'haleine chaude, le visage coloré, les yeux allumés ou appesantis, cet état menace des accidents qu'on doit prévenir par ce qui suit. Or, pour remédier aux maladies inflammatoires auxquelles ce tempérament est fort sujet, il faut qu'ils se mettent à un régime très-simple & qu'ils se fassent saigner, qu'ils prenent des lavements & boivent beaucoup d'eau, & peu ou point de vin, qu'ils se nourrissent des fruits bien murs & d'herbes potageres; enfin, ils éviteront en général tout ce qui peut échauffer & augmenter la quantité du sang.

SECTION TROISIEME.

Régime du bilieux.

Comme la bile domine sur les autres humeurs, les organes digestifs sont forts & vigoureux dans ce tempérament. La digestion se fait promptement, l'appétit est vif, aussi ces personnes ne peuvent soutenir le jeûne: les laboureurs & les artisans de ce tempérament, ou toute personne qui se fatigue par l'exercice, digérent facilement les aliments mucilagineux; le pain le plus dur & le moins fermenté se digere dans leur estomac, & y fait assez de résistance, pour

qu'ils puissent s'en contenter ; la nourriture, au contraire, qui seroit trop légere, se dissiperoit trop promptement, & ne suffiroit pas à la force de ses organes. Les personnes qui ne font point ou très-peu d'exercice, peuvent manger du pain bien fermenté, peu de viande, éviter sur-tout les poissons de mer pourris, ou ceux qui tendent à le devenir ; il en est de même du gibier, dont ils ne doivent faire usage que rarement & en l'assaisonnant avec du vinaigre & du sel. L'usage des légumes, comme les pois, les fêves, les riz, l'orge, le gruau & les soupes de farine, leur conviennent bien ; ils devroient presque toujours boire de l'eau, parce que le vin & les liqueurs leur sont très-contraires, ils doivent même boire plus abondamment que dans tout autre tempérament, parce que leurs fibres trop tendues, ont besoin d'être relâchées par des humectants, des rafraichissants & des adoucissants.

Les fruits bien murs, comme les mûres, cerises, pêches, poires, raisins & fraises, de même que le légume frais, les cardes, les choux-fleurs, artichaux, asperges, petites fêves, sont les meilleurs aliments dont ils puissent se nourrir ; ils éviteront l'air chaud, l'usage du vin, des liqueurs spiritueuses, des aliments échauffants, les veilles & les passions vives ; en un mot ils tâcheront de se procurer un exercice & une dissipation moderés. Ce

régime préviendra des maladies très-graves qui naiſſent d'une tenſion forte, de l'excès de chaleur, de ſécherefſe & d'acreté dans les humeurs, dont ce tempérament eſt ſuſceptible.

SECTION QUATRIEME.

Régime de phlegmatique.

Dans ce tempérament, la pituite eſt ſurabondante, les fibres en ſont relâchées & toutes les humeurs ſont épaiſſes & viſqueuſes, il eſt donc bien néceſſaire que les perſonnes de cette complexion préviennent les maladies dont ils ſont menacés, & cela en s'aſſujetiſſant à un exercice conſtant & à l'uſage des aliments convenables. Le bon pain bien fermenté, bien cuit & raſſis, doit faire la baſe de leur nourriture; il ſeroit encore meilleur s'il étoit cuit deux fois, on peut leur permettre la viande des vieux animaux, comme le bœuf, le mouton & la volaille, grillé ou rôti, les végétaux qui ont des ſels qui portent aux urines, ceux qui ont un leger principe à l'alkali volatil, enfin ceux qui contiennent un aromate gracieux, doivent ſervir d'aſſaiſonnement à leur nourriture; leur boiſſon ne doit pas être abondante, ils peuvent boire du vin pur, quelquefois même des liqueurs fermentées, de forte bierre, du café & du

chocolat ; il faut ſur-tout avoir ſoin de ne pas noyer les digeſtions par des lavages inutiles; il n'y a pas de conſtitution dans le corps humain qui ſupporte mieux la diette exeſſive & le jeûne, il eſt même ſalutaire pour elle de manger peu & rarement : l'exercice leur eſt extrêmement utile, l'augmentation de chaleur qui en réſulte, eſt propre à fondre & à briſer les glaires ; auſſi ne voit-on point de tempérament pituiteux parmi les ſoldats, les laboureurs & tous ceux qui ſont obligés de vivre du travail de leurs mains, c'eſt le tempérament propre de l'enfance, il appartient plus aux femmes qu'aux hommes, il ſuit l'oiſiveté, & le travail le détruit inſenſiblement; ils éviteront l'uſage des jeunes animaux, tels que le veau, l'agneau & le cochon de lait, comme auſſi des aliments & boiſſons acides ; ils feront uſage de temps en temps de quelques purgatifs, qui, pris à propos, réchauffent & dégagent; ils doivent éviter l'air froid & humide; les maladies qui affligent ce tempérament ſont toutes celles qui dépendent d'une abondance de ſéroſité : telles ſont les extravaſations d'eau, les engorgements, l'œdeme, l'hydropiſie, la langueur, la foibleſſe, la pituite, les obſtructions froides, les glaires & les flatuoſités.

SECTION CINQUIEME.

Régime du mélancolique.

Le régime de ce tempérament doit être fort exact ; en conséquence, ceux qui sont mélancoliques doivent faire usage d'un grand air, des aliments de facile digestion, comme le bon pain bien fermenté & cuit de la veille ; les viandes des animaux qui ne mangent que de l'herbe, & la jeune volaille, doivent être la base de leur nourriture ; les herbes potageres doivent en être l'assaisonnement ; on peut quelquefois unir à leur nourriture quelques aromates légers, comme la melisse, la canelle, le melilot, &c., l'eau pure, le petit lait est pour eux la boisson la plus convenable, un bon vin rouge en petite quantité, le vin blanc, la petite bierre, le cidre coupé avec partie égale de bonne eau sont les boissons qu'on peut employer ; les fruits bien murs conviennent dans cette constitution : il faut aider à la digestion de tous ces aliments par un exercice modéré, soit à cheval ou autrement, pris dans un bon air, par l'enjouement d'une compagnie gaie, aisée : toutes les dissipations agréables sont des remedes pour les mélancoliques ; ils doivent éviter la grande dissipation & l'oisiveté, afin de prévenir les maladies vaporeuses & histériques

dont ils ſont menacés : les gens de ce tempérament doivent avoir un ami dans leur médecin, qui les traite avec complaiſance, ſans quoi les malades s'impatientent, ſe dégoûtent de même que les médecins.

Pour pouvoir juger de la nature de ces différents tempéraments, il faut d'abord conſulter, comme nous l'avons dit, les ſignes qui caractériſent chaque eſpece de tempérament, & adapter les regles que nous venons de preſcrire à chaque perſonne en particulier. Il eſt vrai qu'il y a toujours complication dans ces différents tempéraments, les uns avec les autres, qui changent les indications du régime: ſouvent les caracteres de deux ou trois tempéraments ſont dans un même ſujet, au même degré de prééminence, le ſanguin s'unit quelquefois avec le mélancolique, & le phelgmatique avec le bilieux, &c. ; il faut pour lors aſſortir enſemble les régimes & les remedes de ces deux conſtitutions, en ayant égard à l'humeur dominante.

SECTION SIXIEME.

Du régime des femmes.

La premiere différence qui ſe préſente eſt celle des ſexes conſtitués pour la propagation de l'eſpece; mais quelques différents que ſoient les corps des deux ſexes à certains égards,

ces différences n'influent en rien sur les loix que nous allons leur prescrire pour le régime. Le corps des femmes est naturellement plus fluet, plus mince & plus délicat que celui des hommes; cette texture rend la respiration moins considérable, la circulation y suit les mêmes loix; mais l'espace qu'il parcourt est moins vaste, & les vaisseaux sont plus petits; ce qui fait que les femmes ont ordinairement plus de chaleur que les hommes, que les vibrations de leurs fibres sont plus vives, leur estomac est plus foible que celui des hommes, l'éruption des regles porte presque toujours une atteinte aux fonctions de ce viscere.

Les femmes doivent s'observer sur la nourriture encore plus que les hommes, elles devroient préférer de faire plusieurs repas au lieu d'un grand, éviter l'usage de tout ce qui peut être difficile à digérer, se faire d'autant moins d'habitude, qu'elles sont plus vives & qu'elles éprouvent plus que les hommes, tous les inconvénients des désirs déreglés; d'ailleurs la femme doit suivre les préceptes que nous avons tracés en général sur les tempéraments, selon la nature de celui dont elle se trouve.

SECTION SEPTIEME.

Du régime des enfants.

Auſſi-tôt que l'enfant vient au monde, il doit ſe nourrir du lait de ſa mere; mais ſouvent on le confie à une nourrice, qui ſans amitié pour lui & par intérêt pour elle, lui refuſe la nourriture qui lui eſt néceſſaire, & lui en ſubſtitue une autre fort dangereuſe; on ne ſauroit donc être trop attentif à choiſir d'abord la nourrice que l'on veut donner à un enfant, & avoir continuellement les yeux ſur elle, pour qu'elle ne lui donne pas une nourriture indigeſte, comme la boulie du pain de ſeigle, du vin, du fruit & autres aliments dangereux qui ſont la cauſe de la mort de la plupart des enfants qui viennent au monde.

La ſeule nourriture qui leur convient pendant les ſix ou ſept premiers mois, eſt le lait de la mere ou celui de la nourrice, & à cet âge on peut y ſuppléer par la panade ſuivante :

Prenez une demie de lait de vache, faites la bouillir avec deux onces de mie de pain écraſée; ajoutez enſuite un un jaune d'œuf, un peu de ſucre, délayez le tout enſemble pour en donner à l'enfant en pluſieurs fois. Mais ſi au bout de deux mois après ſa naiſſance,

naiſſance, la mere n'a pas ſuffiſamment de lait pour nourrir l'enfant, on lui fait prendre de temps en temps quelques cuillerées d'une bouillie faite avec le lait de vache, le ſucre, le jaune d'œuf ou du lait avec un peu de ſucre : on l'accoutume à cet uſage en lui en donnant petit-à-petit avec une petite cuillier à café ; on peut même en donner lorſqu'il tette, en mettant la cuiller près du teton de la nourrice.

Ces précautions ne ſont bonnes que pour ſuppléer au défaut du peu de lait de la mere ou de la nourrice, qui eſt toujours préférable à toute autre nourriture, juſqu'à l'âge de neuf ou dix mois ; & alors on peut leur donner de la ſoupe faite avec le bon pain trempé au bouillon gras, ou quelques ſoupes très-légeres faites avec la farine de froment, de riz, d'orge, &c. La nourrice qu'on donne à un enfant doit éviter l'uſage des aliments âcres & échauffants, de même que les liqueurs ſpiritueuſes & les exercices violents, pour ne prendre avec modération que les aliments qui ſont de bonne qualité, ainſi qu'un exercice & des paſſions modérées.

Elles doivent obſerver que comme les enfants ſont d'une nature fort chaude, & qu'ils croiſſent beaucoup, ils doivent prendre de la nourriture très-ſouvent en petite quantité & faire beaucoup d'exercice ; c'eſt par cette raiſon qu'on ne devroit pas gêner leurs mou-

vements ; les aliments mucilagineux les mieux cuits & bien fermentés sont ceux qu'on doit leur donner ; on leur fera manger peu de viande ; les œufs , les panades , les légumes legers & les fruits doux leur sont bons : on doit détremper leur nourriture avec de la boisson , pourvu qu'elle ne soit pas abondante , il faut leur interdire le vin, le thé, le café & les boissons échauffantes.

SECTION HUITIEME.

Du régime de l'âge de puberté.

La puberté est le temps où le corps des deux sexes commence à différer. Les visceres paroissent acquerir une action qu'ils n'avoient pas, & toute la nature semble renaître ; la force des vaisseaux est plus grande , la chaleur plus vive , le sang plus fougueux ; on doit donc éviter à cet âge les aromates , les aliments de haut goût, spiritueux, les exercices violents & sur-tout l'usage des femmes , qui est extrêmement pernicieux dans cet âge , ou on a besoin de toute sa force pour l'accroissement du corps , qui est très-considérable ; par la même raison on doit user des aliments très-nourrissants , comme les farineux , la chair des vieux animaux , le bœuf , le mouton ; le pain bien préparé , & ne faire aucun usage du vin pur ni des liqueurs spiritueuses , qui resserrent prodigieusement l'action des fibres

& empêchent leur extension, qui est si nécessaire pour l'accroissement.

SECTION NEUVIEME.

Du régime de l'âge viril.

Lorsque l'homme est parvenu dans l'âge viril, il est dans toute sa force, & peut par conséquent se nourrir de tous les aliments qu'on lui présente; il doit avoir pour regle générale de proportionner sa nourriture aux différents exercices qu'il fait & de s'accoutumer à tout; il ne s'agit plus pour lors que de modifier le choix de ses aliments, selon ses forces & son tempérament.

SECTION DIXIEME.

Du régime de la vieillesse.

La vieillesse est seche & froide, & approche beaucoup de la mélancolie; ainsi on doit tâcher de la retarder en entretenant la souplesse des fibres par l'usage du régime humectant ou adoucissant, en évitant l'usage des aliments d'une nature âcre & échauffante; ainsi que les exercices violents & les passions vives.

La panade, les soupes de farine de froment, le chocalat doivent faire la base de la nourriture des viellards; & après un leger repas, ils peuvent prendre un peu de repos; ensuite un peu d'exercice dans un air plutôt humide que sec.

Ils peuvent faire usage le matin ajeun d'une

décoction de chicorée douce & du miel, pour fondre & diviser les humeurs épaisses.

Leur Boisson doit être un vin leger, mêlé avec un peu d'eau.

Le travail de l'esprit desseche encore plus que celui du corps, sur-tout quand il est joint aux veilles & aux fortes méditations; c'est ce que les vieillards doivent éviter soigneusement, & proportionner l'usage des aliments, ainsi que leur sommeil; à l'exercice qu'ils auront pris.

SECTION ONZIEME.

Régime des hommes livrés aux exercices violents.

Les hommes qui sont livrés par leur état à des exercices violents, doivent faire plus de dissipation que les autres; il convient par conséquent qu'ils prennent plus de réparation & qu'ils fassent usage d'aliments qui résistent plus long-temps à l'action des vaisseaux: ainsi le pain de seigle le moins fermenté, les légumes, comme les pois & les fêves, peuvent servir de nourriture à toutes les personnes occupées à des travaux pénibles: l'orge, le riz, le milliet & les autres substances farineuses qui se digerent très-bien, n'entretiendroient pas assez long-temps les organes digestifs.

C'est un soin essentiel de faire succéder un long repos aux travaux forcés; sans cette précaution les fibres fatiguées perdroient leur ressort.

Il faut encore retrancher du volume de la nourriture aux artisants & aux soldats, lorsqu'ils ont souffert des sueurs excessives; il faut aussi, quand ils changent de climat & d'aliments, qu'ils s'y habituent par degré: leur boisson ne doit être que de l'eau dans les temps chauds; on peut ajouter à l'eau quelques gouttes de vinaigre sur chaque verre, la limonade faite avec les citrons, les plantes acides, comme l'oseille, sont aussi très-salutaires: toute l'attention qu'on doit avoir, c'est de n'user jamais d'eau croupie ni mal saine.

SECTION DOUZIEME.

Régime des artisans sédentaires.

Il y a des gens qui sont obligés par état de mener une vie sédentaire, par conséquent faisant moins d'exercice que les autres, ils doivent aussi beaucoup moins prendre de nourriture. Le pain bien cuit, le suc des viandes, les fruits bien murs doivent être la base de leur nourriture; il faut qu'ils évitent l'ivrognerie & ne fassent usage du vin qu'en médiocre quantité, ils ne doivent pas non plus trop boire de l'eau, parce qu'elle relâcheroit les fibres & les rendroit encore plus foibles; ils peuvent de temps en temps faire usage des plantes antiscorbutiques, comme

le cresson, le raifort, & tout ce qui peut élever le ton de leurs fibres.

SECTION TREIZIEME.

Du régime des gens de lettres.

L'étude qui fait le principal ornement de l'esprit & qui l'éleve au dessus des autres hommes, ne sert qu'à affoiblir le corps & à le rendre encore plus sujet aux maladies; le travail d'esprit, l'attention profondément fixée sur un objet, occupe l'ame, & laisse toutes les fonctions du corps en suspens. Cette distraction des sens mene aussi à la suspension des fonctions; il faut donc regarder l'étude & la méditation comme des obstacles à la santé, l'estomac des gens de lettres fait presque toujours mal ses fonctions, leurs secrétions sont plus lentes, leurs humeurs moins travaillées, la posture qu'ils tiennent en étudiant nuit à l'action du bas ventre; aussi les gens de lettres sont-ils assez généralement constipés, maigres & sujets aux infirmités.

Ces personnes devroient faire plus d'exercice à proportion que les autres, pour réparer, autant qu'il est possible, les effets de l'inanition dans laquelle ils sont habituellement, ils devroient faire usage des bains, ne jamais se mettre à l'ouvrage pendant que l'estomac est en digestion; il ne faut pas non plus qu'im-

médiatement après leur repas, ils fassent de grands exercices ; il est nécessaire que l'esprit & le corps restent en repos pendant deux ou trois heures, de maniere que l'on peut prendre un exercice modéré après ce espace de temps, & ensuite se mettre à travailler. Les heures du matin & celles qui précedent le repas, sont les plus avantageuses pour le travail de l'esprit.

Le choix des aliments est aussi essentiel aux gens de lettres que l'exercice ; leur nourriture doit être composée de pain cuit de la veille, du mouton & de la volaille, rôtis ou bouillis, les fruits bien murs, les herbes potageres bien apprêtées leur sont convenables, ils peuvent aussi faire usage après leurs repas d'une décoction legere de café ; mais la meilleure façon seroit de le prendre en infusion ; parce qu'il contient moins de parties acres & échaufantes.

Ils ne prendront point d'échaufants, tels que les liqueurs, sausses au jus ou épices, ainsi que des végétaux aromatiques & acres, tels que les oignons, la muscade, la moutarde, la canelle, &c.

Leur boisson doit être de bon vin mitigé avec de l'eau, ils doivent boire le matin une légere infusion de chicorée douce, coupée avec du lait, pour laver leur sang qui est sujet à s'épaissir, & avoir l'attention de modérer toujours leur travail d'esprit à celui du corps.

SECTION QUATORZIEME.

Du régime des maladies aiguës.

Les maladies aiguës ſont celles qui parcourent leur temps avec rapidité, & qui ſe terminent par la vie ou par la mort du malade dans peu de temps; le régime de vivre y eſt très-eſſentiel, & la moindre erreur qu'on y commet, peut éloigner la guériſon ou même hâter la mort.

Comme ces ſortes de maladies ſont en partie commiſes par la nature, le grand point conſiſte à ne pas oppoſer d'obſtacles à ſes efforts.

Si la nourriture eſt donnée à propos, elle devient une ſource de force pour la nature, ſi non, c'eſt un fardeau pénible qui l'accable plutôt que de la ſoulager.

La fievre qui n'eſt autre choſe qu'un effort de la nature, pour broyer & diviſer la matiere de la maladie, eſt le ſymptome principal des maladies aiguës.

Quand la fievre eſt trop vive, il faut en arrêter les efforts, en donnant beaucoup de boiſſons délayantes, des lavements pour détendre les fibres & diminuer leurs forces & peu de nourriture; car autrement on partageroit les forces de la nature qui ſeroit occupée à travailler la nourriture, tandis qu'elle

doit réunir ses efforts pour préparer & chasser la matiere morbifique.

Lorsque la fievre commence à paroître, il faut retrancher toute nourriture solide, & ne prendre pendant les trois premiers jours qu'une décoction légere d'orge mondée, qui sert de nourriture & de boisson au malade; on peut encore faire usage d'une décoction de chicorée, de fleurs de violette, d'oseille, ou d'une tisane de veau, avec une poignée de chicorée & de bourrache, de la limonade faite avec le citron, le petit lait, l'eau de poulet, &c.

A mesure que les symptômes de la maladie diminuent, on peut donner du bouillon au maigre ou quelques crêmes de riz, & à mesure qu'ils déclinent, on augmente peu-à-peu la nourriture jusqu'à la parfaite convalescence, & alors on suit le régime des canvalescents décrit ci-après: enfin le régime des maladies les plus graves, comme celles des poulmons, les fluxions de poitrine, les pleurésies, celles qui affectent l'estomac, les intestins, les inflammations du bas ventre, les plaies faites à l'estomac, au foie, aux intestins ou aux autres parties nécessaires à la digestion rendent la nutrition de la nourriture très-difficile; aussi ne faut-il dans les premiers jours de ces maladies nourrir les malades qu'avec de l'eau de poulet ou de veau. Les enfants, les vieillards & les personnes délicates

ſont moins ſujets à la diete dans les maladies aiguës que les autres perſonnes ; en conſéquence ils peuvent faire uſage des bouillons faits avec ce qui ſuit:

Prenez de la laitue, de la chicorée, du cerfeuil & de l'oſeille une poignée, ſix onces & demie de pain, faites bouillir le tout pendant demi-heure dans trois livres & demie d'eau, coulez enſuite avec expreſſion, & jettez dans cette décoction, gros comme deux noix du beurre frais, deux pincées de ſel, après faites lui jetter un bouillon & diviſez la en quatre parties pour la donner au malade de trois en trois ou de quatre en quatre heures : enfin on ſuivra le régime analogue à la maladie, à l'âge, à la conſtitution & au tempérament.

SECTION QUINZIEME.

Du régime des maladies chroniques.

On appelle maladies chroniques toutes celles qui paſſent le terme de quarante jours ; ainſi il arrive ſouvent que les maladies aiguës dégénerent en chroniques ; de ce genre ſont tous les ulceres tant intérieurs qu'extérieurs, ſoit qu'ils ſoient occaſionnés par des cauſes dépendantes du méchaniſme du corps ou qu'ils ſoient produits par quelques opérations chirurgicales.

Une autre claſſe eſt celle de la goutte, des rhumatiſmes & des autres maux douloureux

très-longs, les maladies de la peau, comme la galle, les dartres & les érisypelles.

De toutes ces maladies, les unes sont accompagnées de fievre, les autres sont sans fievre décidée, il est nécessaire d'examiner l'état de la fievre, la force & la durée des symptômes, & de suivre un régime plus ou moins exact, suivant la violence du mal. Au reste, on doit toujours proportionner la nourriture à la force de la nature & à l'exercice que l'on fait : on peut suivre le régime adoucissant.

Toutes les maladies qui dépendent de la foiblesse des fibres & de la mauvaise qualité des liqueurs, sont les squirrhes, les hydropisies, la cachexie & toutes celles qui sont accompagnées de langueur : les aliments plus corroborants que nourissants, comme les vins les plus forts, donnés en petite quantité, les échauffants, conviennent dans cet état.

On ne doit point se départir du principe de donner moins de nourriture que les forces apparentes n'en exigent, de ne prescrire que des aliments aisés à digérer, comme le pain bien fermenté & bien cuit, la viande des vieux animaux, bouillis ou rotis, les œufs, &c. & de ne se permettre aucune nourriture lourde & malfaisante ; on doit se procurer sur-tout un air pur & serein, faire beaucoup d'exercice à pied ou à cheval, prendre de la dissipation, bannir le chagrin & l'inquiétude.

SECTION SEIZIEME.

Du régime humectant.

Nous entendons par ce mot, tout ce qui peut humecter le ſang & les humeurs, & relâcher doucement les fibres; tel eſt un air frais & humide, une boiſſon abondante, des aliments humectants, comme la ſoupe, les légumes; c'eſt-à-dire, les crêmes de riz, d'orge & de gruau, les herbes potageres, le lait même, s'il peut paſſer; c'eſt de toutes les nourritures la plus convenable; mais il faut commencer par le prendre à petite doſe, en augmentant graduellement la quantité, juſqu'a ce qu'enfin on en faſſe ſa ſeule nourriture. La meilleure façon d'en uſer, eſt de le prendre auſſitôt qu'il eſt tiré; on doit avoir attention de mettre un linge fin ſur le pot pour recevoir le lait de l'animal & le boire tout de ſuite: ſi l'eſtomac ne peut pas s'y accoutumer, on le donne coupé avec partie égale d'eau d'orge, ou une décoction de chicorée douce. L'uſage des lavements, des bains tiedes, un exercice modéré, un ſommeil long & tranquille, de la diſſipation, point de chagrin ni d'inquiétude: il eſt eſſentiel ſur-tout d'éviter les liqueurs ſpiritueuſes, les exercices violents, les paſſions de l'ame & les aliments échauffans.

SECTION DIX-SEPTIEME.

Du régime adoucissant.

On entend par ce régime tout ce qui peut adoucir le sang & en détruire l'âcreté ; tels sont les aliments mucilagineux & adoucissants, comme les riz, l'orge, le gruau, les gelées de viande, le lait de femme, de chevre, d'ânesse, & sur-tout, pour la facilité d'un chacun, celui de vache ; le petit lait (1) pris en boisson tous les matins, les bouillons, & eau de poulet, de veau, de grenouille, de tortue, l'eau de riz, d'orge, les infusions des plantes adoucissantes, les décoctions des bois sudorifiques, les lavements, les bains réitérés, un

(1) Voici comme on le prépare, on prend une pinte de lait de vache qu'on met dans un pot de terre vernissé, on le place sur les cendres chaudes, on y met dix grains de presure qu'on a délayée dans trois cuillerées d'eau, on la mêle avec le lait, & à mesure qu'il s'échauffe il se caille, & lorsque le petit lait est bien séparé de la partie cazeuse, on le passe au travers d'un tamis ou d'un linge fin, & quand il est bien égoûté, on le clarifie de cette maniere; on met un blanc d'œuf dans une bassine d'argent ou de terre vernissée, on le fouette dans un verre de petit lait, & douze ou quinze grains de crême de tartre, (un grain veut dire le poids d'un grain de froment.) on ajoute le reste du petit lait, & l'on fait bouillir le tout jusqu'à ce que le blanc d'œuf se congele &

air frais, un exercice doux & modéré, des paſſions douces, un ſommeil paiſible, & généralement tout ce qui peut mettre le calme dans la machine.

SECTION DIX-HUITIEME.

Régime des Convaleſcents.

Ils doivent premiérement renoncer à toute application ſérieuſe, telle que la lecture, l'écriture, le jeu, & généralement tout ce qui peut fatiguer les organes & déranger les fonctions, comme le chagrin, la colere, les paſſions violentes, les mauvaiſes odeurs, &c. Ils auront ſoin de chercher à ſe diſtraire par la compagnie ou par les plaiſirs innocents, & à

---

enveloppe la partie càzeuſe; lorſque le petit lait eſt parfaitement clair, on le fait filtrer au travers d'un linge fin, qu'on arrange ſur un entonnoir; ce petit lait doit avoir une couleur verdâtre.

Autre maniere de clarifier le petit lait.

Prenez une pinte de lait de vache, délayez-y gros comme une fêve de preſure, mettez le pot dans l'eau bouillante & l'y laiſſez pendant une demie heure, enſuite retirez le du feu, laiſſez le refroidir & paſſez le par une étamine fine ou par un linge très-fin ſans expreſſion. On prépare encore le petit lait en le faiſant bouillir, ſoit avec l'ozeille, ſoit avec des pommes renette coupées par rouelles, &c.

bien mâcher les aliments dont ils feront uſage, & que ces aliments ſoient pris avec beaucoup de modération, afin qu'ils ne ſe ſurchargent point l'eſtomac, qu'ils ſoient ſimples & de bonne qualité, comme le bon pain, le bœuf, le mouton & la vollaille boullie ou rôtie. Leur deſſert ſera d'une compôte de poires ou d'une pomme ou poire cuite, de confiture ou de gelée de groſeille, & le tout en petite quantité.

Leur boiſſon ſera d'un quart ou un tiers de bon vin dans de bonne eau de fontaine ou de ruiſſeau; un demi verre d'eau à la fin du repas aide à la digeſtion : leur potage ſe fera de riz, d'orge, de gruau ou de pâte de bonne farine de froment.

Leur bouillon ſera fait avec du bœuf, du cœur de veau ou de celui de mouton, en y joignant un quartier de poularde ou de chapon, & de quelques petites herbes potageres.

Leur repas doit être pris par intervalle de quatre, cinq ou ſix heures les uns des autres, l'on joindra à ce régime l'uſage de la bierre qui ſuit :

Prenez des racines de benoîte ou cariophilata, de gentiane, d'angelique ſauvage bien épeluchée, de grains ou baies de genievre légérement concaſſés, de limaille de fer, de chacune quatre livres; mettez le tout dans un petit tonneau, & verſez-y deſſus cent pintes

d'eau bouillante, laiſſez la infuſer dans la cave ou dans un lieu frais pendant douze jours, ajoutez enſuite ſix paquets de meliſſe & la laiſſez encore le même eſpace de douze jours, ayant bien ſoin de la remuer une ou deux fois le jour, après quoi on la tirera au clair & on la mettra dans des bouteilles que l'on placera dans une cave pour en prendre le matin à jeun, un ou deux verres, & après l'on ſe promenera une heure & demie.

Cette boiſſon eſt très-ſaine & fort ſtomachique, elle convient à toutes ſortes de perſonnes de tout âge & de tout état. Plus cette bierre eſt vieille, meilleure elle eſt.

Nous finirons cette partie, en obſervant que le régime de vivre eſt une fonction des plus importantes de la médecine, & mérite toute l'attention de ceux qui ſe chargent de ſoigner les malades; il eſt même néceſſaire à toutes ſortes de perſonnes, en quelque état qu'elles ſe trouvent, ſoit pour ſe maintenir en ſanté, ſoit pour prévenir les maladies, ſoit pour s'en délivrer, & avancer le temps de la convaleſcence.

Pendant que l'homme ſe nourrit d'alimens convenables à ſon tempéramment, & qu'il n'en prend que la quantité néceſſaire pour s'entretenir & réparer ſes forces, la digeſtion ſe faiſant ſans peine, le chyle qui ſe forme dans l'eſtomac & dans les inteſtins eſt toujours affiné, délié, doux & balzamique; il eſt

très-propre à s'aſſimiler avec le ſang, & par conſéquent à nourrir & vivifier les parties qui ſe conſervent dans leur état naturel & s'acquittent aiſément de leurs fonctions.

En général, les mets les plus ſimples doivent toujours être préférés aux ragoûts & aux mets qui ſont compoſés.

Il eſt avantageux de s'aſſujettir à la ſobriété d'un régime exact, & il eſt dangereux de s'en écarter ; le peu d'aliments, bien digérés forme un chyle louable & nourriſſant, au lieu qu'une nourriture trop diverſe & trop abondante, devient plus nuiſible que profitable.

CHAPITRE HUITIEME.

De la connoiſſance des maladies.

Notions préliminaires très-néceſſaires à toute perſonne qui va conſulter un Médecin.

La connoiſſance des maladies eſt la bouſſole du médecin ; le ſuccès de la guériſon dépend d'une exacte connoiſſance de la maladie, avant d'en entreprendre le traitement, ſoit ſur les ſignes qui différencient une maladie d'avec une autre ; la vraie d'avec la fauſſe, la légitime d'avec la bâtarde, la maligne d'avec la bénigne ; ſoit ſur les différentes cauſes qui les caractériſent ; en conſéquence ceux

qui ſont obligés de conſulter un Médecin ou un Chirurgien, doivent 1°. commencer par les informer du mal dont ils ſe plaignent, & en quelle partie du corps réſide la douleur la plus vive; ſi c'eſt à la tête, à la poitrine, au ventre ou ailleurs; quel eſt ſon âge, ſon tempéramment, ſon régime de vivre; quelles ſont ſes occupations, à quelles indiſpoſitions il eſt ſujet, quelles ſont celles qui ont précédé la maladie; ſi elle a été cauſée par un air mal ſain, contagieux, par quelque débauche, par l'uſage des mauvais aliments, par une nourriture trop ſorte & trop ſucculente, par celui du vin pris par excès, par des travaux & fatigues exceſſives, par quelques emportemens ou paſſions outrées, par des chagrins violents ou invétérés; enfin par une vie trop molle & trop ſédentaire, ou par un ſommeil trop long & trop fréquent. 2°. On les inſtruira du temps où la maladie aura commencé & de la maniere dont elle ſe ſera déclarée, du progrès qu'elle aura fait, des accidents qui ſont ſurvenus & des remedes qu'on aura mis en uſage; enfin il eſt néceſſaire que les perſonnes qui ſont dans le cas d'envoyer conſulter un Médecin ou un Chirurgien, mettent par écrit toutes les cauſes, les ſignes & les ſymptômes de la maladie, comme la ſituation préſente du malade, ſa force ou ſa foibleſſe; elles s'attacheront principalement à l'état de ſon pouls, à la couleur ou qualité

de ſes urines ; ſi le ventre eſt libre, s'il n'y a point d'embarras & d'inflammation dans le cerveau, dans la poitrine & dans le bas ventre, s'il n'y a point de tranſport, délire, rêverie, aſſoupiſſement, inſomnie, ſi les yeux ne ſont point trop allumés, trop brillants, trop ſombres, trop mornes ou trop convulſifs ; ſi le viſage n'eſt point enflammé, d'une couleur pâle ou pourprée, livide ou plombée ; ſi la langue n'eſt point chargée, blanchâtre, noirâtre, dure, ſéche, raboteuſe, ſi la bouche n'eſt point amere & pâteuſe, s'il y a des envies de vomir.

On regardera exactement la ſuperficie de la peau ſur tout le corps, ſi elle eſt humide, gluante, viſqueuſe, ſéche, âpre & brûlante, ſi elle eſt gonflée & bouffie, ſi la couleur eſt naturelle ou trop rouge ou jaunâtre, noire, livide & ſemée de taches, de quelles couleurs elles ſont, ſi elle eſt chargée de dartres, puſtules, charbons, &c. On fera attention à la poitrine, ſi le malade ſouffre des points violents dans le dos & aux côtés, une ſéchereſſe, une extinction de voix & des mouvements d'aſthme, des douleurs aiguës, des peſanteurs ou des étouffements, des oppreſſions, des difficultés de reſpirer, ſi l'inflammation ſe forme, ſi elle eſt ſuivie de crachements, des vomiſſements de ſang, de fluctuations, d'abcès & d'ulceres.

Il faut auſſi examiner la conſiſtance, la couleur & la quantité des crachats, principalement dans les maladies du poulmon, les palpitations & les battemens de cœur doivent être ſoigneuſement remarqués, ainſi que les langueurs, foibleſſes, ſyncopes & perte de connoiſſance, qui arrivent ſur-tout dans les vapeurs, les fievres lentes, les ſueurs & les flux de ſang & d'urine.

L'eſtomac peut être affecté diverſement; tantôt il eſt chargé de différentes humeurs, & d'aliments même qui cauſent des gonflement, des crudités, des aigreurs, des vents, des rapports, des nauſées, des vomiſſements, des coliques & des cours de ventre, & ſouvent; quoiqu'il n'y ait point de plénitude, il eſt travaillé de foibleſſe, de conlvuſions, &c.

C'eſt principalement par le toucher qu'on doit reconnoître s'il n'y a point de gonflement, de dureté ou de ſquirrhe au foie, à la rate, au pancréas, au méſantere, aux inteſtins; on doit auſſi toucher le ventre afin de s'aſſurer, s'il n'y a point de tenſion douloureuſe ou inflammatoire ou d'épanchement d'eau, qui indiqueroient l'hydropiſie naiſſante ou confirmée; ſi l'on conſulte pour une femme, on informera le médecin, ſi elle eſt régulierement réglée, ſi elle eſt enceinte, depuis quand; ſi elle eſt en couche, ſi elle a heureuſement accouché, ſi elle perd ſuffiſament, ſi elle a du lait, ſi elle nourrit &

si elle est sujette aux pertes blanches, s'il y a sujet de craindre que la matrice ne soit attaquée, & qu'on soit bien assuré qu'il n'y a point de grossesse; il faudra distinguer les causes & les suites de ce désordre, comme suppression de regles ou de vuidange, gonflement, inflammation, obstruction, squirrhe & dureté schirreuse, fleurs blanches, perte de sang, ulceres, écoulements purulents; enfin le relâchement, la chûte, l'hydropisie de la matrice. Tous ces symptômes sont presque toujours accompagnés de vapeurs, de traissaillements, de convulsions & d'évanouissements.

L'on examinera les fonctions des reins, s'il n'y a point de douleur nephrétique, de gravelle, de pissement de sang & d'abcès.

Quant à la vessie, elle peut se gonfler, se dilater, s'enflammer & être attaquée de la pierre, d'où naissent des suppressions d'urine, des urines ensanglantées & glaireuses, des excoriations, des champignons, des ulceres, &c.

Enfin on prendra garde que le malade ne cache aucune des maladies qu'on ne déclare pas volontiers.

Rien n'est si important dans certaines maladies que de faire attention aux signes sensibles, à la qualité & quantité des urines & des excrétions, comme la sueur, la transpiration & la situation dans laquelle le malade se

couche, l'état de la peau, du visage, des yeux, de la langue & du pouls, tout cela fait souvent connoître la nature & le degré de la maladie; la connoissance du pouls est surtout très-nécessaire, puisque c'est la vraie boussole & le thermometre du corps humain; c'est lui qui annonce le calme ou l'orage de la circulation, & qui marque les degrés des forces vitales; ce n'est aussi que d'après lui qu'on peut tirer un juste pronostic dans les maladies aiguës, c'est la justesse du pronostic qui annonce le grand Médecin.

Le pouls est le mouvement du sang, & le sang est le principe de la vie humaine; c'est ce fluide seul qui, dans son cours, arrose nourrit & vivifie toutes les parties; le cœur pousse le sang à chaque instant dans les arteres, & les arteres secondant par leur ressort l'impulsion que le cœur lui a donnée, le distribuant dans toutes les parties, d'où il revient au cœur par les veines & se transporte de nouveau dans les arteres, & chaque fois que le sang est poussé dans la cavité des arteres, il en dilate les parois & cause le battement du pouls: les différences qui s'y rencontrent sont les plus sûres indications des maladies, ses connoissances sont essentiellement nécessaires au Médecin, ainsi qu'à tous ceux qui se chargent de soigner les malades, & enfin, il seroit même très-nécessaire aux personnes de bons sens de connoître le pouls

la maniere de le toucher & le tâter avec préciſion, afin que ces perſonnes puſſent rendre quelques ſervices aux malades, & ſur-tout ceux des campagnes qui ſe trouvent éloignés des Médecins & Chirurgiens, & alors ces perſonnes connoiſſant le danger, n'attendront pas que la maladie ſoit déclarée dangereuſe pour faire appeller un Médecin ou un Chirurgien des environs, afin qu'ils préviennent les dangers.

SECTION PREMIERE.

Maniere de connoître le pouls.

Les perſonnes intelligentes qui voudront apprendre à connoître le pouls, commenceront par toucher ſouvent leur pouls & celui des autres, & par ce moyen ils ſe mettront à portée de juger de l'inégalité dans les maladies. Pour le toucher, l'on applique ſur la partie interne du poignet le doigt indicateur & les deux ſuivants, ne ſe ſervant du pouce, qu'on poſe ſur la partie externe, que pour tenir le poignet en état; on le peut ſentir non-ſeulement au poignet; mais encore aux tempes, à la gorge, à la cuiſſe & même au cœur. Il eſt néceſſaire de tâter le pouls aux deux bras & cela pluſieurs fois le jour.

On touche le pouls légérement, en appuyant peu-à-peu juſqu'à-ce qu'on en ſente

diſtinctement le mouvement; dès qu'on le ſent, on laiſſe les doigts dans la même ſituation pendant quelques minutes, & l'on examine pluſieurs battements pour connoître la foibleſſe du pouls, ſa dureté ou ſa molleſſe, ſa vîteſſe ou ſa lenteur, ſon égalité ou ſon inégalité.

Dans un homme tranquille & qui ſe porte bien, les battemens ſont égaux, ſoit par rapport aux pulſations, ſoit par rapport à l'intervale qui ſe trouve entr'elles. Ces pulſations ſe font ſentir entre cinquante & ſoixante & dix fois par minute chez les perſonnes bien portantes, depuis l'âge de vingt ans juſqu'à ſoixante; mais cet ordre change une infinité de fois pendant le cours de la vie.

Le pouls des enfants eſt fréquent, vîte & modérement élevé; à meſure qu'ils avancent en âge, cette fréquente pulſation diminue & le pouls devient plus grand & plus fort; enfin il eſt foible & languiſſant dans la vieilleſſe.

Pour bien juger de l'état du pouls, on doit le toucher aux deux bras & obſerver qu'il y ait quelques temps que la perſonne n'ait pris aucun aliment ni fait aucun mouvement, & que le bras où on le touche ſoit étendu & appuyé, libre ſur toute ſa longueur & ſur le bord qui répond au petit doigt. Il y a des perſonnes dont le pouls a toujours quelques défauts, même dans la meilleure ſanté.

Par exemple, certains vieillards l'ont intermittent

mittent, les vaporeux l'ont inégal, les sanguins & bilieux l'ont fort & dur, les pituiteux ou phelgmatiques, l'ont foible ou mou.

Le pouls se manifeste de différentes façons; dans l'état de santé, il est naturellement égal ou inégal, grand, vîte, petit, lent, fort, foible, dur ou mou.

Le pouls égal, annonce l'équilibre parfait des deux puissances du corps, l'action égale à la réaction.

Le pouls grand, est celui où l'artere se fait sentir fort dilatée; il marque l'abondance du sang & exige la saignée dès le commencement des maladies.

Le pouls petit, est celui qui fait peu sentir la dilatation de l'artere; il annonce peu de sang & indique de ranimer & nourrir.

Le pouls vîte, est celui où l'artere frappe fréquemment. Cet état annonce l'embarras des petits vaisseaux artériels, qui accélere le cours du sang dans les gros; les délayants, les atténuants doux sont indiqués.

Le pouls lent par foiblesse, est celui où la dilatation de l'artere se fait peu sentir & rarement; ranimer, fortifier en nourrissant sont l'indication.

Le pouls est fort, lorsqu'il est grand & vîte en même temps; on remédie aux accidents par l'usage de la saignée, des boissons délayantes & des lavements.

Le pouls est foible, lorsque au contraire il

eſt à la fois petit & lent; les indications ſont les mêmes du pouls lent.

Un grand nombre de circonſtances font varier le pouls dans la ſanté même, l'âge, le ſexe, les ſaiſons, l'exercice, l'air, les paſſions de l'âme, le boire, le manger cauſent des changements conſidérables.

Lorſque le pouls eſt d'une vîteſſe extraordinaire, il indique la fievre, qui eſt quelquefois précédée de friſſons, & qui eſt toujours accompagnée d'une chaleur plus ou moins conſidérable.

La vélocité du pouls n'indique pour l'ordinaire rien de dangereux, lorſqu'il eſt joint à la force, à l'égalité & à la grandeur; mais quand il eſt vîte, petit, dur, inégal, intermittent ou convulſif, c'eſt une mauvaiſe marque.

Le pouls dur, indique un ſang épais & une plénitude dans les vaiſſeaux des parois de l'artere, l'obſtruction & l'embarras dans les vaiſſaux capillaires, la difficulté dans les ſècretions, &c.

Le pouls inégal, eſt celui où les pulſations ſont tantôt grandes, tantôt petites; il fait voir que le ſang circule difficilement, & indique les délayants ou attenuants & les fondants doux.

Le pouls intermittent, eſt celui où les pulſations ſont très-entrecoupées, c'eſt-à-dire, que de deux en deux, de trois en trois, de

quatre en quatre pulsations, le pouls cesse de battre une ou deux fois ; il exige une diete & des remedes capables de fondre doucement la coction des humeurs & de rendre le ressort aux vaisseaux.

Dans le pouls convulsif, les battements se font par soubressaut, avec tremblement & tiraillement, comme si l'artere se retiroit vers le cœur : il indique que le cours des esprits dans les nerfs du cœur & des arteres est fort irrégulier, c'est proprement le pouls des moribonds.

Le pouls qui est à la fois dur, petit, inégal, fréquent & intermittent est très-mauvais, & indique une mort prochaine, quand il est convulsif.

Dans l'asthme & dans la pulmonie, le pouls paroît souvent foible, embarrassé, & quelquefois beaucoup plus fort & plus grand que dans l'état naturel.

Dans l'apoplexie de sang, il est ordinairement plein & dur.

Dans l'apoplexie séreuse, il est languissant & mou.

Dans les migraines, les foiblesses & les vapeurs, le pouls est petit & enveloppé, ainsi que dans les évanouissements & les syncopes.

Dans les palpitations de cœur, le pouls est foible & intermittent, quoique les contractions du cœur soient très-fortes.

Enfin, lorsque le sang est chargé & em-

barraſſé de matieres étrangeres, qui en troublent & en alterent la fermentation, le pouls n'eſt pas moins intermittent & toujours inégal ; ce qui arrive auſſi quand les organes, qui pouſſent le ſang, ne ſont plus dans leur état naturel.

Je finirai ce chapitre en diſant, que les perſonnes qui ſe chargent du ſoin des malades obſerveront la marche de l'adminiſtration des remedes, & rendront un compte exact au médecin des changements ſurvenus pendant ſon abſence.

CHAPITRE NEUVIEME.

Des ſentences, prédictions ou pronoſtics, tirés des livres d'Hypocrate.

Ces ſentences ou prédictions ſont très-néceſſaires aux Chirurgiens de campagnes, à MM. les Curés & aux perſonnes raiſonnables qui voudront bien ſe donner la peine de viſiter les malades, examiner les ſignes & ſymptômes de leurs maladies, & après en avoir obſervé les dangers que les ſentences indiqueront, on ſe déterminera à demander la préſence d'un médecin, ou on le conſultera par lettre, en décrivant les ſignes & cauſes de la maladie.

Hypocrate nous dit : « Avant que d'entrer chez les malades, faites en ſorte de ſavoir ce

que vous devez y faire, car la plupart ont plus besoin de secours que de raisonnements ; il faut donc prédire les événements que l'expérience apprend à connoître ; il ajoute encore, considérez les choses les plus viles, ce qui vous paroît de la plus petite conséquence est très-difficile à démêler ».

La premiere chose qu'il considéroit, surtout dans les maladies aiguës, c'étoit le visage. C'est un bon signe, selon lui, d'avoir dans la maladie un visage de santé ; le danger lui paroissoit grand à proportion que le visage s'éloignoit de cet état.

Quand un malade a le nez aigu, les yeux enfoncés, les tempes creuses, les oreilles froides & retirées, la peau du front dure, séche & tendue, ses levres pendantes, froides, relâchées & d'un tein plombé, la mort est à la porte ; à moins, ajoute-t-il, que le malade ne soit épuisé par des veilles, par un flux de ventre ou par une longue diete. Il examinoit ensuite la disposition des yeux ; lorsqu'un malade ne peut supporter la lumiere, lorsqu'il répand des larmes involontaires, lorsqu'en dormant on ne voit qu'une partie du blanc des yeux, à moins que ce ne soit sa coutume de dormir ainsi, ou qu'il n'ait le flux de ventre, ce signe est funeste, ainsi que les précédents. Les yeux ternis présagent la mort, les yeux étincellants, fixes & hagards, marquent le délire & la frénésie présente ou pro-

chaine; le malade voit-il rouge les objets, des étincelles, des éclairs; attendez-vous à une hémorrhagie; ces ſymptômes redoublent lorſque la criſe prend cette voie d'évacuer. La maniere dont un malade ſe tient couché peut faire preſſentir ſon état; s'il eſt couché ſur l'un des côtés, le cou, les bras & les jambes un peu fléchies, c'eſt la poſture d'un homme en ſanté; mais s'il ſe tient ſur le dos, les bras étendus & les jambes allongées, c'eſt marque de foibleſſe; s'il gliſſe & ſi la peſanteur de ſon corps l'entraîne aux pieds du lit, la mort eſt prochaine; s'il ſe couche ſur le ventre, il eſt en délire, ou s'il ſent de la douleur dans cette partie, lorſque ce n'eſt pas ſa coutume d'être couché ainſi.

Dans la fievre ardente, ſi le malade tâtonne continuellement des doigts; s'il porte ſes mains devant ſes yeux ou devant ſon viſage, comme s'il vouloit en écarter quelque objet, c'eſt ſigne de délire & de mort.

Hypocrate met encore le ſymptôme ſuivant entre les avant-coureurs du délire; lorſqu'un malade, naturellement taciturne, commence à parler plus que de coutume, ou lorſqu'un grand parleur s'obſtine à garder le ſilence, ce changement, ajoute-t-il, tient lieu de délire, ou marque que le malade eſt ſur le point d'y tomber.

ART. I. *Des ſueurs.*

Les ſueurs qui arrivent au commencement des maladies aiguës, ſont ſymptomatiques & mauvaiſes. *Coac. Sect. 3. p.* 434. n°. 241. Les ſueurs ſymptomatiques ſont dans le commencement occaſionnées par la vigueur de la fievre ou de l'inflammation, & vers la fin par le déperiſſement des forces du corps. *Trait. des Pronoſt, page* 398, *n°.* 81. Les ſueurs qui ne ſe portent point par tout le corps ſont inutiles & incommodes. *Ibid. p.* 389, *n°.* 759. Lorſque la ſueur vient aux fébricitants, ſi la fievre ne diminue pas, c'eſt une fort mauvaiſe marque. *Liv. des Criſes, pag.* 383, *n°. & Coac. ſect.* 1*re.* Les ſueurs froides ſont mortelles dans les fievres aiguës. *Coac. ſect.* 3, *page* 434, *n°.* 240.

Les petites ſueurs qui paroiſſent ſeulement autour de la tête & ſous le nez ſont bien mauvaiſes, car elles annoncent la mort dans les maladies très-aiguës, & de la longueur dans celles qui ſont moindres. *Liv. des Pronoſt. pag.* 439, *n°.* 239. *& Porrh. liv. I. pag.* 405. *n°.* 56.

Les bonnes ſueurs, dans les maladies aiguës, ſont celles qui ſont abondantes, chaudes & univerſelles, qui arrivent les jours critiques, qui guériſſent ou ſoulagent, ou enfin qui mettent les malades au point de ſupporter plus aiſément leurs maux. *Liv. des Pronoſt., page* 398, *n°.* 72.

Les ſueurs, ainſi que les autres évacuation qui arrivent naturellement par les voies convenables, jugent & terminent heureuſement les maladies.

Art. II. *Agitation.*

Quand les malades s'agitent beaucoup dans les maladies aiguës, ils ſont en grand danger.

Art. III. *Accouchements, Lochies, Régles des femmes.*

La ſuppreſſion des lochies annonce un état plein de difficultés & de dangers; mais quand les friſſons ſurviennent c'eſt un ſigne bien plus pernicieux, ſur-tout lorſqu'il y a douleur à l'hypocondre. *Coac. ſect. 3. pag.* 433, *n°.* 152. La diarrhée eſt pernicieuſe aux femmes nouvellement accouchées, ſoit qu'elles aient accouchées à terme ou non. *Coac. ſect. III. pag.* 433, *n.* 154.

Les maladies aiguës ſont mortelles aux femmes enceintes, les friſſons qui viennent après les fauſſes couches ſont pernicieux. *Coac. ſect. III. pag.* 433. *n°.* 153. Les jours où les femmes en couches ſont jugées, ſoit pour la vie ou pour la mort, ſont préciſément les mêmes que ceux des maladies aiguës; ſavoir, le quatrieme, le ſeptieme, le quatorzieme & le vingtieme. *Liv. des Pronoſt. pag.* 402, *n°.* 325.

ART. IV. *Convulsions & Hocquets.*

Les idées tristes & effrayantes dans les maladies aiguës, annoncent un grand danger & conduisent ordinairement aux convulsions. *Coac. sect. I. pag.* 421, *no.* 105 *& Aphor.* 53. *sect. VI.*

La tête pesante & douloureuse, avec assoupissement, fait craindre les convulsions. *Coac. sect. pag.* 423, *no.* 253.

Quand le délire se trouve joint à l'assoupissement, c'est souvent un signe de convulsions prochaines. *Coac. sect. I, pag.* 421, *no.* 110.

Quand l'humeur qui affecte les lombes remonte aux parties supérieures & attaque convulsivement les yeux, en détournant l'axe de l'œil, de maniere que les malades en deviennent louches, c'est un signe des plus funestes. *Porrh. L. I. pag.*, *no.* 88. *& Coac. sect. II, pag.* 427, *no.* 107.

L'assoupissement joint à l'insomnie, avec des urines noires & aqueuses, font appréhender le délire & les convulsions. *Liv. des Pron., pag.* 400, *no.* 176 *& Coac. sect. I., pag.* 423, *n°.* 274.

Les convulsions cedent, pour l'ordinaire, au sommeil tranquille. *Coac. sect. II, pag.* 428, *no.* 176.

Quand le hocquet paroît dans les fievres laborieuses, c'est un signe pernicieux. *Coac. sect. I, pag.* 420, *n°.* 59.

ART. V. *Déjections, diarrhées.*

Les déjections abondantes abbattent les forces, occasionnent des défaillances & souvent la mort. *Coac. sect. III, pag.* 425, *n°.* 223, 331 & 332. *Ibid. pag.* 436, *n°.* 352 & 385.

Les déjections les plus mortelles sont les noires, les grasses & les vertes, soit qu'elles paroissent toutes à la fois ou séparément. *Livre des Pronost., pag.* 399, *n°.* 152 & *Coac. sect. III, pag.* 436., *n°.* 384. De quelle façon que les humeurs s'évacuent, elles indiquent une mauvaise disposition des entrailles.

Toutes les déjections liquides & copieuses, qui commencent avec les maladies aiguës & qui persévèrent, sont pernicieuses & mortelles.

Les déjections bilieuses & hautes en couleur, annoncent un fâcheux avenir, principalement quand elles paroissent telles dans un jour décrétoire. *Coac. sect. III, pag.* 435, *n°.* 336.

Toutes les déjections bilieuses & mousseuses, sont très-suspectes dans les maladies aiguës, sur-tout à ceux qui ont des douleurs de reins. *Porrh. Liv. I, pag.* 405, *n°.* 71 & *Coac. sect. III, pag.* 435, *n°.* 223, 230 & 232.

Tout flux de ventre rougeâtre est bien mauvais dans toutes les maladies aiguës ; mais il est pernicieux quand il y a insomnie & assoupissement, avec des douleurs aux lombes & à

la tête. *Coac. sect. I, pag.* 423, *n°.* 265 & *Porrh. liv. I, pag.* 404, *n°.* 4.

Les déjections grises ou blanches, dans les maladies aiguës & bilieuses, sont mortelles, sur-tout lorsqu'il y a frénésie, délire ou affection au foie. *Pronost. liv. I, pag.* 405, *no.* 71, *pag.* 404, *n°.* 18.

Quand les déjections soulagent les malades, qu'ils les supportent avec aisance, c'est un bon signe. *Aphor.* 23, *sect. I, l. des Pron. p.* 400, *n°.* 215. Si la matiere fétide est molle & rousse, si elle a de la consistance, si elle n'est pas d'une puanteur extraordinaire, si elle répond à la quantité des aliments qu'on a pris, si on la rend aux heures accoutumées, elle est la meilleure. Elle s'épaissira lorsque la maladie sera sur le point d'être jugée, & l'on en pourra prendre bonne augure si l'on en voit sortir des vers longs & cylindriques. Lorsqu'elle est liquide, le malade sera soulagé, pourvu qu'elle ne sorte pas avec bruit, & qu'on ne la rende pas en petite quantité & à plusieurs reprises, ou en si grande abondance & si souvent qu'il en survienne défaillance.

ART. VI. *Délire & Frénésie.*

Celui dans lequel le malade s'occupe d'objets lugubres & terribles, celui dans lequel le malade est joyeux & gai, a des suites moins fâcheuses.

Le trémoussement ou le trésaillement des

tendons du poignet, annonce auſſi le délire.

Le grand délire avec ſilence, chez les malades qui n'ont pas perdu la parole, eſt un ſigne mortel. *Coac. ſect* 1, *pag.* 420, *n°* 81.

Les malades qui, dans le délire, s'occupent à palper leurs couvertures, les murailles ou qui grattent avec leurs mains, ou qui amaſſent des flocons, ſont frénetiques & attaqués mortellement. *Coac. ſect.* 1, *pag.* 421, *n°.* 96, & *pag.* 424, *n.* 355.

L'agitation, les veilles & la reſpiration rare & grande, pronoſtiquent le délire, & quelquefois les convulſions. *Coac. ſect.* 2, *pag.* 425 *n°.* 2, & *liv. des pronoſt. pag.* 399, *n°.* 136.

Lorſque dans les fievres continues, il y a délire & difficulté dans les organes de la reſpiration, c'eſt un ſigne mortel. *Aphor.* 50. *ſect.* 4.

Les délires les plus pernicieux, ſont ceux pendant leſquels les malades refuſent de prendre des choſes néceſſaires à la vie, car s'ils perſéverent la mort eſt inévitable.

Art. VII. *Dégoût.*

L'averſion conſtante pour tous les aliments eſt un ſigne mortel. *Malad. popul. l.* 1, *ſect.* 2. *pag.* 299, *n°.* 65 & *liv.* 3. *ſect.* 3. *p.* 220, *n°.* 80.

Art. VIII. *Douleur du cou.*

Les douleurs du cou ſont dangereuſes dans

toutes sortes de fievres, principalement dans celles où l'on craint que le délire ne survienne. *Coac. sect. 2, pag. 85, n. 26.*

ART. IX. *Douleur des lombes.*

La douleur des lombes ou des reins, rend les maladies très-graves. *Coac. sect. 2, pag. 427, n°. 114.*

Quand la douleur des lombes reflue à la tête, & que l'humeur, en passant, affecte les nerfs cervicaux qui se distribuent aux bras, de maniere qu'il en résulte un engourdissement paralitique aux mains; s'il y a en même temps douleurs à l'orifice de l'estomac & tintement d'oreille, il survient une abondante hémorrhagie ou une diarrhée, & presque toujours le délire. *Coac. sect. 2, pag. 426, n°. 98.*

Si les douleurs des lombes ou des parties inférieures montent au diaphragme, c'est un signe des plus funestes *Liv. des pron. pag. 401, n°. 289.*

ART. X. *Douleur des parties ignobles.*

Quand il survient des douleurs considérables aux cuisses, dans les maladies aiguës, pendant que les humeurs sont dans un état de crudité, c'est un signe de malignité & de délire prochain, soit qu'il y ait suspension dans les urines ou non. *Coac. sect. 1. p. 400. n°. 41.*

S'il ſurvient, dans les maladies aiguës, des douleurs dans les parties ignobles, éloignées des viſceres, & qu'elles y reſtent conſtamment, c'eſt un ſigne ſalutaire, ſi ces douleurs arrivent dans un jour décrétoire, avec quelques rudiments de coction, & ſi les parties, qui ſont le ſiege de la maladie ont aſſez de capacité pour contenir toute l'humeur morbifique. *Porrh. liv. 1, pag. 407, n°. 176. & malad. popul. liv. 2, ſect. 1, pag. 308, n°. 50.*

Lorſqu'une forte douleur commence avec la fievre, & occupe un petit organe, tel qu'un doigt, un orteil, &c., il faut s'en méfier, par la raiſon que ces parties ne peuvent contenir une quantité ſuffiſante d'humeurs morbifiques. *Malad popul liv. 2, ſect. 1, pag. 308, n°. 57. Ibid, ſect 2, pag. 308, n. 57.*

ART. XI. *Douleur de la veſſie.*

Les douleurs de la veſſie ſont formidables dans les fievres continues, car elles ſuffiſent pour faire mourir. *Liv. des prénotions, pag. 401, n°. 297.*

ART. XII. *Douleur de tête.*

Les vives douleurs de tête qui continuent pendant la fievre ſont mortelles, s'il y a en même temps quelqu'autres ſignes pernicieux. *Liv. des pron. pag. 402, n°. 326.*

ART. XIII. *Extrêmités froides & livides.*

Lorſque la tête, les pieds & les mains deviennent froids, c'eſt un fort mauvais ſigne; mais quand la chaleur eſt long-temps à revenir, le danger eſt encore plus grand, & ſi elle n'y revient plus, la maladie eſt ſans reſſource. *Coac. ſect.* 3, *pag.* 432, *n°.* 83.

Dans les fortes douleurs de ventre, le froid des extrêmités annonce qu'il y a un très-grand danger. *Aphor.* 26, *ſect.* 7, *pag.* 395.

C'eſt un fort mauvais ſigne quand un malade a les extrêmités froides & le ventre chaud. *Liv. des pronoſt. pag.* 399, *n°.* 122.

Quand les doigts & les ongles deviennent livides, la mort n'eſt pas loin. *Liv. des pron.* 399, *n°.* 126.

ART. XIV. *Friſſons.*

Les friſſons qui ſurviennent dans les fievres les jours décrétoires, avec des ſignes de coction, & auxquels ſuccédent des évacuations remarquables, ſont ſalutaires.

Les friſſons ou le refroidiſſement, qui reviennent ſouvent dans les fievres aiguës, annoncent beaucoup de danger. *Coac. ſect.* 1, *pag.* 420, *n°* 27.

Les friſſons à la ſuite deſquels les malades ne ſe réchauffent point, ou qu'après un long intervalle, ſont preſque toujours funeſtes. *Porrh. liv.* 1, *text.* 66.

Il n'y a rien de plus pernicieux dans les maladies aiguës, qu'une ſuppreſſion d'urine qui ſuccède à un refroidiſſement, au friſſon. *Coac. ſect. 2, p. 429, text. 5.*

Les friſſons qui ſurviennent le ſixieme jour d'une fievre continue, annoncent beaucoup de danger. *Coac. ſect. 2, pag. 429, n°. 19.*

S'il s'amaſſe ou s'il ſe fait du pus en quelque partie, on y ſent de la douleur, & la fievre ceſſe ſi-tôt que le pus eſt cuit ou formé.

Pour être de bonne augure, il faut qu'il ſoit blanc, égal, doux au toucher; & le pus clair, d'une couleur autre que blanche & d'une odeur puante, caractériſe au contraire un ulcere malin de difficile guériſon.

ART. XV. *Hémorrhagie de nez.*

Une copieuſe éruption de ſang par les narines délivre de bien des maux, ainſi qu'il arriva à Heragora, contre l'eſpérance des médecins, qui ne connoiſſoient ni cette criſe ni ſes avantages. *Malad popul., liv. 2, ſect. 2, pag. 308, n°. 65.*

La peſanteur de tête, les inſomnies, le délire, la douleur des yeux & la couleur rouge du viſage, indique l'hémorrhagie du nez, principalement dans les fievres ardentes, & quand les ſujets n'ont pas encore atteint l'âge de 35 ans. *Coac. ſect. 2, pag. 423, n°. 147, & livre des criſes, pag. 383, n°. 233, & liv. des pronoſt.*

Lorsque les narines ne rendent que quelques gouttes de sang dans les maladies aiguës, c'est un fort mauvais signe. *Coac. sect. 1, pag. 420, n°. 72.*

ART. XVI. *Hypocondres & palpitations.*

Les tumeurs douloureuses aux hypocondres, sont un symptôme des plus pernicieux. *Coac sect. 2, pag. 426, n°. 35, & liv. des pron. pag 398 n. 90.*

Les pulsations, battements ou palpitations qui surviennent aux hypocondres, pendant les maladies aiguës, annoncent souvent un délire funeste. *Coac. sect. 2, pag. 426, n°s 55, 82 & 86.*

Les hypocondres tendus ou douloureux, sans dureté extérieure, sont bien suspects dans les maladies aiguës, parce que cela signifie que l'inflammation est profonde comme au diaphragme, &c. *Coac. sect. 2, pag 426.*

Lorsqu'il n'y a que l'un des hypocondres affecté, la douleur est plus dangereuse du côté droit que du côté gauche. *Ibid n°. 36.*

Les fievres qui commencent avec douleur aux hypocondres, annoncent de la malignité. *Coac. sect. 1, pag. 420, n. 42.*

La boisson immodérée & l'usage du bœuf en été, occasionnent quelquefois au foie des maladies de conséquence. *Affect. interm. sect. 2, pag. 207, n°. 228.* Cet axiome est plus applicable dans les pays chauds; tels

qu'en Grece, en Italie, dans la Provence & dans le Languedoc, que dans nos pays tempérés.

Quand l'aſſoupiſſement eſt joint à la douleur des hypocondres, c'eſt un ſigne mortel. *Coac. ſect. 2, pag. 420, n°. 42.*

Art. XVII. *Oubli, fatuité.*

Ceux qui oublient d'uriner ou qui n'urinent que quand on les avertit ſont très-mal; l'urine dans ce cas reſſemble ſouvent à celle dont on a remué le ſédiment. *Coac. ſect. 3, pag. 435, n°. 310.*

Ceux qui dans la frénéſie ſe reſſouvienent de leurs rêveries, c'eſt une bonne marque, le contraire eſt un ſigne pernicieux. *Coac. ſect.* 1, *pag. 421, n°. 126.*

Art XVIII. *Longue altération.*

Lorſque l'altération, dans les maladies aiguës, ſe trouve jointe à l'aridité de la langue, elle annonce ſouvent un délire prochain. *Coac. ſect. 2, pag. 424, n°. 369.*

La ſoif qui diſparoît contre la raiſon eſt un fort mauvais ſigne. *Coac. ſect. 2, pag. 420, n°. 72.*

On peut juger par l'état de la langue celui de l'eſtomac ou des inteſtins, de même que la reſpiration indique l'état du cœur, du poumon, du diaphragme, &c.

Si la langue eſt ſéche & que ſa couleur

ſoit d'un rouge foncé, elle annonce une grande inflammation interne.

Si elle eſt recouverte d'une croûte blanchâtre, c'eſt un ſigne d'épaiſſiſſement.

Si elle eſt ſéche, brune, noire, elle annonce que l'acrimonie eſt jointe à la viſcoſité & à la chaleur.

Si elle eſt ſéche, noire, aride & gerſée; dans cet état l'acrimonie eſt d'une nature corroſive.

Si la langue eſt moite, couverte de petits ulceres blancs, c'eſt un fâcheux augure; mais ſi la ſéchereſſe s'y joint, le malade périt.

La langue humide dans les maladies aiguës, eſt de bon augure.

Hypocrate trouvoit de l'analogie entre l'état de la langue & celui des urines; ſi la langue, dit-il, eſt jaune & chargée de bile, l'urine aura la même couleur, & cette derniere ſera de couleur naturelle, ſi la langue eſt rouge & vermeille.

ART. XIX *Parotides.*

Quand les parotides paroiſſent, dans les maladies aiguës, il eſt néceſſaire qu'elles diſſipent la fievre ſelon la loi des criſes, ou qu'elles ſe cuiſent & ſe convertiſſent en pus louable, ou qu'il ſurvienne une hémorrhagie convenable de nez, ou qu'il ſe faſſe dans les urines un dépôt épais & copieux. *Coac. ſect. 1., p. 424, n°. 325.*

Art. XX. *Perte de la parole.*

Lorſqu'un malade, bien affoibli, perd la parole, c'eſt un ſigne mortel. *Coac. ſect.* 1, *p.* 425, *porrh. liv.* 1, *p.* 405, *n°.* 32.

Ceux qui, dans les maladies aiguës, palpitent par tout le corps, ſont en danger de perdre la parole & de mourir en cet état, ſans pouvoir la recouvrer. *Porrh. l.* 2, *p.* 405, *n°.* 41, *& coac. ſect.* 2, *p.* 427, *n°.* 161.

Ceux à qui la voix manque après un jugement incomplet, mauvais, ou même après un défaut de criſe, ſont en danger de mourir avec un tremblement. *Coact. ſect.* 1, *p.* 425, *n°.* 384.

Ceux qui après être ſortis hors d'eux-mêmes perdent la parole, ſont proches de la mort. *Coac. ſect.* 1, *p.* 425, *n°.* 391.

Art. XXI. *Redoublement.*

Les fievres aiguës qui ont leur redoublement en jours pairs, ſont les plus dangereuſes. *Coac. ſect.* 1, *p.* 421, *n°.* 100.

Lorſqu'une fievre aiguë a ſes redoublements, les jours impairs, s'il ſurvient quelques criſes un jour pair, cela annonce un état dangereux, une rechûte, & ſouvent la mort. *Malad. popul. liv.* 1, *p.* 2, *ſect.* 3.

Les fievres qui ont leurs redoublements toujours impairs, ſont malignes quand elles ſont accompagnées d'anxietés. *Coac. ſect.* 1, *p.* 420.

/ ART XXII. *Respiration.*

La respiration entrecoupée est un fort mauvais signe, ainsi que celle qui est rare & grande. *Coac. sect* 2, *n°.* 2 *&* 6.

La respiration courte & fréquente est bien suspecte, parce qu'elle indique de l'inflammation & de la douleur dans les parties qui sont au-dessus du diaphragme. *Coac. sect.* 2.

Dans toutes les maladies, il faut se défier d'une respiration courte, difficile, douloureuse, & la crainte doit être en raison de l'intensité de la douleur.

La respiration longue & profonde précede le délire; la respiration aisée & naturelle est de bonne augure, sur-tout dans les maladies aiguës.

Hypocrate s'attachoit beaucoup à la respition, en matiere de signe. Par le soin qu'il a pris de décrire les diverses manieres dont respire un malade, il distingue la respiration en fréquente, rare, grande, petite & entrecoupée.

ART. XXIII. *Sommeil, assoupissement.*

Toutes les maladies dans lesquelles le sommeil fait du bien, c'est une fort bonne marque; mais quand il est laborieux, ou qu'il fatigue beaucoup les malades, c'est un signe bien pernicieux. *Aph.* 1, *sect.* 2, *p.* 387.

Lorsque dans les maladies aiguës, on ne

dort ni le jour ni la nuit, si les insomnies ne sont pas occasionnées par de grandes douleurs, c'est un signe de délire prochain. *L. des pronost.*, *pag.* 499, *n°.* 136, *& Coac. sect.* 3, *p.* 432, *n°.* 105.

L'insomnie, dans les maladies aiguës, marque la douleur actuelle, ou le délire prochain.

L'assoupissement est mauvais par-tout; mais il est funeste, quand il est accompagné de refroidissement. *Coac. sect. p.* 423, *n°.* 262 & 268.

Le sommeil comateux est pernicieux dans les maladies aiguës, principalement vers la fin. *Porrh liv.* 1, *texte* 74.

Quand le sommeil appaise le délire, c'est une bonne marque. *Aphor.* 2, *sect.* 2.

ART. XXIV. *Soulagement qui arrive contre la raison.*

Il ne faut pas se fier aux soulagements qui arrivent sans cause raisonnable, ni beaucoup craindre les maux qui surviennent aussi contre toute espérance; parce qu'ils sont incertains & qu'ils n'ont pas coutume de durer long-temps. *Aphor.* 27, *sect.* 2, *& Coac. sect.* 1, *p.* 420, *n°.* 62.

Quand un soulagement succède à des signes & à des symptômes pernicieux, c'est un signe de mort. *Porrh. liv.* 1, *p.* 405, *n°.* 70.

Art. XXV. *Surdité.*

Lorsqu'il y a de fortes douleurs dans les parties inférieures, la surdité qui survient les fait cesser, & reciproquement la surdité cesse ou diminue par les douleurs des parties inférieures. *Liv. des crises, pag.* 383, *n°.* 129.

Quand la surdité survient dans les fievres, elle annonce presque toujours un délire furieux, à moins que la fievre ne cesse d'une maniere critique. *Liv. des crises, pag.* 383, *n°.* 136.

Art. XXVI. *Tremblement.*

Quand les tremblements cessent dans les fievres sans de bonnes raisons; c'est-à-dire, avant la coption complette, on doit craindre qu'il ne se forme dans la suite quelques abcès strangurieux vers le fondement. *Coac. sect.* 1, *pag.* 422, *n°.* 188.

Art. XXVII. *Des vomissements & des crachats.*

Tout vomissement d'humeurs noires & fétides, est des plus mortels. *Coac. sect.* 3, *p.* 434, *n°.* 214 & 216, & *liv. de prenost.*, *pag.* 400, *n°.* 189 & 192.

Ceux qui ont mal à la tête, dans les maladies qui ne sont pas mortelles, s'il leur survient un pincement ou une irritation à l'orifice de l'estomac, il arrive bientôt un vomis-

ſement bilieux & le moindre friſſon qui pa-roît dans cette circonſtance, accelere le vomiſ-ſement. *Liv. des pronoſt.*, *pag.* 403, *n.* 26.

Le hocquet qui ſuccède au vomiſſement, eſt un fort mauvais ſigne. *Aphor.* 3, *ſect.* 7.

Tout vomiſſement noir, ſoulage quand il eſt l'effet de quelques médicaments ; mais il eſt très-dangereux quand il eſt ſpontané. *Aphor.* 3, *ſect.* 7.

Tout vomiſſement vert eſt bien dangereux par tout ; mais quand il eſt joint aux veilles, à la douleur de tête ou des reins, il annonce toujours le délire. *Coac. ſect.* 3, *pag.* 434, *n°.* 214, & *ſect.* 1, *p.* 423, *n.* 249.

Lorſque dans les vomiſſements la ſoif ſe diſſipe malgré la continuation des cauſes capables de l'augmenter ou de l'entretenir, c'eſt un très mauvais ſigne, principalement quand les malades ſont avec cela tourmentés de veillées & d'anxiétés. *Coac. ſect* 3, *p.* 434, *n°.* 224.

Les matieres que l'on rend par vomiſſement, doivent être mêlées de pituite & de bile ; celles où on ne trouve que l'une de ces hu-meurs ſont mauvaiſes.

Le vomiſſement de ſang eſt ſouvent mortel.

Les crachats bilieux & ſanglants ſont d'un heureux augure, ils paroiſſent dès le com-mencement des maladies de la poitrine ; mais aux environs du ſeptieme jour ils ſeroient mauvais.

Les

Les crachats purement jaunes ſont fâcheux, les blancs, gluants & écumeux, ne ſoulagent point, la blancheur des crachats n'indique la coction que quand ils ſont ſans viſcoſité, ni trop épais, ni trop clairs; il faut porter le même jugement des excréments du nez, relativement à la coction & à la crudité.

Les crachats noirs, verts & rouges ſont funeſtes dans les inflammations de poumon. Le ſymptôme le plus fâcheux dans ces maladies, c'eſt lorſque les crachats ſont retenus, & que la trop grande quantité de matiere qui ſe préſente pour ſortir, cauſe un bouillonnement, du relâchement dans le goſier & dans la poitrine; le crachement de ſang ſuivi du crachement de pus amene la phytiſie & la mort.

Les crachats qui viennent promptement & ſans peine ſoulagent dans les maladies du poumon & dans les pleuréſies; il eſt bon qu'ils ſoient d'abord mêlés de jaune, mais s'ils conſervent cette couleur ou s'ils ſont roux long-temps, ils ſont mauvais.

Art. XXVIII. *Urines.*

Les urines cuites, abondantes, c'eſt-à-dire, qui ſont d'un jaune lavé, ou d'une belle couleur de citron, qui dépoſent beaucoup de ſediment blanc, leger, égal, & qui paroiſſent celles un jour décretoire, ou quelques jours auparavant, ſont les meilleures de toutes, *iv. des pronoſ.*

Les urines épaiſſes, troubles qui ne s'éclairciſſent point, quoique repoſées pendant bien du temps, ſont mauvaiſes.

Les urines noires ne ſont pas toujours mortelles, ſur-tout aux liéneux & à ceux auxquels il ſurvient un abondant ſaignement de nez ou des évacuations hémorrhoïdales menſtruelles, &c. qui coulent convenablement (il faut entendre par lieneux, non-ſeulement ceux qui ont des obſtructions à la rate, mais auſſi tous les mélancoliques ou hypocondres).

Les urines qu'on rend, tenues en petite quantité, & qui ne répondent pas à la quantité de boiſſon qu'on avale, ſont par tout bien mauvaiſes.

Les urines qui s'arrêtent ou qui ſe ſuppriment dans les maladies aiguës, ſont un ſigne bien pernicieux. *Coac. ſect 3, p. 435, n°. 306.*

Il y a quelques cas rares, où les urines noires ſont ſalutaires.

Les urines rougeatres qui ont un ſédiment rougeatre avant le ſeptieme jour, ſont un ſigne de guériſon pour le ſeptieme ; mais quand elles ne paroiſſent qu'après le ſeptieme jour, c'eſt un ſigne de longueur. Ces urines ſont d'ailleurs d'une grande ſécurité pour les malades, *coac. ſect. 3, p. 434, n°. 244, & l. des pronot. p. 408, n. 168.*

Les urines blanches tenues tranſparentes, ſont d'un très-mauvais augure dans les mala-

dies aiguës, ſur-tout lorſqu'il y a frénéſie ou délire. *Coac. ſect. III, pag.* 434, *n*°. 263.

Les urines noires annoncent, dans les maladies aiguës, des événements ſiniſtres. *Liv. des pronoſt., pag.* 400, *n*°. 176.

L'urine noire, qui dépoſe un ſédiment noir, eſt encore plus pernicieuſe. *Coac. ſect. III, pag.* 434, *n*. 266.

L'urine noire, qui ſe change en tenue claire, eſt très-dangereuſe. *Coac. ſect. III, pag.* 434, *n*°. 254.

Les urines qui ſont noires ou tenues, ſans couleur, avec ſuſpenſion, annoncent la frénéſie chez les malades qui ont de l'agitation, des inſomnies, & qui ſont en ſueurs. *Prorrh. liv. I., pag.* 404, *n*°. 6.

Les nubécules qui reſtent ſuſpendues dans les urines, ſans tomber au fond du vaſe, annoncent le délire dans les maladies aiguës, ſur-tout quand il y a en même temps ſurdité. *Prorrh. liv. I, pag.* 405, *n*°. 42.

Toute urine qu'on rend avec douleur & en petite quantité, eſt fort mauvaiſe. *Prorrh. liv. I. pag.* 405, *n*°. 77, 78 & 79, & *Coac. ſect. III, pag.* 435, *n*°. 318.

L'urine qui, dans les maladies aiguës, reſſemble à de l'huile d'un rouge foncé, tirant ſur le noir ou ſur le brun, eſt la plus mortelle, parce qu'elle indique le reflux de la bile dans le ſang & un embarras inflammatoire au foie. *Coac. ſect. III, pag.* 434, *n*°. 262,

265 & 266. Cette ſentence eſt compoſée de trois autres.

L'urine qu'on rend involontairement ou ſans s'en appercevoir, eſt un ſigne fatal. *Coac. ſect. III, pag. 434, n°. 269.*

Il faut condamner les urines à la ſuperficie deſquelles il ſurnage des pellicules graiſſeuſes & ſemblables aux toiles d'araignées; car elles indiquent la collication. *Liv. des pronoſt., pag. 400, n°.* 180.

Lorſque les urines, dans les maladies aiguës, ſont tantôt accompagnées de ſédiment blanc & léger, d'autres-fois rendues pures, cela ſignifie que la maladie ſera longue & moins ſure, principalement ſi dans cette alternative, l'urine eſt tenue bilieuſe avec un ſédiment modique & tenu. *Liv. des pronoſt., pag. 399, n°. 166, & Coac. ſect. III, pag. 434, n°. 248.*

Les urines qui varient en couleur & en ſédiment, ſont ſuſpectes. *Coac. ſect. III, pag. 434, n°. 254.*

Les ſuppreſſions d'urine qui ſuccédent aux friſſons ou au refroidiſſement, ſont funeſtes dans les maladies aiguës. *Pronoſt. liv. I, pag. 405, n°. 69.*

L'urine dont le ſédiment reſſemble à de la farine d'orge groſſiérement moulue, eſt un ſigne pernicieux; de telles urines ſignifient quelquefois une affection puſtuleuſe ou galeuſe dans la veſſie. *Coac. ſect. III, pag. 434, n°. 254, & Aphor. 77, ſect. 4, pag. 391.*

Lorſqu'avec des urines ſemblables aux précédentes, il y a pluſieurs bons ſignes qui font eſpérer pour le malade, ces ſortes d'urines ſignifient toujours que la maladie ſera longue.

L'urine tenue & ſans couleur, indique dans le commencement d'une maladie, que le jugement ſera difficile & la maladie dangereuſe.

Hypocrate a dit que les prédictions qu'on fait dans les maladies aiguës, ſoit pour la vie ou pour la mort, ne ſont pas toujours certaines; en effet, il ſe trouve quelquefois dans les maladies aiguës une telle égalité de bons & de mauvais ſignes, que les Médecins ne peuvent porter aucun jugement ſur la vie ou la mort. *Commentaire*, *pag.* 297.

Des Sentences qui facilitent bien le jugement ſur la vie ou la mort du malade.

Quand les maladies doivent être longues, il eſt très-difficile dans les premiers jours de diſtinguer celles où les malades mourront, d'avec celles où ils guériront; car leurs commencements ſont très-reſſemblants; mais en obſervant avec attention chaque quatrain depuis le premier jour, on ne tardera pas à découvrir la marche que la maladie doit prendre. *Ibid. n°.* 315 (1).

---

(1) En effet, j'ai obſervé que quoiqu'une criſe parfaite ſoit ſouvent prolongée juſqu'au quatorzieme, dix-ſeptieme ou vingtieme jour, il arrive néanmoins,

Les événements de celles qui doivent se terminer en fort peu de temps, soit pour la vie ou pour la mort, sont aisés à pressentir, car leurs commencements sont tout-à-fait différents ; par exemple, ceux qui doivent guérir respirent facilement, sont exempts de douleurs, ou du moins les supportent aisément ; ils dorment la nuit & ont d'ailleurs plusieurs autres bons signes; ceux au contraire qui doivent mourir, respirent difficilement, sont fatigués de douleurs, d'insomnies, de délire & ont encore plusieurs autres signes pernicieux.

Pour connoître maintenant ce qui arrivera le septieme jour, il faut bien observer tous les signes qui paroîtront dans le quatrieme.

Par exemple, ceux qui doivent être heureusement jugés le septieme, rendent le quatrieme des urines d'une bonne couleur, dans laquelle il y a une nubécule rougeâtre. *Aphor.* 71, *sect.* 4.

Ou bien un sédiment blanc, égal & léger. Le onzieme, le dix-septieme jours indiquent les événements des quatorzieme & vingtieme.

Les fievres dont les redoublements arri-

---

dans l'intervalle, de légers mouvements critiques, qui enlevent d'avance une partie de la matiere fébrile, en attendant que la nature soit en état, par un vigoureux effort, de l'enlever entiérement. Ordinairement elle tente à chaque quatrieme jour, à se décharger du fardeau qui l'incommode, à moins qu'elle ne soit détournée par quelque remede contraire.

vent en jours pairs, ont leurs criſes en jours pairs; celles dont les redoublements paroiſſent les jours impairs, ſont jugées dans les jours impairs; de ſorte que le quatrieme jour eſt le premier des jours critiques pairs; enſuite le 6me, le 8me, le 10me, le 14, le 20, le 28, le 34, le 60me, le 80 & le centieme.

Les jours critiques des fievres qui redoublent les jours impairs, ſont le 3, le 5, le 7, le 9, le 11, le 17, le 21, le 27 & le 31me, &c. *Malad. popup L. ſect.* 3, *pag.* 302, *n°.* 35.

Les coctions annoncent toujours une criſe prochaine & une guériſon aſſurée. *Malad. popul. L. I, ſect.* 2, *n°.* 90.

Il eſt bon d'obſerver que quand les malades doivent guérir radicalement; c'eſt-à-dire, ſans rechûte ni aucun reliquat, il y a toujours des ſignes d'une bonne coction vers le milieu de leur maladie.

Quand au contraire les malades doivent périr, on voit vers le milieu de leur maladie une augmentation de ſymptômes dangereux, comme putridité ou autres ſignes mortels.

Reflexions ſur les cauſes générales des maladies & ſur l'avantage qu'on peut retirer de la ſaignée.

Tous les Médecins conviennent que la pléthore & la cacochymie ſont les deux cauſes.

de toutes les maladies, celle-là n'étant qu'une abondance de sang; ceux qui en sont incommodés, ayant une constitution charnue & même pleine de graisse, qui venant à se corrompre ou menaçant de quelques maladies, peuvent y remédier par la seule saignée copieuse & réitérée. *Hypocrate* ne qualifie pas du nom de graisse cet excès de réplétion corporelle; mais seulement celui d'embonpoint, qu'il dit être en même temps dangereux, étant capable d'étouffer la chaleur naturelle & de rompre les vaisseaux, à moins qu'on n'en diminue promptement l'abondance.

Toutes les maladies présentes ou sur le point d'arriver par la plénitude, demandent la saignée; entre les remedes de ceux qui souhaitent de devenir maigres étant trop gras, la lancette en est un des principaux. La graisse & grosseur qui excédent la médiocrité, effacent la beauté du corps, diminuent les actions, abrégent la vie des hommes, les rendent sujets à l'apoplexie & à l'asthme: & combien de personnes sont enlevées par une mort subite ou par une maladie très-aiguë, que l'on pourroit prévenir par la saignée!

Nous voyons plusieurs ulceres qui sont devenus incurables, faute d'y avoir remédié par une saignée revulsive & une locale, dès les premiers jours de l'apparition de ces sortes de maladies, qui se déclarent presque tou-

jours par une éréſipele ſimple ou phlegmoneuſe. Combien voyons-nous de femmes, qui auſſitôt que leurs évacuations périodiques les ont quittées, ne paſſent pas un jour en bonne ſanté, ſe plaignant toujours des maux de tête, de cœur, coliques, douleurs dans les reins, dans les vertebres lomberes, & enfin des vapeurs qu'elles appellent vulgairement la mere dérangée; elles peuvent éviter tous ces inconvénients, en ſe faiſant faire une ſaignée tous les deux, trois ou quatre mois dans les premiers temps de cette ſuppreſſion; enſuite tous les mois, & ſe réduiſant à une par année juſqu'à l'âge de cinquante-cinq ou ſoixante ans, ayant égard à la force & à la conſtitution des tempéraments. Celles qui ſe font une délicateſſe pour cette opération, ou n'étant pas dans l'uſage de la ſaignée, doivent ſe faire ſaigner par les ſangſues, ou elles ſe preſcriront, pendant un mois, toutes les années, le régime adouciſſant que nous avons décrit ci-devant au chapitre des régimes, ſavoir: quinze jours au printemps & quinze jours en automne; elles peuvent encore y ſuppléer par les bains réitérés, l'abſtinence & l'exercice; mais ſur-tout elles doivent, autant qu'il leur eſt poſſible, ſe procurer des exercices agréables, un air ſain, & faire uſage de la bierre décrite ci-devant au régime des convaleſcents; elles peuvent auſſi faire uſage des pilules ſtomachiques N°. 10. Enfin, nous obſer-

vons que la saignée pratiquée à propos, est le meilleur remede qu'on puisse employer pour soulager la violence des maux aigus; mais aussi elle est suivie de conséquences bien dangereuses, quand on l'ordonne indifféremment & sans jugement.

DES MALADIES

Où la saignée doit être pratiquée, & de celles où elle seroit nuisible.

Nous croyons nécessaire de joindre ici une courte récapitulation des maladies où la saignée doit être pratiquée Premiérement, dans toutes les maladies inflammatoires, sans en excepter une, ce seroit ne vouloir pas prévenir les dangers que de ne pas mettre la saignée en usage: comme, au contraire, ce seroit s'exposer au plus grand hasard que de la prescrire, lorsque les maladies proviennent d'un relâchement où la nature & la circulation sont languissantes, parce qu'alors les esprits sont dans un épuisement trop grand, & la nature est trop foible pour soutenir la moindre évacuation. On doit toujours l'ordonner & la répéter selon l'exigence, la violence & la durée de la maladie. Dans les pleurésies & les péripneumonies ou inflammations de poitrine, dès les premiers jours de ces attaques l'on doit pratiquer la saignée;

mais lorſqu'une fois la ſuppuration a pris ſon cours, elle devient inutile; car alors la matiere qui cauſe la maladie, doit ſe chaſſer par l'expectoration que la ſaignée pourroit retarder ou déranger; je l'ai cependant pratiquée avec ſuccès dans des cas déſeſpérés, le quatrieme, 5me, 6me, 7me & même le huitieme jour de la maladie, & ſur-tout lorſque le malade avoit une toux violente, une difficulté de reſpirer, la peau ſéche, peu ou point de crachat.

On peut donc pratiquer la ſaignée dans les appoplexies, diſſenteries ou flux de ſang, dans le commencement des fievres, dans les éryſipeles phlegmoneuſes, dans les maladies des yeux, dans les ſciatiques, dans les toux ſeches, dont les crachats ſont épais, dans les groſſeſſes, ſi les femmes enceintes ont une toux violente, ou par précaution dans pluſieurs cas, même pour appaiſer une douleur exceſſive cauſée par un ſang enflammé, ou pour avoir trop de ſang, &c dans les plaies les contuſions, les chûtes & coups récens; dans les maux de tête, dans les inflammations du bas ventre ou de l'urètre, dans les gonorhées, bubons & douleurs vénériennes, dans les hémorroïdes enflammées, dans les rhumatiſmes chauds, dans les coliques, dans les ſtrangueries, gravelles, douleurs néphrétiques, dans toutes les hémorragies dangereuſes, dans les gales invétérées, &c. La ſaignée doit être prati-

quée dans chaque maladie, ſuivant l'âge, le ſexe, la force des tempéraments, les ſignes & ſymptômes qui les caractériſent. On peut ſaigner avec la lancette ou avec les ſangſues; mais toujours de l'avis d'un médecin éclairé.

On ne doit pas s'accoutumer à la ſaignée dans les moindres indiſpoſitions qui arrivent dans l'enfance; mais ſeulement y remédier par le régime, les fomentations, les fumigations, les bains, les lavements, les purgatifs doux; ſi ces moyens ne ſuffiſent pas, on emploie la ſaignée, ſuivie de la potion purgative contre les vers, n°. 1.

Les cas où la ſaignée occaſionne ſouvent la perte du malade, ſont: 1°. L'hydropiſie & toutes les maladies de diſſolution. 2°. L'appoplexie ſéreuſe. 3°. L'aſſoupiſſement avec délire obſcur, ou l'appoplexie lactée des femmes en couches, après une ſuppreſſion. 4°. La péripneumonie où le malade crache aiſément, quand même la fievre ſeroit un peu forte. 5°. Quand on eſt dans un âge très-avancé. 6°. Dans toutes les foibleſſes & épuiſements, quelle qu'en ſoit la cauſe. 7°. Quand le pouls eſt petit, moux, foible, intermittent & que la peau eſt pâle. 8°. Dans les maladies qui ſuivent la fréquence & l'abus des plaiſirs des nouveaux mariés. 9°. Dans toutes les maladies exceſſivement putrides. 10°. Dans l'indigeſtion. 11°. Quand on mange peu depuis long-temps, ou des aliments peu ſucculents,

& qu'on dissipe beaucoup. 12°. Quand les crises d'une maladie sont déjà faites par quelques voies; en un mot, on ne doit jamais saigner, étant assurés de quelques-uns de ces symptòmes, à moins qu'il n'y ait des raisons particulieres très-fortes, & dont les médecins seuls peuvent juger.

On peut bien me dire, avec raison, que le sang est presque la cause de toutes les maladies, tant aiguës que chroniques; il est toujours, sous tous les rapports, l'unique cause morbifique : ainsi la bile, dans les maladies, provient d'un sang séreux ou pituiteux; la mélancolie d'un sang mélancolique ou brûlé; il se trouve imprégné de tous ses sucs, parce qu'il les tient renfermés dans lui-même; mais comme il est toujours dans un état de pression, ils sont nécessairement assujettis dans les vaisseaux en direction, suivant laquelle les sécretions ou distributions doivent s'en faire dans les temps prescrits & désignés par la nature. Cette puissance est un ressort qui tient, comme sous la clef, tous ses succès; ils ne se meuvent que par ses ordres pour se rendre à leur destination. Ce ressort est la vertu systaltique qui donne aux solides leur ton, leur communique la force, laquelle doit pousser les fluides (qui ne sont autre chose que les humeurs nées & à naître.) Toutes ces humeurs sont subordonnées à cette vertu systaltique; & sur ce principe, il est évident de tout attri-

buer au ſang, mu & pouſſé par cette vertu.

La ſaignée, pratiquée dès le commencement des maladies, prévient beaucoup de dangers; tels ſont les embarras des viſceres, c'eſt-à-dire, les engorgements que le ſang prend dans tous les vaiſſaux par les dépôts qui s'y forment (1); elle eſt d'autant plus efficace alors, que dans le commencement le ſang gardant encore quelque régle dans les directions ſpontanées de ſon cours & de ſa circulation, il peut s'y conſerver dès qu'il ſe trouve dégagé de bonne heure de ce qui s'oppoſe à ſon cours On peut donc détruire le principe de ce qu'il pourroit s'engager dans les différents viſceres, & s'aſſurer par la ſouſtraction du ſang contre le déſordre qu'il y porteroit. Or, ces dangers ne ſont que trop communs à toutes les maladies aiguës, chroniques, ſanguines, ſéreuſes, humorales & ſpaſmodiques: enfin, la ſaignée faite de ſuite eſt un moyen très-efficace pour prévenir les langueurs, qui ne ſuccedent ſouvent à de grandes maladies, que parce qu'on a laiſſé affoi-

---

(1) Hypocrate regardoit la ſaignée comme un moyen propre à calmer l'impétuoſité du ſang & à modérer les effets de la nature; c'eſt dans cette ſeule vue qu'il l'employoit dans le commencement des maladies, où la rapidité & la violence de la circulation pouvoit cauſer de dangereux accidents; tels ſont la rupture des vaiſſaux délicats, ou l'inflamation, la ſuppuration, la gangrene, &c.

blir toutes les parties qui se trouvent affaissées par l'abondance des sucs qui croupissent dans les vaisseaux.

Le climat des François exige plus de saignées que celui des Anglois, Hollandois & autres peuples du Nord, &c.

De la cacochimie & de la naissance des fievres.

Les maladies causées par la cacochimie, sont celles qui proviennent de l'épaississement de la partie blanche du sang, du ralentissement de la circulation & de l'embarras des visceres, soit par un levain d'acide visqueux, d'acrêté, d'amer, de salé, d'âpre, provenant de naissance ou de la suppression de quelques-unes des évacuations naturelles du bas ventre, de la suppression des crachats, de la salive ou de la transpiration extérieure & intérieure. Les habitants des campagnes en sont très-affligés, soit par la fatigue des travaux auxquels ils s'occupent, soit qu'étant exposés jour & nuit aux injures de l'air, à l'ardeur du soleil, des vents du nord & du midi, qui par leur alternative journaliere, relâchent & resserrent les pores de la peau, excitent sur les nerfs & sur le sang bien de maux différents, & sur-tout lorsqu'ils sont obligés de passer du vent du midi, qui relâche, au vent du nord, qui resserre les fibres de la peau & fait refluer la transpiration dans les grands vaisseaux;

ce ſuc étant un fluide étranger avec lequel la nature a des combats à ſoutenir ; de là naiſſent les fievres, qui ſont des efforts de la nature irritée par un obſtacle qui augmente la réſiſtance des fluides & détermine les ſolides à une réaction plus vive, que l'on nomme fievies.

Cet état annonce que les ſolides atténuent & détruiſent l'obſtacle qui dérange l'équilibre & le remet dans ſon état naturel, ou ſi l'obſtacle devient de plus en plus conſidérable, le malade alors ſuccombe & périt : c'eſt ainſi que la criſe de la fievre s'opere à l'avantage ou au déſavantage du malade ; c'eſt ainſi que l'humeur viciée ſe corrige & ſe met en état d'être expulſée. Voilà comment les fievres & bien d'autres maux deviennent les ſuites & les effets d'un levain de mauvaiſe matiere, de la tranſpiration manquée ou dérangée, ainſi que des autres évacuations naturelles & habituelles.

La tranſpiration dérangée eſt la cauſe originaire de la plupart des fievres ; cet obſtacle tient la nature dans des efforts continuels, juſqu'à ce qu'enfin elle ait préparé & chaſſé la matiere qui cauſe la maladie. Il eſt donc néceſſaire de lui aider par l'uſage d'un régime & des remedes qui tendent à remettre dans le courant de la circulation des grands vaiſſeaux, les humeurs qui s'en ſont écartées dans les petits, parce qu'elles demeurent ralenties dans

les capillaires, & cela en corrigeant l'acrimonie irritante, en dissolvant l'épaississement de l'humeur peccante; & l évacuer, en calmant les symptômes. Si l'on s'apperçoit que la fievre excede dans ses opérations, on la modere par l'abstinence, par une diette très-sévere, par une boisson délayante, par les calmants, les fomentations, les fumigations, la saignée, les lavements rafraîchissants, &c.

Si la nature paroit languissante, on la ranime par l'usage des toniques, des stomachiques, des cordiaux, des aromatiques, & des volatils; ces moyens rétabliront les forces: les transpirations & les évacuations termineront les maladies, rétabliront l'équilibre & la santé. (1)

En un mot, toutes ces maladies se guérissent par la coction & par l'évacuation des humeurs qui les ont causées. Il est bien facile de croire

---

(1) Après avoir préparé le malade, & après le troisieme accès de fievre tierce ou carte, on lui fera prendre l'opiate suivante : prenez quinquina en poudre une once & demi, thériaque deux onces, storax calamite une dragme, sel de centaurée, sel d'absynthe de chaque deux dragmes, sel ammoniac demi-dragme; mêlez bien le tout & faites une opiate avec le sirop violat. Divisez cette opiate en cinq doses, dont on prendra la moitié le matin, l'autre moitié le soir pendant cinq jours de suite.

Cette opiate tourmente quelquefois les malades, on peut les en prévenir. On diminue les doses prescrites selon le tempérament, l'âge, le sexe & l'état du malade.

que la plupart des maladies ne partent que de deux ſources ou cauſes générales; ſavoir, 1°. de la partie rouge du ſang, 2°. de la partie blanche.

En examinant le tempérament du malade & la cauſe de la maladie; l'on ſe trouvera tout d'un coup éclairé ſur la connoiſſance des deux eſpeces de maladies qui ſont les plus ordinaires, c'eſt-à-dire les phlegmoneuſes & les ſpaſmodiques.

Des maladies phlegmoneuſes.

Les maladies phlegmoneuſes ſont en général une inflammation, c'eſt-à-dire une chaleur immodérée & contre nature univerſelle ou particuliere, avec tumeur ou ſans tumeur. Le phlegmon en particulier eſt une tumeur tendue, ferme, accompagnée de rougeur, de douleur brûlante & de pulſation poignante; ſymptômes auxquels ſe joint toujours une fievre plus ou moins aiguë, ſuivant la violence du mal. Cette tumeur eſt cauſée par une abondance de ſang arrêté, par fluxion dans les parties qui ſont entourées de vaiſſeaux ſanguins, tels ſont les muſcles, les glandes, les viſceres, &c.

Les ſignes d'inflammation ſont les ſuivants: 1.° on ſent un embarras, une peſanteur dans la partie, bientôt après on y ſent de la chaleur, de la rougeur & de l'ardeur; après

quoi il survient des douleurs de différente nature, lancinantes, pongitives, gravatives; insensiblement les symptômes augmentent jusqu'à ce qu'enfin ils se dissipent; l'inflammation est accompagnée de fievre, sur-tout lorsqu'elle est considérable & de frissons plus ou moins fréquents.

Quand l'inflammation est interne, on s'en apperçoit par la sensibilité très-grande de la partie, par la chaleur, la soif considérable, la sécheresse des crachats, l'urine qui est rouge & enflammée, & par des douleurs très-vives.

Les causes de l'inflammation sont ou prochaines ou éloignées; la cause prochaine est l'engorgement du sang dans les vaisseaux capillaires, produit ou par la plus grande quantité du sang, ou par sa chaleur, son épaississement & le relâchement des solides; ainsi tout ce qui peut augmenter la chaleur & l'épaississement du sang, peut exciter l'inflammation: tels sont un froid vif & subit, une chaleur excessive, un air épais & grossier, des aliments pris en trop grande abondance, ou ceux qui sont d'une nature échauffante, comme les ragoûts, épices salées, la nourriture gluante & visqueuse, comme les légumes anciens, les farineux, l'usage des liqueurs spiritueuses, & des boissons a la glace, des purgatifs violents, des poisons, les mouvements & les grands exercices, l'attention, la

contraction des membres, les veilles immoderées, la suppression de quelques évacuations comme les hemorrhoïdes, les regles, les transpirations, les urines, la suppression des fievres mal arrêtées, & l'oubli des saignées habituelles, les passions vives, les coups, les chûtes, les brûlures, l'action des corps tranchants ou piquants, les frottements trop longs & trop continus, les ligatures & les vives démangeaisons.

L'inflammation est interne ou externe; on distingue aisément l'inflammation externe de l'interne par les signes extérieurs.

Quand il se forme une inflammation dans le corps, elle est universelle ou particuliere; cette derniere se connoit parce que les accidents se ramassent à quelques parties, au lieu que dans l'inflammation universelle, ils sont répandus par tout le corps.

Quand tous les signes que nous avons décrits ci-dessus se trouvent en total ou en partie, on peut en conclure qu'il se forme une inflammation, c'est-à-dire que le sang trouvant une résistance dans son passage, s'accumule dans les vaisseaux, y produit des engorgements, ce sang étant arrêté & fixé dans une partie quelconque & ne pouvant entrer dans les routes de la circulation, parce qu'il est trop épais ou parce que les vaisseaux ont perdu leurs ressorts; il se fait pour lors une fermentation dans la partie. Les soufres du sang

s'exhalent, les principes se décomposent & le sang amassé, ainsi que les vaisseaux qui le contiennent. dégénerent en suppuration, & cette espece d'inflammation se termine par un abcès.

Quelquefois la chaleur du sang est si vive, la force des vaisseaux est si considérable, que la partie engorgée se trouve totalement privée de son humidité; qu'il se forme pour lors un desséchement des parties, qui les rend squirrheuses & par conséquent incapables d'aucune altération.

Enfin, quand la nature n'est point assez forte pour produire une résolution salutaire, une suppuration critique, ou que l'inflammation n'a pu dégénerer en squirrhe, la nature pour lors est totalement vaincue; les vaisseaux sont sans mouvement, les humeurs sans action, & la mortification des parties s'ensuit: c'est ce qu'on appelle grangrene qui est l'état le plus fâcheux dans lequel le malade puisse se trouver & la fin de l'inflammation la plus funeste.

Dans les premiers temps de l'inflammation, c'est-à-dire dans ceux où l'on peut encore espérer la résolution, il faut mettre en usage les saignées pour empêcher le sang de se porter avec vivacité dans la partie. Celles que l'on fait dans les parties éloignées sont toujours les plus salutaires, comme aux pieds dans l'inflammation de la tête; aux bras & aux pieds, dans celle des parties moyennes,

comme inflammation de poitrine ou de bas ventre, &c., & aux bras dans celles des parties inférieures. On répete la saignée selon la force du malade & la vigueur de l'inflammation, on doit en même temps prescrire au malade beaucoup de boissons délayantes, des lavements en grande abondance, des cataplasmes émolliens & résolutifs sur la partie, & généralement tout ce qui peut donner de la fluidité au sang, & le faire circuler avec plus de facilité (1). On reconnoit que l'inflammation est encore susceptible de résolution, quand tous les signes dont nous avons parlé ci-dessus subsistent, tels que la tension, la douleur, l'ardeur, les battements, & que le pouls est dur, prompt & serré.

Quand dans l'inflammation intérieure la fievre est beaucoup moins forte, & que les symptômes diminuent; que cependant le malade sent une pesanteur, un abbatement constant & fréquent, un poids accompagné de douleurs, & qu'il se forme ensuite une espèce de fievre lente, on doit présumer que

---

(1) On doit bien se garder de suivre le préjugé qui coûte la vie à un si grand nombre de personnes qui forcent la sueur par l'usage des choses chaudes, & par là ôtent la partie la plus liquide du sang & le laissent plus sec, plus épais, & plus enflammé : il est déjà trop épais, pourquoi augmenter le mal ?

Bien-loin d'ôter l'eau du sang, on doit chercher à lui en donner par l'usage des humectants.

la ſuppuration eſt faite. Quant à l'extérieur, on voit, outre ces ſignes, la partie blanchir, devenir plus molette, s'élever en pointe, pour lors l'abcès eſt formé, & l'inflammation ſe traite comme une ſuppuration.

Des abcès ou tumeurs.

L'abcès eſt une tumeur qui contient du pus, toutes les fois qu'il y a un gonflement douloureux dans une partie ; cette groſſeur tourne en ſuppuration, à moins qu'elle ne dégénere en ſquirrhe ou en gangrene, ou à moins que les humeurs qu'elle renferme, ne ſe diſſipent par la peau, ou qu'elles ne rentrent dans les routes de la circulation.

Il y a deux temps principaux à conſidérer dans l'abcès, celui où le pus ſe forme & celui où il eſt déjà formé.

Quand il y a de la fievre, des élancements dans la partie, que l'on y ſent une chaleur vive, qu'il y a tumeur rouge & douleur, on peut conjecturer avec aſſez de raiſon que le pus eſt prêt à ſe former ; quand au contraire les battements dans la partie ceſſent, que la chaleur eſt moindre, qu'il y a une diminution de rougeur & de tenſion, que la tumeur s'éleve en pointe, & qu'en appliquant deſſus les deux doigts alternativement, on ſent flotter quelque choſe, il n'y a point

de doute que le pus eſt formé & que la matiere eſt parfaitement cuite.

Dans le premier cas, on doit employer des remedes faits pour accélerer la formation du pus; dans le ſecond, on ſe ſert des moyens propres à l'évacuer.

On doit commencer le traitement du phlegmon & de l'éréſipelle par la ſaignée plus ou moins réiterée, ſelon ſon étendue, le degré de chaleur & de fievre. Il faut dans tout les temps ſe preſcrire le régime humectant ou adouciſſant; ſi la maladie eſt interne, & qu'elle ſe déclare dangeureuſe, on ſuit le régime & le traitement des maladies aiguës, & ſi elle eſt externe on tient continuellement ſur la partie des compreſſes mouillées d'une infuſion de fleurs de ſureau, mêlée avec un quart de vinaigre: on peut encore mettre en uſage les cataplaſmes, faits avec la même infuſion, dans laquelle on mêle la camomille, le melilot & la farine de ſeigle; ſi malgré ces ſecours, la réſolution ne ſe fait pas, on hâtera la maturité du pus par l'uſage des cataplaſmes émolliens & anodins, faits avec la farine de graine de lin, le lait, la mie de pain, le jaune d'œuf ou les feuilles de mauves, d'oſeille, de ſeneçon, & de bouillon blanc.

Quand la partie eſt aſſez ramollie on facilite la ſuppuration par l'application des oignons de lys, l'oſeille cuite dans la graiſſe de porc, l'onguent baſilic, ou celui de la mere, en continuant

tinuant juſqu'à ce que l'abcès ſoit ouvert ; ſi cependant ces remedes avoient un effet trop lent, on ne devroit pas tarder de le faire ouvrir par un chirurgien prudent & habile ; car ſi le pus y ſéjournoit trop long-temps, il deviendroit âcre, corroſif, & endommageroit les parties voiſines. Quand les cataplaſmes ont produit leur effet, & que l'ouverture de l'abcès eſt faite, on preſſe exactement tous les bords pour en faire ſortir le pus, & enſuite on inſinue dans l'ouverture un plumaſſeau imbibé d'onguent baſilic, auquel on attache un fil, afin de pouvoir le tirer commodément en panſant la plaie.

On renouvelle la charpie deux fois par jour juſqu'à ce qu'on ne ſente plus aucune dureté dans l'intérieur de l'abcès & chaque fois on comprime les parties voiſines de l'ouverture pour en évacuer la matiere qui pourroit y être contenue : alors on met ſur l'ouverture de la charpie, ſur laquelle on étend du beaume d'arcœus, de l'onguent diachilon ou de celui de térébentine, battu avec un jaune d'œuf, &c.

On reconnoit que la plaie a ſuffiſamment jetté de pus quand il en ſort en moindre quantité, quand il eſt blanc & ſans odeur, & que le vuide ſe remplir de chair rouge : pour lors on panſe la plaie avec le diapalme, la charpie rapée pour deſſécher & cicatriſer l'ouverture. Les plaies ſimples, cauſées par quelque inſtrument tranchant ou par coups

reçus, feront d'abord lavées avec du vin miellé & enfuite couvertes d'un plumaffeau chargé d'onguent digeftif, fimple, & dans les vieux ulceres, on fe fervira du digeftif compofé, ou de l'onguent ftyrax : il s'enfuit auffi que pendant l'application des remedes externes, on doit adminiftrer les internes, fur-tout fi la maladie vient de la mauvaife qualité du fang.

Pour ne pas fortir des bornes que je me fuis prefcrites, je dirai feulement qu'on doit faire choix des remedes felon les circonftances de la maladie.

Si le fang eft épais, vifqueux, après les faignées felon le befoin, les purgatifs, les diurétiques, les réfolutifs, les atténuants, font indiqués ; s'il eft trop fec, les émollients, s'il eft trop âcre, les adouciffants, s'il tend à la putridité, les antiputrides, s'il y a quelques virus, les antivénériens, s'il tend à la gangrêne les antigangrêneux ; enfin fi la douleur eft fi confidérable qu'elle ôte le repos, les narcotiques pris intérieurement conviennent.

Du Squirrhe.

Toutes les fois qu'il fe forme une tumeur dans une partie, quand elle ne fe termine point par la gangrêne, par la réfolution ou par la fuppuration, elle dégénere en fquirrhe.

Quand une tumeur eft fquirrheufe on la

reconnoit par sa durêté, par son indolence, quoique en général le squirrhe n'est pas toujours sans douleur.

Le squirrhe devient plus ou moins dangereux proportionnellement à la partie qu'il attaque; le squirrhe du foie produit ordinairement des suites fâcheuses, & se guérit très-difficilement, celui de la râte, du pancreas, est moins important pour la vie; mais ceux de la matrice & du mésantere sont très-dangereux.

Quand on veut traiter un squirrhe, on doit considerer d'abord, s'il n'est pas encore parfaitement dur, & si le malade est d'un bon tempérament; car s'il avoit acquis une solidité trop forte, les remedes deviendroient inutiles: quand il n'a point encore acquis cette consistance, on peut s'y prendre de la maniere suivante.

Il est essentiel avant de placer les remedes propres à la guérison, de préparer le malade pendant long-temps par des bains chauds qu'on lui fera prendre au moins pendant un mois tous les matins, en lui faisant boire dans son bain une chopine ou trois demi-setiers de petit lait clarifié: le malade prendra en même temps des lavements d'une forte infusion de mauves, dans lesquels on mettra un demi verre d'huile d'olive, il en prendra quatre dans la journée, de quatre heures en quatre heures, & en appliquera sur la par-

tie ſquirrheuſe un cataplaſme fait avec des plantes émollientes, en le renouvellant deux fois par jour: on continuera ces remedes régulierement tous les jours pendant un mois ou ſix ſemaines, conjointement avec les bains; ſi le malade ſe trouvoit affoibli, on pourroit ſuſpendre ces remedes pendant une quinzaine de jours, pour les recommencer enſuite.

On ne ſauroit être trop attentif à obſerver ces précautions; car, quand on y manque & qu'on veut paſſer trop vîte aux remedes propres pour le ſquirrhe, on augmente le mal loin de le diminuer, parce que l'humeur qui forme le ſquirrhe n'étant pas ſuffiſamment détrempée, les remedes dont on ſe ſert pour le réſoudre, ne font que l'endurcir & le deſſecher davantage : c'eſt pour cette raiſon que l'on voit tous les jours de ſi mauvais effets des opiats & des remedes que l'on emploit pour fondre le ſquirrhe.

Quand on aura fini l'uſage des bains & du petit lait, on continuera les lavements & les cataplaſmes ci-deſſus, & on aura recours aux remedes fondants.

Tels ſont les réſolutifs: le ſang de bouquetin, la petite marguerite, le cerfeuil, &c. Enſuite des réſolutifs fondants, comme les tablettes fondantes de l'hôpital général de Grenoble, les pilules de ciguë priſes de l'avis d'un médecin, l'opiat compoſé de ſavon d'aliquante, de mercure doux, de ſafran de

mars apéritif, de cloportes en poudre & de syrop de chicorée; l'usage des purgatifs est selon le cas très-utile, les remedes extérieurs sont les cataplasmes faits avec les herbes & les farines émollientes. Les emplâtres de mucilage, de diachilon gommé, de diabotanum, de ciguë ou celui de vigo cum mercurio, les frictions faites avec la pommade mercurielle, &c.

De la Gangrene.

C'est un commencement de mortification & de corruption dans les parties molles du corps, accompagnées d'insensibilité, d'une couleur livide, & d'une odeur cadavereuse qui s'en exhale.

Tout ce qui peut détruire le mouvement dans une partie, peut y attirer la gangrene; c'est ce que l'on voit arriver après les inflammations, les coups, les contusions, les blessures, les étranglements, les compressions, & en un mot, toutes les causes qui peuvent gêner ou détruire ce mouvement de circulation.

Quand la gangrene vient à la suite de l'inflammation, & que les saignées ni la diete n'ont produit aucun succès, qu'on voit la tumeur s'épaissir, la chaleur s'éteindre, la rougeur s'obscurcir, l'élasticité s'anéantir, les chairs devenir compactes & un peu pâteuses, ce sont les signes de la cessation de l'action organique des vaisseaux engorgés: alors on

a recours aux remedes vifs & actifs, pour rétablir le mouvement du sang.

On commencera d'abord par faire des scarifications sur la partie, & on y appliquera ensuite des compresses imbibées dans l'esprit de vin camphré, & on continuera de les tremper à mesure qu'elles sécheront, avec du vin, dans lequel on aura fait bouillir de la persicaire & des fleurs de camomille romaine, ou dans une forte décoction de quinquina, ou de petite sauge; on peut se servir dans les mêmes cas de la rue, de la tainaisie, &c.

On fait aussi prendre au malade de temps en temps un demi-verre d'une infusion de quinquina, de camomille romaine ou de petite sauge; on peut encore faire usage d'un bol fait avec un gros & demi de quinquina pulvérisé, incorporé avec une suffisante quantité de sirop d'œillet, partagé en trois doses pour donner dans la journée de quatre en quatre heures au malade.

Quand tous ces secours sont inutiles, il faut faire des scarifications profondes dans la partie malade, & y insinuer des compresses & de la charpie imbibée dans l'esprit de vin camphré, ou toucher les bords des chairs d'une dissolution de mercure dans l'esprit de nitre.

On se servira en pareil cas du digestif composé.

Lorsque la suppuration commence à s'éta-

blir, on ajoutera à l'onguent le camphre, l'esprit de térébenthine, &c.

Si la mortification avoit fait des progrès considérables, que toute la partie fût endommagée, & que les remedes ne produisissent aucun effet, il faudroit nécessairement avoir recours à l'amputation : on peut cependant dans ces sortes de cas, tenter, avant d'en venir à cette extrémité, une très-forte dose de quinquina en décoction dans de l'eau ; comme, par exemple, de mettre une demi-livre de quinquina bouillir dans cinq septiers d'eau, pour réduire à peinte, & dont le malade boira un verre toutes les trois heures, en suivant tout ce que nous avons prescrit ci-dessus.

On mettra sur la partie des compresses imbibées dans du vin, du vinaigre ou eau-de-vie, dans lequel on aura fait fondre du sel amoniac, du sel de nitre, & même pour la facilité de chaque individu celui de cuisine ; tous ces sels garantissent toutes les substances animales de la corruption.

Non seulement, on doit prévenir les atteintes de la gangrene dans les premiers temps des maladies externes ; mais encore dans les maladies internes, dans les fievres malignes pestilentielles, dans les inflammations de poitrine, esquinancies, & en un mot, dans toutes les inflammations, soit internes ou externes ; pour cela on doit faire usage des saignées & des autres remedes ci-devant cités, avant que

la gangrene ſoit déclarée, afin d'éviter ſes mauvaiſes ſuites.

Il eſt bon d'obſerver que le quinquina en décoction eſt le meilleur remede que l'on puiſſe employer dans tous les cas, où il y a diſpoſition à la gangrene, & on ne riſque jamais rien d'en continuer l'uſage dans ces ſortes de cas, ſoit par lui-même ou aſſocié avec les autres remedes.

Je vais rapporter ici quelques-uns des aphoriſmes du M. Herman Boerhaave, relativement aux maladies phlegmoneuſes, dont je viens de parler.

1°. L'augmentation du mouvement du ſang dans les vaiſſaux, fait qu'il eſt pouſſé avec plus de force; dans ceux qui le reçoivent; que les vaiſſaux réagiſſent avec plus de vigueur ſur le ſang, qu'il eſt fortement comprimé; que le frottement reciproque des ſolides & des fluides, ainſi que celui des parties du ſang entr'elles eſt plus violent; qu'il s'allume une grande chaleur dans toute la maſſe du ſang, qu'il ſe deſſeche par la diſſipation de ſes parties aqueuſes, acquiert une viſcoſité inflammatoire, propre à former des concrétions & ſe réſout en ſel, en huile volatil & âcre, que le diametre des vaiſſaux s'élargit à leur commencement, que des fluides trop épais ſont pouſſés dans les petits vaiſſaux, les obſtruent, les détruiſent, les enflamment, y cauſent ſuppuration, gangrene, ſphacele,

ſquirrhe, & une infinité d'autres maux qui peuvent s'enſuivre.

2°. On connoit donc l'augmentation de la circulation par ſes cauſes, par ſes effets; mais principalement par la célérité & la dureté du pouls, par la reſpiration courte & laborieuſe, par une grande chaleur.

3°. Les remedes propres à ralentir le trop grand mouvement du ſang, ſont donc ceux qui empêchent le cœur de ſe contracter ſi ſouvent & ſi fortement.

4°. Les uns regardent l'eſprit, les autres le corps.

5°. Les premiers conſiſtent à diſtraire l'eſprit des maladies par de nouveaux objets à détourner; ou à calmer leurs paſſions, par d'autres paſſions contraires.

Les derniers conſiſtent à procurer du repos aux muſcles, à relâcher les veines, à délayer, émouſſer, adoucir l'âcreté, quelle qu'elle ſoit, & à diſſiper les cauſes de la douleur.

Des maladies qui naiſſent du défaut de circulation & de pléthore.

1°. Le défaut de circulation fait naître dans les humeurs, des maladies à-peu-près ſemblables aux ſpontanées des fluides, qui ſont en repos.

Ainſi, c'eſt là qu'il faut apprendre à les connoître & les guerir; on pourra même en

déduire la nature, les causes, les effets, les signes & la cure du pléthore, si on fait attention à ce qui suit.

2°. La plethore est une abondance de bon sang, trop grande pour pouvoir supporter des changements qui sont inévitables dans la vie, sans qu'il en arrive des maladies.

3°. Elle a pour cause tout ce qui fait beaucoup de chyle & de sang louable, & qui en même temps en empêche l'atténuation, la dissipation & la transpiration.

4°. Telles sont les grandes contractions des viscereschilifiques du cœur & des arteres, & en même temps le relâchement des veines & des autres petits vaisseaux; l'usage des aliments doux qui se changent aisément en chyle, le long sommeil, la tranquillité d'esprit, l'inaction des muscles, l'habitude de perdre du sang naturellement, ou par l'art.

5°. Tous les effets de la pléthore dépendent de la raréfaction que cause la vélocité & la chaleur qui s'ensuit, ou d'autres causes que l'observation seule peut faire connoitre. De-là la dilatation des arteres tant sanguines que limphatiques, le dérangement des secretions, la compression des veines sanguines & lymphatiques, l'étranglement de la circulation, l'inflammation, la rupture des vaisseaux, la suppuration, la gangrene, la mort.

6°. On peut donc aisément connoitre la pléthore formée, & prévoir tous les effets qui pourront s'ensuivre.

7°. Sa curation conſiſte dans la ſaignée, le travail, les veilles, à ſe nourrir d'aliments âcres après les évacuations, à ſupprimer peu à peu les évacuations.

Des maladies ſpasmodiques.

Nous ne dirons que deux mots ſur les maladies ſpaſmodiques.

Ces maladies ſe nomment convulſions, c'eſt-à-dire la diſpoſition des fibres contractées ou reſſerrées, ſpaſmodiques, flegmoneux, qui participent de la convulſion & de l'inflammation, &c.

Les convulſions ſont de toutes les maladies qui affligent la nature humaine, les plus terribles, les plus funeſtes; ce ſont des contractions violentes & involontaires des parties nerveuſes, membraneuſes & muſculeuſes qui arrivent, ſoit dans les membres ſoit dans tout le corps.

On reconnoit les convulſions à un pouls ſerré, tendu & vif, à des agitations ſubites, irrégulieres & involontaires dans le corps, au dérangement & à la diſtortion des membres, à la perte des connoiſſances, aux renverſements des yeux, aux grincements des dents, à l'écume qui ſort de la bouche, aux vomiſſements, aux laſſitudes, à la ſoif, aux vertiges & aux ſueurs fétides qui ſuivent l'accès.

Les convulſions viennent de l'irritation du principe nerveux, les cauſes éloignées ſont l'épaiſſiſſement du ſang, la coagulation de la lymphe, l'effet de quelque humeur dartreuſe ou galeuſe, qui a été repouſſée dans le ſang, la ſuppreſſion de quelques évacuations habituelles, l'interruption de la reſpiration occaſionnée par quelques toux violentes, les matieres irritantes qui ſont dans l'eſtomac ou dans les inteſtins; comme les poiſons, les vers, les purgatifs, les maladies aiguës, ſurtout celles qui ſont accompagnées d'éruption qui rentrent au dedans, les corps ſolides qui viennent dans l'intérieur du cerveau, comme du ſang ou quelques portions d'os, les plaies faites aux nerfs, la morſure des animaux enragés, les douleurs violentes aux dents, les vives paſſions de l'ame, les débauches vénériennes, quelques accès de colere, ou autres agitations d'eſprit: on ne doit rien négliger pour éviter les cauſes de ces maladies; mais lorſqu'on s'en trouve atteint, on doit examiner la cauſe qui les ont produites, & tâcher de las détruire par des moyens tout oppoſés aux intempérances ou aux accidents qui les ont cauſées.

Si la maladie a été cauſée par quelques humeurs ou ſuppreſſions d'évacuation, on les rappelle par les remedes convenables, comme la ſaignée, les ſcarifications ou cotteres: l'uſage du petit lait, des bains, des tiſanes d'orge, convient dans toutes ces maladies;

ainsi que les infusions légeres de racines de la grande valerienne sauvage, de fleurs de tilleul, de gui de chêne, de pivoine mâle, de muguets de bois, &c.

Il y a deux temps à considérer dans la cure de ces maladies, celui de l'accès & celui de la cessation.

Pendant l'accès, on peut faire usage des saignées, des potions huileuses, des lavements d'une infusion de mauves & d'un demi-verre d'huile d'olives, & ensuite on fait prendre une potion faite avec quatre onces d eau de cerises noires distilées, demi gros de liqueur minerale anodine d'Hoffman, demi gros de poudre de guttete, deux onces d'eau de fleurs d orange, une once de sirop diacode.

On mêle le tout pour une potion à donner au malade par cuillerée, de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à ce que l'accès soit arrêté; quand l'accès est passé, on en prévient le retour en faisant saigner le malade une ou deux fois selon ses forces, en lui appliquant les sangsues à l'anus, en le purgeant de temps en temps avec la manne, l'huile d'amende douce & du sirop de chicorée, ou avec les potions purgatives, nº. 5, en lui faisant prendre des lavements soir & matin, composés, comme nous l'avons dit ci-dessus, en lui prescrivant un régime humectant ou adoucissant, que l'on trouve décrit dans cet ouvrage au chapitre des régimes.

Quand les convulſions ſont cauſées par des vers, on fait uſage de la potion, n°. 1.

Si les convulſions ont pour cauſe le poiſon des purgatifs âcres, ou des ſubſtances cauſtiques & vénéneuſes, on fait prendre au malade en grande quantité des huiles d'amendes douces, d'olives, les décoctions mucilagineuſes ou du lait.

Ceux qui ſont atteints de ces maladies, doivent s'éloigner des lieux humides, froids ou marécageux, & préférer les lieux élevés, ſecs & ſereins, & ils feront uſage d'un exercice modéré, le matin à jeûn; ils tâcheront d'être contents, & d'une humeur ſerene, & éviteront toutes ſortes de paſſions & débauches, ainſi que l'uſage des aliments âcres & échauffants, comme les ſauces au jus, épices, ſalé fumé & de haut goût, les oignons, les ails, les échalotes, la muſcade, la moutarde & la canelle, de même que le vin, les liqueurs ſpiritueuſes; enfin ils apprendront de l'expérience ce qui leur eſt utile ou nuiſible.

Aphoriſmes de M. Herman Bœrrhaave, relativement aux convulſions.

1°. La convulſion eſt une contraction violente, involontaire & alternative des muſcles qui en ſont attaqués. 2°. Si ce mal dure long-temps,

il affecte aisément tout le genre nerveux, par la communication que les nerfs ont entr'eux, d'où naissent de tristes maux.

3°. Sa cause est ce qui pousse alternativement le suc nerveux, dans les muscles qui en sont attaqués

4°. Avant que de tenter la guérison de ce mal, il faut tâcher de découvrir la cause particuliere, qui le produit & la partie affectée ; en premier lieu, d'où il tire son origine, ensuite y appliquer au plutôt des remedes, qui puissent adoucir l'âcreté, résoudre la matiere engagée, & relâcher les parties qui sont en contraction ; car pour guerir ces convulsions, il suffit presque ordinairement de délayer & d'adoucir.

DES MOYENS GENERAUX

Pour prévenir les maladies.

Dès qu'on est menacé d'une maladie quelconque, il faut en prévenir les atteintes, en se hâtant d'en détruire la cause. « Un homme, « dit Gallien (1), est dans un état mitoyen, » entre la maladie & la santé, lorsqu'il a » quelques indispositions qui l'affectent, sans » l'obliger pourtant de quitter ses affaires &

(1) De Med. art. constit. cop.

» de garder le lit : un mal de tête ſupportable, par exemple, du dégoût, de la laſſitude, de l'aſſoupiſſement, de la peſanteur ou d'autres ſymptômes ; mais il n'attendra pas que le mal empire, il ira aux ſources ; il tâchera d'aller aux principes de ces légeres incommodités, avant qu'elles ſe convertiſſent en des maladies plus ſérieuſes »

» Si, par exemple, la ſource du mal eſt une trop grande plénitude, il aura recours au jeûne, ou s'il faut quelque choſe de plus efficace, à la ſaignée, aux purgatifs ou aux ſudorifiques. Si elle vient d'une digeſtion & d'un amas de crudité, il ſe tiendra chaudement, il vivra quelques jours dans l'abſtinence, dans une grande tranquillité, & il prendra peu d'un bon vin pour ſe fortifier l'eſtomac. En général, il oppoſera au principe des maux dont il ſe plaint, & dont il veut prévenir les ſuites, des moyens propres à produire des effets contraires à ceux qu'on doit attendre naturellement des cauſes qui ont produit ces maux ».

» Si les humeurs ſont trop épaiſſes, il travaillera à les atténuer, ſi elles ſont trop âcres à les adoucir, ſi elles ſont trop abondantes à s'en décharger, ſi elles ſont trop crues à faciliter la coction ; ici, à en détendre les parties en contraction ; là, à

» ouvrir une issue aux obstructions, ainsi du » reste ».

Le célebre Sydenhand dit avoir arrêté plusieurs fois la toux & prévenu la fievre (1), en ordonnant de prendre l'air, de faire quelques mouvements, de boire quelques tisanes rafraîchissantes, de ne point manger de viande, & de s'abstenir de toute liqueur forte.

Ecoutons Bœrrhaave; ce grand homme dit « Que l'on prévient les maux en allant » à leurs causes, pour y remédier, dès qu'on » en apperçoit les symptômes, & voici les » premiers préservatifs qu'il faut y opposer ». C'est l'abstinence, le repos, l'eau chaude bue en abondance; ensuite un exercice modéré, mais continué jusqu'à ce que l'on commence à s'appercevoir d'une légere sueur, & enfin une bonne dose de sommeil, dans un lit où l'on ait pris soin d'être bien couvert. C'est le moyen de relâcher les vaissaux, de délayer les humeurs épaisses & de se défaire de celles qui pourroient nuire, pour se préserver en général contre l'impression des causes extérieures. Rien ne convient mieux que d'être attentif à ne pas quitter trop tôt les habits d'hiver au printemps, & à ne les pas prendre trop tard en automne.

Enfin, il est encore fort nécessaire de s'assujettir à un régime, d'autant plus facile, qu'il

(1) De Tuss. épid., pag. 207, 208.

ſoumet à des regles ſimples & peu nombreuſes.

En été, la diete doit être légere, émolliente, laxative, humide, douce; il faut ſe nourrir de légumes, de fruits, de laitage, de bouillon, boire beaucoup d'eau ou du vin trempé, & ne prendre qu'un exercice modéré.

En hiver, au contraire, la nourriture doit être ſolide, ſeche, ſucculente; il y faut plus de ſel & d'épices; la chair rôtie & le pain plus cuit ſont préférables; il faut boire moins, mais du vin pur & prendre plus d'exercice.

Enfin, au printemps & en automne, la diete & l'exercice doivent être tempérés de maniere qu'ils tiennent le milieu, entre ce qu'exigent le froid de l'hiver & la chaleur de l'été, proportionnellement à ce qu'on approche le plus l'un ou l'autre».

Qu'il me ſoit permis de joindre aux indications des grands médecins, une méthode très-ſimple que j'ai employée avec ſuccès.

J'examine d'abord la cauſe de la maladie & je preſcrit un régime tout oppoſé à celui qui l'a cauſée.

Si les humeurs ſont trop épaiſſes, on fait uſage des délayants, des atténuants; & enſuite des purgatifs, lorſqu'elles ſont trop abondantes (1); ſi elles veulent ſe détourner du bon

(1) Ceux qui ſe trouvent bien de la ſaignée ou de la purgation doivent les mettre en uſage au printems & dans l'automne, afin d'évacuer les humeurs ſuperflues à la nature, & éviter par là les maladies à craindre pendant l'été ou pendant l'hiver.

chemin & ſe jetter ſur une partie non convenable, on doit les aider à s'y remettre; ſi l'on a reſpiré un air froid, humide & renfermé, il faut chercher une demeure où l'air ſoit *ſec* & tempéré.

Si l'on croit que la maladie ſoit cauſée par une vie ſédentaire ou par le chagrin, la crainte, &c.; il faut ſe procurer de la gaïeté, de l'exercice dans un air libre, ſelon ſes forces, & chercher une ſociété agréable pour ſe recréer & s'amuſer.

Lorſqu'elle eſt occaſionnée par la mauvaiſe nourriture, il faut s'en procurer une contraire, & ceſſer ſes occupations tout le temps qu'on eſt incommodé, en ne faiſant uſage que des aliments liquides, comme la panade, les ſoupes de riz, d'orge, de gruau, plus ou moins épaiſſes, ſelon les beſoins, en ne buvant que de l'eau, du petit lait, & en faiſant uſage des lavements, &c.

Si malgré toutes les précautions qu'on aura pris, la maladie ſe déclare dangereuſe, ce que l'on connoîtra par une difficulté de reſpirer, un reſſerrement autour du cœur, accompagné de friſſons, de fievre, quelquefois de crachement de ſang, de toux & de douleurs vives à la tête & à la poitrine, de la difficulté à avaler les aliments, des points au-deſſous des tetons & au bas des fauſſes côtes, de l'anxiété, des inquiétudes, une chaleur univerſelle, une grande altération, les urines

rouges dans les premiers jours, & qui quelque temps après se troublent; enfin, dans ces cas on suivra le traitement qui suit:

Traitement des maladies les plus aiguës (1) & les plus dangereuses.

Aussi-tôt que l'on s'apperçoit que le pouls s'éleve insensiblement, que la respiration se trouve gênée, que l'on ressent des douleurs ou points de côté, des violents maux de tête, une grande chaleur, la peau séche; & enfin que la fievre augmente, il faut promptement faire une forte saignée (2) suivant la force,

---

(1) Hypocrate appelloit maladies aiguës la pleuresie, la peripneumonie, la frénésie, la léthargie, la fievre ardente & toutes les autres maladies inflammatoires, accompagnées de fievres continues. (*Régime des Maladies aiguës*, *sect. 1*, *pag. 367*, *n°.* 30.)

Ces maladies se décident dans quatorze jours, soit pour la vie ou pour la mort. (*Aphor.* 23, *sect.* 2.)

(2) Hypocrate veut dans cette circonstance qu'on ouvre incessamment la veine qui est dans la flexion du coude, & qu'on en laisse couler le sang jusqu'au changement de couleur, sans craindre d'en tirer même jusqu'à la défaillance. *Ibid. n°. 15*, *sect. 4*, *pag* 378. *n°.* 244.

C'est en conséquence de ces principes que Gallien & Boerrhaave ont proposé la saignée jusqu'à la défaillance, dans les mêmes cas conseillés par le pere de la médecine. On ne doit cependant pas éteindre la force de la fievre, qui est nécessaire pour dissoudre l'épaississement des fluides; on peut saigner jusqu'à ce que la diminution de la chaleur & l'adoucissement

l'âge, la ſaiſon de l'année, la couleur du ſang, le ſexe, le tempérament, & en un mot ſelon l'exigence des cas, afin de prévenir le dépôt qui pourroit ſe faire dans la capacité de la poitrine (1). Si la fievre continue on réitere la ſaignée deux ou trois fois par intervalle de quatre à ſix heures les unes des autres; les vieillards, les conſtitutions foibles & délicates & les bilieux (2) ont

---

des ſymptômes annoncent qu'il n'y a plus de danger à craindre.

On doit bien examiner en quoi conſiſte la coction des humeurs, & comment on la peut procurer ou faciliter, puiſque c'eſt l'unique moyen pour ſurmonter la cauſe des maladies; ainſi la nature ſe trouvant robuſte, vigoureuſe, & plus puiſſante que la matiere morbifique qui cauſe les maladies, elle donne à ces mauvais ſucs toute le perfection & les meurit ſi parfaitement qu'il ne leur reſte aucune faculté qui puiſſe nous troubler, & les ayant meuries elle les vuide par les voies qui lui ſont les plus propres.

(1) On donne au malade une infuſion de fleurs de ſureau, dans laquelle on aura délayé deux cuillerées de bon miel, une heure après la ſaignée, afin de faciliter la tranſpiration & une égale circulation.

(2) Si le malade avoit depuis deux ou trois jours une répugnance pour toute eſpece de nourriture, ayant la bouche amere, la langue chargée, des envies de vomir, des rapports, des ſoulevements d'eſtomac, ces ſignes indiqueront que l'eſtomac & les inteſtins ſont ſouillés par une ſabure billeuſe qui doit être promptement évacuée par un vomitif ſuivi des potions contre les vers N°. 1.

Si on a lieu de croire que la maladie dépend uni-

moins beſoin de la ſaignée que les perſonnes robuſtes où le ſang eſt dans toute ſa force & ſa vigueur.

Dans les maux de gorge on peut ſaigner au cou avec les ſangſues, après avoir pratiqué la ſaignée de bras ou celle de pied, & l'on ſe gargariſe avec les gargariſmes N°. 4, on fait uſage des lavements & des applications émollients ſur la partie ſouffrante. Si ces moyens ne réuſſiſſent pas, on peut appliquer les véſicatoires à la nuque; s'il paroît une tumeur autour des amigdales, on tâchera de

---

quement d'une tranſpiration arrêtée, on doit ſur le champ mettre le malade au régime, & avant que la fievre ait épaiſſi & enflammé les humeurs, ou qu'il ſe ſoit formé quelqu'engorgement, on lui fait boire abondamment d'une infuſion des fleurs de ſureau & de mauves, en y délayant deux cuillerées de bon miel & autant de vinaigre dans chaque bouteille; on donne deux lavements par jour de la même infuſion. En un mot, ſi la nature paroît vouloir ſe dégager par les ſueurs, on doit l'aider; ſi elle indique que les humeurs, qui cauſent la maladie, doivent s'évacuer par les crachats, on la facilite au moyen de la tiſane pectorale N°. 2; les ſirops de guimauve & de bourrache: les looch, No. 3, pris par cuillerée d'heure en heure, ſont très-utiles: enfin on doit obſerver avec attention les voies par leſquelles la nature tend à ſe décharger, & ſuivre ſon penchant en ſecondant ſes efforts par des remedes ſimpleſ, qui ne dérangent point ſon ordre; mais qui facilitent ſes jeux.

l'ouvrir avec une lancette aussi-tôt que le pus sera formé.

Quand le pouls commence à s'amollir, que les points ont cessé, que la bouche est mauvaise, la langue chargée, humectée & pâteuse, l'on fait vomir le malade avec deux, trois ou quatre grains de tartre émétique, ou avec 20, 25 ou 30 grains d'hypécacuana, délayé dans trois verres d'eau commune, que le malade prendra de quart d'heure en quart d'heure, excepté que le premier ou le second ne provoque le vomissement. S'il y a des cas qui empêchent de vomir, on fait prendre au malade une potion faite avec une once & demi d'oximel scillitique, délayé dans six onces d'une forte infusion de fleurs de sureau ou dans une chopine de petit lait que l'on donnera au malade en quatre fois par intervalle de deux en deux heures; on ne le purgera qu'après que la coction des humeurs sera faite, excepté que l'abondance l'exige, alors le vomitif seroit suivi d'une des potions purgatives, n°. 5.

On donne au malade des lavements d'une infusion de mauves, dans lesquels on mêle une ou deux cuillerées de bon vinaigre, on les fait aussi avec la casse ou le tamarin, on les emploie dès les premiers jours de la maladie, & cela de quatre en quatre heures, on lui fait respirer la vapeur de l'eau & du vinaigre, dans lequel on aura fait bouillir de

la petite ſauge & de la fleur de ſureau, de chaque une pincée, ayant ſoin de bien couvrir le pot avec un papier & un couvert pardeſſus pour empêcher que la vapeur ne s'exhale. On mettra les jambes du malade dans de l'eau tiede, enſuite on lui couvrira la tête d'un linge, & on approchera le pot de ſa bouche auſſi près qu'il pourra le ſouffrir, on le découvre & le malade reſpire cette vapeur qui pénetre dans tout l'intérieur de ſa poitrine, & par là facilite les crachats, la circulation & la tranſpiration. On pourra recevoir cette vapeur dans le goſier au moyen d'un entonnoir, dans les inflammations de gorge & même dans toutes les inflammations internes. Après que le malade aura reſté dans cette poſture pendant une heure, on le couchera & on lui fera prendre l'infuſion de fleurs de ſureau ordonnée, une heure après la ſaignée; on repete cela deux fois le jour, ſi le cas l'exige, on applique ſur la partie douloureuſe des linges ou une flanelle imbibée dans une infuſion de mauves, de camomille & de graines de lin; on fait boire au malade réguliérement un demi verre, tous les quarts d'heure de la tiſane d'orge, n°. 8 ou de celle n°. 9.

L'on peut auſſi uſer du ſirop de vinaigre mêlé avec de l'eau, de la limonade qu'on prépare avec le jus de citron, les eaux de poulet ou de veau, dans leſquelles on aura fait bouillir de l'oſeille & de la chicorée, ou on

employera

employera le vinaigre qui fait, avec le ſucre & l'eau, une boiſſon agréable & très-ſaine. Les pauvres peuvent ſe tenir à la tiſane n°. 8, ou à celle du n°. 9. Toutes ces boiſſons doivent ſe prendre un peu chaudes en temps d'hiver.

Si malgré tous ces ſecours la maladie empire, que le malade ſoit beaucoup agité, on lui donne le julep n°. 6, ou celui du n°. 7, on applique les véſicatoires à la nuque quand le cerveau & la gorge paroiſſent s'engorger; & aux gras de jambes quand la poitrine paroît bien affectée; on peut même les appliquer ſur la douleur du poing & les entretenir pendant quelques temps s'il eſt néceſſaire.

On doit auſſi, autant qu'il eſt poſſible, faire reſpirer au malade un air pur & tempéré. On corrige la chaleur & la ſéchereſſe de l'air par un vent artificiel, par de l'eau qu'on répand, ou par des décoctions de plantes froides qu'on fait reſpirer. On corrige ſa froideur & ſon humidité par le feu; on empêche l'effet de ſon inconſtance en faiſant tenir le malade renfermé, en lui procurant de la fraîcheur ou de la chaleur, à proportion que l'air ſe refroidit ou s'échauffe; enfin on empêche l'effet nuiſible de ſon infection par des odeurs ou par des fumigations faites avec le vinaigre, l'orange, le citron ou la graine de genievre. Si le cas l'exige, il faut tranſporter le malade en un autre lieu où l'air ſoit

plus propre au tempérament & à l'eſpece de maladie.

Il faut avoir ſoin de ſuivre le régime des maladies aiguës, & de ne prendre aucun aliment ſolide dans les premiers jours de la maladie; mais lorſqu'elle commence à décliner & qu'on s'apperçoit de la coction des matieres qui cauſent la maladie, on purge le malade une, deux ou trois fois, avec une des purgations n°. 10 (1), & l'on augmente petit à petit la nourriture liquide, en la joignant à des acides, comme l'épine-vinette, les groſeilles, les prunes ſauvages; enſuite à des ſtomachiques propres à fortifier les fibres de l'eſtomac; tels ſont les bouillons de bœuf, de chapon ou de poularde, avec un peu de bon vin, de ſuc de citron, de ſel de noix muſcades & de cloux de girofle, en faiſant précéder à cet uſage celui d'une cuillerée de ſyrop de quina, mêlé avec la teinture de rhubarbe ou un verre

---

(1) Les gardes-malades auront ſoin de rejetter cette mauvaiſe habitude, de les forcer à prendre de la nourriture contre leur volonté; mais ſeulement de ſuivre leur penchant naturel, en ne leur donnant qu'une petite quantité de ce qu'ils demandent; la raiſon eſt, que la nature étant occupée de la coction des humeurs, ne peut quitter celle-ci pour s'occuper de celle des aliments, qui ne fait qu'augmenter le mal; ce n'eſt pas que je le déſapprouve, lorſque les forces de la nature le demandent: mais je voudrois que leur qualité ſût choiſie par elle.

d'une infusion faite avec la rhubarbe, la gentiane, la camomille romaine ou la petite absinthe; on peut faire usage d'une boisson faite par infusion de chicorée & de melisse, en mettant dans chaque verre une cuillerée d'une mixture balsamique, composée de crême & de jaune d'œuf battus ensemble, avec trois ou quatre goutes d'huile de canelle; & lorsqu'on est dans un état de convalescence il faut user des aliments faciles à digérer, de nature à adoucir & à rafraîchir, en observant la plus grande sobriété & en prenant un exercice très-modéré. On peut suivre le régime des convalescents décrit ci-devant au chapitre des régimes, & enfin on peut encore faire usage de la potion cordiale n°. 11.

N. J'observe qu'on donne différents noms aux maladies inflammatoires; mais ces noms sont seulement appropriés aux parties qu'elles affectent; c'est pourquoi le traitement que je viens de décrire peut s'appliquer dans toutes les maladies inflammatoires, comme inflammation de poitrine, esquinancie, pluréfies fausses ou vraies, inflammation du bas ventre, dans les fievres malignes, ardentes, putrides, &c., notamment à l'espèce des maladies épidémiques que j'ai vu regner & qui regnent actuellement dans Grenoble & dans les campagnes voisines, & dont le succès de la guerison a toujours répondu au zele que j'ai mis à ser-

vir ceux qui ont bien voulu m'honnorer de leur confiance.

N°. 1. Potion contre les vers.

Prenez six onces d'eau distillée contre les vers, de la coraline, de racine de fougere mâle pulverisée, de la barbotine, de chaque demi gros, une goute d'huile essentielle d'absynthe, mêlez le tout ensemble; cette potion se prend par cuillerée, à une ou deux heures de distance dans les affections vermineuses.

Autre potion purgative contre les vers qui doit suivre la précédente.

Prenez quatre onces décoction contre les vers, faites y fondre & délayer sel d'epsum & confection Hamech, de chaque trois gros, sirop de chicorée composé une once.

Ces potions conviennent très-bien dans les fievres, où l'on a lieu de soupçonner des vers, elles les chassent, les tuent, & les évacuent.

N°. 2. Tisane pectorale.

Prenez deux figues grasses coupées par morceaux; demi once de raisin sec de damas, dont vous ôterez les pepins, une once & demie de racine de guimauve coupée par tranches, faites bouillir le tout dans trois pintes & demie d'eau commune jusqu'à la consomption de la quatrieme partie, ajoutez y ensuite un peu de reglisse, & la retirez du feu, gardez la sans la passer, & la faites boire au malade par demi verrée de

quart d'heure en quart d'heure, elle eſt très-néceſſaire dans les fluxions de poitrine, & dans les maladies du poumon, &c.

N°. 3. Looch adouciſſant.

Prenez deux ſcrupules de blanc de baleine, une once d'oximel ſcillitique, deux onces d'huile d'amendes douces, une once de ſirop de guimauve & demi once de ſirop diacode, ſelon le beſoin ; on peut auſſi employer le kermès à la doſe de trois ou quatre grains, dans trois onces de ſirop de guimauve.

Autre.

Prenez du ſirop de guimauve, de l'huile d'amendes douces, de chaque une once, de blanc de baleine diſſous dans l'huile ci-deſſus, un gros ; mêlez le tout enſemble pour un looch.

Ces loochs ſe donnent par cuillerée d'heure en heure dans les rhumes & les fluxions de poitrine, dans la pleuréſie, dans la péripneumonie & l'aſthme.

Ils diviſent les viſcoſités qui obſtruent les bronches & facilite en même temps la ſortie des crachats.

N.° 4. Gargariſme.

Prenez trois figues graſſes, faites les cuire juſqu'à conſomption de la quatrieme partie, dans du lait & de l'eau commune, de chaque cinq onces.

Autre.

Prenez une figue graſſe, de roſes rouges une pincée, de miel deux gros.

Faites bouillir le tout dans un demi ſeptier d'eau, pendant l'eſpace d'un demi quart d'heure, paſſez la liqueur & ajoutez y un ve.re de bon vinaigre ; on peut auſſi employer le ſirop de meures, le miel roſat, &c.

N.° 5. Potion purgative.

Prenez cinq onces de décoction de caſſes, faites y fondre deux onces de manne ; après avoir paſſé la liqueur, diſſolvez y deux gros de ſel d'epſon, on y mêle deux onces de ſirop d e chicorée compoſé.

Autre potion purgative.

Prenez deux onces de manne, une once tamarin, deux onces pulpes de caſſe.

Faites fondre le tout dans quatre onces d'eau commune ; paſſez & y ajoutez deux onces d'huile d'amendes douces.

Autre.

Prenez deux onces de manne, faites les fondre dans quatre onces d'eau commune ; paſſez & y mêlez deux onces de ſirop de chicorée compoſée.

Ces potions purgatives évacuent fort doucement les humeurs qui ſont bien diſpoſées ; on les préfere pour premiere purgation dans les maladies aiguës & inflammatoires. L'uſage de toutes ces potions doit être proportionné à l'âge, à la force, à la conſtitution des tempéraments & à violence de la maladie.

On doit les faire préparer par un Apothicaire ou par quelques perſonnes de l'art.

N.° 6. Julep temperant.

Prenez cinq onces d'eau diſtilée tempérante; délayez y un ſcrupule de poudre tempérante, une once de ſirop de limons; ce julep calme & tempere la trop grande agitation du ſang & des humeurs, on le prend par cuillerée, d'heure en heure, ayant ſoin d'agiter la bouteille chaque fois que l'on en donne.

N.° 7. Autre julep tempérant.

Prenez trois onces d'eau de laitue & demi once de ſirop diacode, mêlez le tout pour prendre en deux fois à une heure d'intervalle.

N.° 8. Tiſane d'orge.

Prenez quatre onces d'orges & un quart d'once de crême de tartre, faites bouillir le tout dans cinq chopines d'eau, juſqu'à ce que l'orge ſoit ouvert, laiſſez la inſuſer une heure, & enſuite la coulez.

N.° 9. Autre.

Prenez fleurs de mauves, de violettes, de chaque une pincée, de bourrache trois feuilles, faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pendant demi heure, paſſez & y ajoutez deux cuillerées de bon miel & autant de vinaigre; on peut encore faire la tiſane avec trois onces d'orge & une poignée d'oſeille, en y joignant deux cuillerées de miel dans la même quantité d'eau que la précédente.

N.° 10. Purgation.

Prenez rhubarbe demi dragme, crême de

tartre, jalap, de chaque vingt-quatre grains, faites un opiate avec le ſirop de pêche, pour prendre en deux fois, à deux heures l'un de l'autre.

Pilules purgatives ſtomachiques.

Prenez deux onces d'aloës ſocotrin, du turbith & de mirobolan citrin, de chaque demi once, de la rhubarbe choiſie & du jalap de chaque deux gros, de la canelle, du bois d'aloës, d'hypécacuana, de chaque demi gros, mêlez avec une ſuffiſante quantité de ſirop d'abſinthe, faites de la maſſe des pilules ſelon l'art.

Elles fortifient la digeſtion, entretiennent la liberté du ventre & donnent même de l'appétit.

La doſe doit être très-petite lorſqu'il s'agit de fortifier l'eſtomac, depuis quatre juſqu'à dix, douze, quinze grains, le matin à jeun, en continuant pluſieurs jours de ſuite, lorſqu'on veut purger en fortifiant, on en prend depuis vingt-quatre juſqu'à un gros, un ou deux jours de ſuite.

N.° 22. Potion cordiale.

Prenez quatre onces d'eau diſtillée cordiale, un gros de confection d'hyacinthe, une once de ſirop cordial & demi once d'eau de meliſſe, mêlez le tout enſemble pour prendre par cuillerée, d'heure en d'heure; dans les épuiſements elle fortifie & ranime les forces perdues par une longue maladie.

Je vais joindre ici les principales maximes par lesquelles se conduisoit Hypocrate, dans le traitement des maladies ; il disoit, en premier lieu, que les contraires se guérissoient par les contraires, c'est-à-dire, que supposé que de certaines choses soient opposées les unes aux autres, il faut les employer les unes contre les autres (1).

Il explique ailleurs cet aphorisme de cette maniere, la plénitude guérit les maladies causées par l'évacuation, & réciproquement l'évacuation celles qui viennent de plénitude. Le chaud détruit le froid & le froid éteint la chaleur.

2.° Que la médecine est une addition de ce qui manque & une soustraction d ce qui est superflu ; axiome expliqué par le suivant : il y a des sucs ou des humeurs qu'il faut chasser du corps en certain rencontre & d'autres qu'il faut y reproduire.

3.° Quant à la maniere d'ajouter ou de retrancher, il avertit en général qu'il ne faut ni vuider ni remplir tout d'un coup, ni trop vite, ni trop abondamment, de même qu'il est dangereux de refroidir subitement & plus qu'il ne faut ; tout excès est ennemi de la nature.

4.° Qu'il faut tantôt dilater & tantôt

(1) Hist. nat. de l'hom. malad. par M. le Clerc, tom. 1. pag. 379.

resserrer; dilater ou ouvrir les passages par lesquels les humeurs s'écoulent naturellement lorsqu'ils ne sont pas suffisamment ouverts & qu'ils s'obstruent: resserrer au contraire & rétrecir les canaux relâchés, lorsque les sucs qui s'y rendent n'y doivent point passer, qu'ils y affluent avec trop d'abondance: il ajoute qu'il faut quelquefois adoucir, endurcir, amollir, d'autres fois épaissir, diviser & subtiliser, tantôt exciter, réveiller, tantôt engourdir, arrêter, & tout cela relativement aux circonstances, aux humeurs & aux parties solides.

5°. Qu'il faut observer le cours des humeurs, savoir d'où elles viennent, où elles vont, en conséquence les détourner lorsqu'elles ne prennent point la voie convenable, les détourner d'un autre côté, comme on change le cours d'un ruisseau, ou en d'autres occasions les rappeller en arriere, attirant en haut celles qui se portent en bas, & précipitant celles qui tendent en haut.

6°. Qu'il faut évacuer par des voies convenables, ce qui ne doit point séjourner, & prendre garde que les humeurs qu'on aura une fois chassées des lieux où elles ne doivent point se rendre, n'y rentrent de nouveau.

7.° Lorsqu'on suit la raison & que le succès ne répond pas à l'attente, il ne faut pas changer de pratique trop vite, sur-tout si les causes sur lesquelles on s'est déterminé suffisent toujours: mais comme cette maxime pour-

roit induire à erreur, la ſuivante lui ſervira de correctif.

8.° Qu'il faut obſerver attentivement ce qui ſoulage un malade, ou ce qui augmente ſon mal, ce qu'il ſupporte, & ce qui l'affoiblit.

9°. Qu'il ne faut rien entreprendre au haſard, qu'il vaut mieux quelquefois ſe repoſer que d'agir, en ſuivant cet axiome important, ſi l'on ne fait point de bien, l'on ne fait point de mal.

10.° Qu'aux maux extrêmes il faut des remedes extrêmes, ce que les médicamens ne gueriſſent point, le fer le guérit; le feu vient à bout de ce que le fer ne guerit point; mais ce que le feu ne guérit point, ſera regardé comme incurable.

11.° Qu'il ne faut point entreprendre les maladies déſeſpérées, parce qu'il eſt inutile d'employer l'art à ce qui eſt au-deſſus de ſon pouvoir. Mais on doit les abandonner aux ſoins de la nature, en lui aidant par un changement d'air & un régime analogue à la maladie.

Dans les maladies chroniques la médecine d'Hypocrate ſe bornoit au régime, à l'exercice, aux bains, aux frictions & à un très-petit nombre de remedes.

Il avoit obſervé que les maladies aiguës ſont ennemies de tout exercice & de tout remede violent & que la nature ne ſouffre point ce qui peut la forcer; il n'avoit recours

aux remedes violents, que lorſque les moyens les plus doux demeuroient ſans effet.

Il ſavoit par expérience que dans les maladies violentes, la nature faiſoit elle-même la plus grande partie de l'ouvrage, & qu'elle étoit preſque toujours aſſez puiſſante pour préparer la matiere morbifique, la cuire & amener une criſe & l'expulſion ; en conſéquence de ces idées, ſans la troubler dans les opérations ſalutaires par une confuſion de remedes, il ſe contentoit de l'aider avec circonſpection, d'avancer la préparation des humeurs & leur coction, de modérer les ſymptômes quand ils étoient exceſſifs, & lorſqu'il s'étoit aſſuré de la maturité des matieres & de l'action de la nature pour les expulſer, il lui tendoit, pour ainſi dire, la main & la guidoit où elle vouloit aller, en favoriſant l'expulſion par les voies qu'elle paroiſſoit choiſir de préférence.

Comme la tête eſt une partie ſujette à différentes maladies, nous en dirons deux mots.

Des maux de Tête.

On diſtingue ces maux en univerſels & en particuliers. Le mal de tête univerſel ſe fait connoître par une douleur plus ou moins vive, qui occupe toute la partie qui eſt accompagnée de chaleur, quelquefois de lancements, de pulſations & de fievre.

Le mal de tête particulier se répand dans différents endroits de la tête ; telles sont les douleurs d'oreille, les migraines, les maux d'yeux & de dents ; quelquefois les fluxions se jettent sur le cou, les levres, la gorge, la glotte, le larinx, les bronches, les poumons, &c.

Les causes qui peuvent produire les maux de tête universels ou particuliers, sont la plénitude, la grande chaleur, la suppression de quelques évacuations accoutumées, comme le saignement de nez, les saignées habituelles, les scarifications, les hémorroïdes, les regles chez les femmes, la sueur des pieds, la transpiration arrêtée par l'action de l'air froid, les vices de l'estomac ; enfin tout ce qui peut causer un dérangement à la circulation du sang dans les vaisseaux de la tête, peut occasionner des douleurs dans cette partie. Ces maux s'annoncent le plus souvent par des altertanives de froid & de chaud, par la fievre plus ou moins violente ; elle est tantôt continue, tantôt intermittente & accompagnée d'accablement, d'anxiétés & de dégoût. Les douleurs qui se font sentir à la partie affectée, semblent se répandre par tout le corps. Les fluxions des yeux, du nez, des levres & de la gorge se manifestent à la vue ; on juge au son de la voix, ou par la toux, de l'état de la trachée artere & des poumons.

Quelle que soit la cause des maux de tête

universfels ou particuliers, on ne peut y remédier qu'en détruisant cette cause; si elle dépend de quelque suppression d'évacuation habituelle, on tâchera de la rétablir, & cela en relâchant les vaisseaux par les lavements, les bains, les saignées de pied, & par l'application des sangsues à l'anus, quand le mal est produit par quelque suppression d'hémorroïdes, & aux parties naturelles des femmes, lorsque leurs regles sont supprimées; l'on peut faire usage du tabac pour exciter l'évacuation de la sérosité, & quand le mal est moins violent, que la bouche est amere & pâteuse, que la langue est chargée & humectée, on fait vomir le malade avec vingt-cinq grains d'hypécacuana, ou avec trois ou quatre grains de tartre émétique, donné comme il est indiqué ci-devant au traitement des maladies aiguës, & les jours suivants on le purgera une ou deux fois selon la nécessité, avec une des purgations n°. 10.

Si le malétoit opiniâtre & violent, on appliquera des sangsues derriere les oreilles, & en suite un vesicatoire derriere le cou, qu'on entretiendra suivant le besoin. Si la maladie est causée par une transpiration arrêtée, on tâche de la rétablir par les fumigations en tenant la partie chaude & en y appliquant des cataplasmes faits avec des fleurs de sureau & de la mie de pain; on tiendra le ventre libre par la diete, par des lavements, & enfin on doit suivre, dans

tous les cas, le régime adouciſſant, plus ou moins ſévere, ſelon la violence & la durée de la maladie.

Des remedes naturels pris dans les aliments.

Je vais propoſer ici des remedes ſimples, pris dans les plantes & dans les graines qui forment les principaux objets de nos aliments. Les perſonnes qui menent une vie laborieuſe, peuvent uſer d'une panade faite avec du pain rôti, du ſucre & du bon vin, & cela quand ils ſeront atteints de quelque légere indéjection ou diarrhée, cauſée par foibleſſe ou relâchement. On peut auſſi uſer d'un bouillon fait avec ſix onces de pain de froment bien préparé; les faire bouillir pendant demi heure dans un pot de terre, couvert, avec trois chopines de bonne eau, qu'on paſſera en décoction; on ajoutera enſuite une demi chopine de jus de citron, un gros & demi d'eau de canelle orgée, quatre onces de bon vin & une quantité ſuffiſante de ſucre.

1°. Le pain avec du bon beurre frais, mangé tous les matins à déjeûné, eſt propre à détruire les aigres des premieres voies. Un petit pain que l'on aura fait cuire, après y avoir enfermé des baies de genievre, coupé par moitié, ſortant du four, & appliqué tout chaud ſur l'oreille, ſoulage ou guérit la ſurdité.

La farine de ſeigle, mêlée avec du miel, fait mûrir les abcès.

Se frotter la tête avec du ſon bien chaud,

ſoulage les peſanteurs de tête & les tintements d'oreilles.

Le pain bouilli dans un leger bouillon, eſt un bon aliment dans les fievres. La mie de pain cuite dans l'eau, fait une panade très-utile, en y mêlant un jaune d'œuf & un peu de ſucre. Si l'on preſſe le pain cuit à travers une paſſoire, cela formera la crême ou la gelée de pain. La mie de pain cuit dans le lait eſt un cataplaſme anodin, en y ajoutant une pincée de ſafran. La mie de pain cuit dans le vin rouge fait un cataplaſme confortant, la folle farine ſaupoudrée légérement ſur les dartres, ou autres maladies de la peau, les ſoulage.

2°. L'eau froide, bue après le repas, fortifie l'eſtomac & prévient les indigeſtions. Elle eſt bonne pour reſſerrer les vaiſſeaux après les coups, les chûtes, ſoit qu'il y ait échimoſe ou non. Dans les diſtentions violentes des tendons & des ligaments, l'eau fraîche, mêlée avec partie égale de vinaigre, eſt très-bonne pour arrêter les hémorrhagies qui arrivent après les accouchements. On applique des linges trempés dans cette eau ſur le ventre dans ces cas urgents; & ſur le front, pour arrêter celle du nez. L'eau chaude eſt propre pour atténuer ou diviſer les humeurs épaiſſes. Si elle eſt bue par gorgée, auſſi chaude qu'on peut l'avaler, elle facilite l'évacuation des vents.

3°. Lorſque le vin eſt bien mûr, c'eſt un cordial naturel, celui d'Eſpagne ou d'Alicanthe

eſt le plus ſûr, parce qu'il n'aigrit pas; le rouge eſt préférable au blanc.

4. Le chocolat convient à l'eſtomac froid, à la poitrine, à la toux, au crachement de pus; il nourrit & fortifie beaucoup, il eſt bon dans l'éthiſie, dans l'atrophie & dans le ſcorbut.

5. Le café fortifie, hâte la digeſtion, adoucit la douleur de tête, raréfie le ſang, arrête les vapeurs, donne de la gaïté, empêche l'aſſoupiſſement après le repas; il excite l'évacuation des regles & des urines. On peut s'en ſervir comme du thé, en cette ſorte: on prend un gros de café en fêve, ſans le faire rotir, on le fait bouillir dans un pot de terre bien bouché, afin d'empêcher l'exhalaiſon de la partie la plus ſpiritueuſe, l'eſpace d'un demi quart d'heure, avec un demi ſeptier d'eau, enſuite on retire du feu la liqueur, & après l'avoir laiſſé repoſer quelque temps, on la prend chaude avec du ſucre. Ces fêves peuvent ſervir deux fois.

6. Le lait de vache, pour toute nourriture, guérit de la goutte & de pluſieurs autres maladies chroniques. La bouillie & les panades qu'on en fait ſont de grands adouciſſants. On en fait une eau laiteuſe, en mettant demi-ſeptier de lait ſur trois chopines d'eau, que l'on boit de quart d'heure en quart d'heure dans la la matinée. Le petit lait, bien fait, ſans être clarifié, eſt encore meilleur.

7. On fait des tiſanes d'orge avec la racine

de ſcorſonere ou de chien-dent, &c. La crême d'orge, ainſi que l'orge, ſont très-utiles dans les maladies inflammatoires, dans les convaleſcences & dans les maladies chroniques; c'eſt un remede alimental; il nourrit & reſtaure en humectant, en rafraìchiſſant la poitrine; il provoque le ſommeil & modere la toux. Une forte décoction d'orge ou d'avoine & de ſucre, eſt excellente dans les même cas.

8. L'avoine ou ſon gruau, fait des bouillons excellents & très-utiles dans les plus grandes maladies, deux onces de gruau, un jaune d'œuf & un peu de ſucre, pour deux bouillons. L'eau de gruau ſe fait avec deux onces de gruau ſur deux pintes d'eau, en y ajoutant un peu de ſucre; ce qui forme une boiſſon fort bonne dans les maux de poitrine.

9. Le bouillon de pois lâche le ventre, excite les urines, nettoie les reins & la veſſie.

10. La crême que l'on tire des lentilles, comme celle du riz nourrit, & eſt très-légere à l'eſtomac.

11. Les oignons cuits & mêlés avec des figues graſſes, font mûrir les abcès. Cuits & appliqués ſur le ventre ils font uriner les enfants attaqués de retention d'urine.... Cuits ou ròtis ſur la braiſe, & mangés en ſalade, ils forment un remede pour faire cracher dans les vieux rhumes. Un hydropique guérit par ce ſeul uſage, pour toute nourriture, & en buvant du vin blanc à ſa ſoif. L'oignon eſt chaud, ſec, appéritif, inciſif & déterſif.

12. L'uſage interne de l'ail guérit la colique venteuſe, chaſſe les vers & la peſte, avec du vinaigre; elle détruit les viſcoſités de l'eſtomac & excite l'appétit, &c.

L'ail eſt la thériaque des pauvres, elle eſt bonne contre la rage. Deux gouſſes d'ail, priſes une fois la ſemaine, dans un demi verre de vin blanc où elles auront infuſé, ſoulagent les retentions d'urine & la gravelle. On peut en uſer extérieurement dans les même cas que l'oignon. Le pourreau a à peu près la même vertu.

13 Le ſuc ou le bouillon de choux fait avec le veau, lâche le ventre; on y ajoute du creſſon de fontaine, du lierre terreſtre ou des feuilles d'orties mortes, ſuivant le beſoin, dans la cachexie ſcorbutique, dans la phtiſie, &c.

Les choux rouges ſont pectoraux & plus ſains encore pour la phtiſie que les autres; avec leur ſuc on peut faire un looch dépuré, en les faiſant bouillir & enſuite paſſés & mêlés avec partie égale de miel écumé ou de ſucre, & on fait boullir ce mêlange doucement juſqu'à conſiſtance de looch. Etant refroidi, on mêle trois dragmes de ſafran, il eſt excellent pour l'aſthme & pour les autres maladies de la poitrine & des poumons; on en prend une cuillerée par heure.

14. Les cardes de poirées & celles d'artichaux, cuites & mangées en ſalade lachent le ventre. La beterave cuite & mangée en ſalade ou au beurre frais, forme un abſorbant très-naturel dans les maux d'eſtomac.

15. La décoction des raves du Limousin, guérit les tenesmes & les cours de ventre opiniâtres des enfants, en y mêlant un peu de beurre frais.... Ces raves pilées & appliquées sur les engelures les guérissent.

16. Les navets sont pectoraux, étant donnés en bouillon avec le veau.

On met les panais dans les bouillons, en y joignant des racines d'asperge, de persil, de fenouil & de chicorée, avec un chapon, pour les scorbutiques.

17. Le principal usage interne du persil est dans les obstructions, la jaunisse, la cachexie, la pierre, la gravelle, la suppression d'urine & des régles. Ses feuilles prises en décoction, dans du vin blanc ou dans des bouillons ou tisanes, sont résolutives & vulnéraires; c'est pourquoi on les applique avec un grand succès sur les coupures & sur les contusions, après les avoir froissées.

Les feuilles vertes de persil, infusées en maniere de thé & prises à jeun, sont excellentes dans la cachexie & dans la gravelle; étant cuites sous les cendres, l'on en exprime le suc pour les hydropiques.

18. Les épinars sont rafraîchissants & humectants, cuits dans du bouillon ou mangés en salade, ils lâchent le ventre, l'adoucissent & purifient le sang. Les choux fleurs, préparés de cette façon, produisent le même effet.

19. Les salsifis sont cordiaux, diaphorétiques

& adouciſſants dans les tiſanes ou bouillons.

20. Les eſcargots ſont ſalutaires aux nerfs, aux poumons, à la phytiſie, aux crachements de ſang & autres affections de poitrine.

21. Les limaçons font des bouillons très-ſucculents dans la phytiſie, & leurs coquilles réduites en poudre, deſſéchent les crevaſſes des pieds & des mains

22. Les écrevices de riviere ſont propres pour la phytiſie, l'aſthme, pour atténuer la pierre des reins & de la veſſie, pour exciter l'urine, pour déterger les ulceres de la gorge, pour purifier le ſang, priſes en bouillon ou en ſubſtance.

23 Les grenouilles ſont l'antidote du venin de tous les ſerpens; mangées en ſubſtance ou en bouillon, elles ſont bonnes aux étiques, aux phytiſiques & à ceux que de longues maladies ont deſſéchés, comme auſſi dans les toux invétérées. Les bouillons ſont humectants & adouciſſants, &c. La verte, qui vit dans les rivieres & dans les fontaines, eſt la meilleure.

24 Le poivre eſt uſité dans la froideur & les peſanteurs d'eſtomac, indigeſtions, douleurs & plénitude, provenant de l'abondance des crudités. Le plus prompt remede eſt d'avaler, en forme de pilules, trois ou quatre grains de poivre noir, & ne rien prendre que quatre heures après.

Son uſage externe eſt d'appaiſer la douleur des dents & diminuer l'enflure de la luette, ou la faire remettre à ſa place quand elle eſt

relâchée, & de guérir ou soulager les affections froides en forme de gargarismes & de sternutatoire.

Cinq à six grains avalés après le repas, préviennent les indigestions, & en continuant plusieurs jours de suite, ils guérissent quelquefois la fievre quarte.

25. L'usage de la muscade est de fortifier & réchauffer l'estomac, d'aider à la digestion, de chasser les venins, de corriger la puanteur d'haleine, &c.

Sa poudre convient souvent dans les douleurs de colique, les vomissements & les cours de ventre, au poids de quinze à dix-huit grains; on la regarde comme un spécifique, pour soulager ces maladies dans les femmes grosses & même après leurs couches.

26. Le gingembre en poudre, fait comme la muscade, en certaine foiblesse d'estomac.... Le gingembre mêlé avec du miel, soulage les asthmatiques & les cachéchiques.

27. Le girofle convient aux défaillances, maux de dents, aux crudités d'estomac, vertiges & aux maladies malignes; il est d'un très-utile usage dans les aliments maigres, par rapport à l'estomac. On attribue la même vertu aux poudres de marjolaine, de melisse, de romarin, de lavande, de basilic, & surtout de menthe.

L'usage du safran est bon dans la syncope & l'apoplexie, on met une goutte ou deux de

ſa teinture ſur la langue ; la doſe eſt depuis deux grains juſqu'à un ſcrupule. Son uſage externe eſt cordial ; mis ſur l'eſtomac il empêche les nauſées & ſoulage les coliques. On en fait des infuſions avec la véronique dans l'aſthme ; infuſé dans l'eau de canelle, il ſoulage dans la ſuppreſſion des regles. Il entre dans les cataplâmes & dans les cordiaux.

29. Le citron eſt le contre poiſon de toutes ſortes de venin ; il eſt rafraichiſſant & propre à calmer les ardeurs du ſang, à précipiter la bile, à chaſſer les vers, à déterger les humeurs groſſieres & à tempérer la ſoif ; c'eſt un excellent anti-ſcorbutique. Son écorce battue avec le ſuc & arroſée d'un peu d'eau-de-vie, donne un excellent ſtomachique contre les vents. Les écorces d'orange ont la même vertu. Sa fleur eſt propre contre les vers.

30. L'anis infuſé avec les ſemences de fenouil, les fleurs de camomille & mêlé avec un peu d'huile d'amande douce, un peu de ſavon de Veniſe, forme un excellent cataplaſme dans les coliques des enfants. . . . L'infuſion de ces ſemences, toute chaude, eſt fort bonne dans le hoquet & dans les flatuoſités.

31. Trois onces d'huile d'amandes douces, dans un bouillon, appaiſent les coliques & purgent doucement. Douze amandes douces, pilées ſur une pinte d'eau d'orge, forment une boiſſon rafraîchiſſante, pectorale, en y mêlant un peu

de ſucre, & ſtomachique en y mêlant trois gros d'eau de fleurs d'orange.

32. Les raiſins ſecs ſont dans les tiſanes des boiſſons pectorales, adouciſſantes. La pulpe de raiſin eſt laxative, étant mêlée avec deux gros de crême de tartre dans une once de pulpe.

33. Les figues étant bouillies avec les capillaires, ſavoir quatre figues & une poignée de capillaire, ſur quatre pintes d'eau où l'on aura ajouté une once de bon miel, ſont un béchique très-naturel dans les vieux rhumes & dans l'aſthme.

34. Le concombre de jardin étant bouilli, humecte, rafraîchit, adoucit, tempere l'acrimonie des humeurs & modere le trop grand mouvement du ſang. Sa ſemence eſt une des quatre grandes ſemences froides, d'un grand uſage dans les émulſions, pour la pleuréſie & la phrénéſie. Le concombre pelé & coupé par morceau, bouilli avec une demi livre de veau, fait un bouillon rafraîchiſſant.

35. La citrouille & la laitue ont à-peu-près les mêmes vertus. On met une demi livre de citrouille avec autant de veau pour deux bouillons, dans les maux de poitrine... L'eau de citrouille, toute ſeule, tient lieu d'eau de poulet dans les fievres continues... On fait des cataplaſmes anodins avec ſa pulpe, ou avec celle de cocombre.

36. Les fleurs de mille-feuilles ſont utiles dans toutes les affections convulſives, ainſi que dans

dans les douleurs d'hémorrhoïdes, de coliques & de tranchées des accouchées. Enfin pour arrêter les pertes de sang, de quelques parties qu'elles viennent, on prend de son suc depuis une jusqu'à quatre onces, seul ou mêlé avec celui d'ortie; on peut encore les prendre en maniere de thé. Ses feuilles étant pilées & appliquées sur les plaies, les guérissent promptement.

37 L'usage des baies de genievre est de soulager dans les maladies de tête, de nerfs, de poitrine, & dans les maux causés par les vents. Il purge les humeurs visqueuses des reins & de la vessie par l'urine, par la sueur & par les regles. La fumée des baies & des branches est usitée avec succès en temps de peste, & toutes les fois qu'on veut corriger l'infection de l'air des appartements. La décoction de ses sommités est fort bonne pour guérir l'hydropisie : la tisane faite avec son bois est sudorifique. Les baies & bois de genievre sont d'utiles décoctions anti-scorbutiques.. Ces baïes se brulent comme le café, & l'on en fait le café des pauvres.

38 Le cresson de fontaine est atténuant, apéritif, &c. Son usage est de purifier le sang; c'est un remede spécifique pour le scorbut, pris intérieurement, son suc seul ou dans les bouillons, forme un bon anti-scorbutique.... Ses feuilles assaisonnées avec de l'huile d'olive & du vinaigre, forment une salade utile dans les

affections ſcorbutiques. La roquette a à peu-près les mêmes vertus.

39 Les bouillons où l'on fait entrer le cerſeuil, conviennent pour réſoudre le ſang épais & pour exciter l'expectoration dans l'aſthme.... Cette herbe eſt d'ailleurs vulnéraire, réſolutive, diurétique & émenagogue.

40 La ciguë appliquée en forme de cataplaſme ſur les ganglions, les diſſipe & réſout les tumeurs des glandes durcies, & en appaiſe les douleurs.

41 L'abſinthe fortifie, aide à la digeſtion, à la ſécrétion d'urine & à l'évacuation des regles. Elle tue les vers, purge la bile, excite la ſueur & guérit les fievres tierces, ainſi que l'hydropiſie; on la prend en ſubſtance ou en infuſion, à froid dans du bon vin blanc ou dans de l'eau. La doſe eſt depuis un demi verre juſqu'à un verre, le matin à jeun, pendant quinze jours.

L'abſinthe eſt l'amer univerſel dans les maladies chroniques, ſur-tout dans celles de l'eſtomac, dont elle tarit les productions vermineuſes, étant priſe en maniere de thé. Pilée & appliquée ſur la plante du pied, elle en diſſipe l'enflure.

42 Les fleurs & les baïes de ſureau en extrait, ſont un excellent antidote pour la fievre quarte. Ces fleurs cuites dans du lait, & appliquées avec la décoction, forment un excellent cataplaſme contre la goutte;

cuites dans de l'eau & appliquées avec ſa décoction, ſur les éréſipelles, elles enlevent l'inflammation & reſolvent l'humeur obſtruée ; cette même décoction, priſe intérieurement, eſt excellente dans les mêmes maladies pour exciter la ſueur : la décoction ſeroit encore meilleure ſi on la faiſoit avec du petit lait ; elle convient aux maladies ſcorbutiques, phlegmoneuſes, &c. Ces baïes ſont ſudorifiques & propres pour la diſſenterie, étant priſes intérieurement.

L'écorce verte & moyenne purge les humeurs ſéreuſes des hydropiques & des ſcorbutiques, priſe en décoction ou en infuſion.

43 La benoite eſt propre pour diſſoudre le ſang caillé, étant priſe en poudre, en decoction ou en infuſion dans du vin blanc ; elle fortifie l'eſtomac & le rétablit dans ſon état naturel, lorſqu'il eſt débile & affoibli. Elle convient aux opilations & aux obſtructions du foie, de la rate & du méſentere.

La racine de benoite ou cariophilata, infuſée dans la bierre à chaud, fait une boiſſon qui fortifie puiſſamment, étant priſe tous les matins.

44 L'uſage de la rue eſt contre l'épilepſie, la peſte & les maladies malignes, tant comme préſervative que curative ; elle chaſſe le venin, fortifie la vue & la foibleſſe d'eſtomac, guérit la colique venteuſe, ainſi que la morſure des ſerpens & des chiens enragés. Dans

ce cas on en pile avec un peu de vinaigre & du ſel, & ayant fait avaler deux ou trois onces du ſuc exprimé de ce mêlange, on applique le marc ſur la morſure.

Le vinaigre de la rue eſt un des antidotes le plus uſité dans la peſte.

45 L'uſage de la petite ſauge convient à ceux qui ſont menacés ou atteints de paralyſie, de rhumatiſme, de vertige, d'épilepſie, de catharre, d'aſthme, de tremblemens, d'apoplexie & autres affections du cerveau. On la prend en maniere de thé, en continuant pluſieurs jours le matin à jeun. Elle eſt très-utile pour l'indigeſtion, foibleſſe d'eſtomac, colique venteuſe ou vermineuſe, & dans la ſuppreſſion des regles & des urines.

La ſauge eſt préférée au thé par les Orientaux, ſoit les feuilles en infuſion, ſoit les fleurs; celles-là légérement bouillies avec un peu de ſel, ſont une lotion excellente contre la pourriture ou ſemblables maux de gencives & contre toutes autres eſpece de plaies malignes.

46 On fait uſage du romarin dans l'apoplexie, l'épilepſie, le vertige, la paralyſie, le carus & autres affections ſemblables de la tête & du genre nerveux. Il éclaircit la vue, corrige la puanteur de l'haleine, guérit les obſtructions, la jauniſſe & fortifie l'eſtomac & le cœur. On en uſe de même que la petite ſauge. On s'en ſert extérieurement pour fortifier les jointures & les nerfs, pour réſiſter à

la gangrene & pour résoudre les humeurs froides, &c. Le romarin est comparable au spica, son infusion est bonne dans les pertes blanches & c'est un excellent vulnéraire. Il est le substitut de la thériaque.

47 La melisse est excellente dans les affections de la tête, du cœur, de l'estomac & de la matrice; dans la mélancolie, la paralysie, l'apoplexie, l'épilepsie, le vertige, la syncope, les crudités d'estomac, la suppression des regles, la suffocation & la mauvaise haleine. On use des feuilles & des fleurs de melisse, en maniere de thé; on en met une pincée de seches ou une demi poignée de fraiches dans un demi-septier d'eau. L'eau & le syrop de melisse a les mêmes vertus que l'infusion de sa plante.

48. Le lierre terrestre est un excellent remede en infusion dans les phtisies, les crachements de pus, les pertes de sang, de même que dans les hémorrhoïdes; dans les affections graveleuses, aux ulceres internes des reins, de la poitrine & des poumons. La corne de cerf a à peu-près les mêmes vertus.

49. Le fenouil, la vapeur de sa décoction est très-bonne pour les maux d'yeux & pour la surdité. Sa décoction produit l'abondance du lait aux nourrices. L'asperge a les mêmes vertus.

50 Après les remedes généraux, les fleurs de la petite centaurée, de la camomille en poudre, guérissent la fievre comme

le quinquina ; on en prend depuis un demi gros jusqu'à un gros chaque jour, le matin à jeun ; elles conviennent à la jaunisse, à la suppression des regles, au scorbut, à l'hydropisie, à la goutte, aux vers & aux morsures des chiens enragés.

51. Les mille-pertuis, ses fleurs sont excellentes dans les affections pthisiques commençantes, les affections venimeuses & les mélancoliques.

52. Le violier ou giroflier, la fleur jaune de celui qui croit sur les murailles, donne une infusion theïforme excellente dans les pâles couleurs.

53 Les violettes, leurs fleurs en infusion sont pectorales, cordiales & laxatives. Leur usage est de tempérer la bile, de modérer la chaleur des fievres. La poudre de violette & séche, prise au poids d'une dragme, purge doucement.

54. La mauve convient dans toutes les maladies provenant d'acrimonie, de chaleur & de sécheresse, tant interne qu'externe.

55. La chicorée convient dans tous les cas où il faut ouvrir, désopiler, diviser, atténuer les humeurs, comme obstructions, fievres continues ou intermittentes, &c.

56. L'oseille fortifie, excite l'appétit, tempere la soif, calme la bile, résiste au venin & à la corruption ; on peut bien l'ajouter à la cochlearia, au cresson & au raifort dans les affections scorbutiques, &c.

57. Le coquelicot, ses fleurs sont dianoiques & anodines dans la pleurésie.

58. Le bluet, sa fleur qui croit dans les bleds, mêlée avec de la semence d'ortie, fait une émulsion dans l'eau de graine de lin qui est d'un excellent usage dans les suppressions d'urine.

59. La rose, son eau est très-cordiale.... Sa conserve est spécifique dans la phtisie.

60. Le tilleul, ses fleurs en infusion soulagent dans l'épilepsie & dans les affections spasmodiques. L'on en tire un mucilage qui s'applique très-utilement pour appaiser la douleur des goutteux.

61. Le principal usage de la gentiane est dans la peste, dans les maladies malignes, les opilations, l'hydropisie, la foiblesse d'estomac, les vers & les fievres.

62. Le principal usage de la rhubarbe est de purger doucement la bile jaune & la pituite visqueuse; elle nettoie & fortifie l'estomac; tue les vers, guérit les hypocondriaques, la jaunisse, la dissenterie, la diarrhée, &c. On peut dans ce cas mêler quelques grains d'hypecacuana; on la donne en poudre depuis dix grains jusqu'à une dragme; en infusion depuis demi dragme jusqu'à deux dragmes. On fait aussi mâcher cette racine à ceux qui ont l'estomac foible.

63. La mirrhe étant donnée en petites pilules d'un grain, mêlées avec le sucre, corrige la pourriture dans les ulceres des poumons.

64. Le baume du Pérou, blanc ou noir, eſt recommandé par pluſieurs auteurs dans les maux pourriſſants de la poitrine.

65. Le nitre purifié eſt d'un uſage univerſel pour rafraichir & pour provoquer les urines.

Pour finir, je vais joindre ici une maniere très-facile de préparer une liqueur à laquelle on peut appliquer le nom d'élixir de longue vie, & qui convient aux perſonnes de tout âge, de tout ſexe & de tout tempérament.

Prenez des grains ou des fruits de caſſis bien murs, avec un peu de fleurs de meliſſe; rempliſſez-en la moitié d'une bouteille, & mettez ſur ce fruit une quantité de ſucre proportionnée à la grandeur de cette bouteille, rempliſſez la d'eau-de-vie, & tenez-la bien bouchée, mettez-la enſuite au ſoleil ou dans un lieu quelconque pour le faire infuſer; & la remuez de temps à autre pendant un mois ou cinq ſemaines; enſuite on tire au clair cette liqueur, qui ſe trouve d'un beau rouge foncé, que l'on tranſvaſe dans une autre bouteille. On remet deſſus les grains, du ſucre & de l'eau-de-vie comme la premiere fois. La doſe eſt depuis une cuillerée à caffé juſqu'à deux cuillerées à bouche, qu'on prend le matin à jeun, & toutes les fois qu'on ſe ſent incommodé.

On peut auſſi faire uſage des feuilles du caſſis en les mêlant avec partie égale de meliſſe & les faire infuſer en maniere de thé.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Mgr. le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Guide pour la conſervation de l'homme*, par M. FRIER, Docteur en médecine ; je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 25 juin 1789. CARRERE, Cenſeur Royal.

PRIVILÉGE GÉNÉRAL.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amés & féaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Juſtices qu'il appartiendra : SALUT. Notre le Sieur FRIER, Médecin, nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au public un ouvrage de ſa compoſition intitulé, Guide pour la conſervation de l'Homme, contenant les moyens propres à prolonger ſa vie, &c., s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettre Privilége pour ce néceſſaire. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilége, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à perſonne ; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'acte qui la contiendra ſera enrégiſtré en la Chambre Syndicale de paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la Ceſſion ; & alors, par le fait ſeul de la ceſſion enrégiſtrée, la durée du Préſent Privilége ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décède avant l'expiration deſdites dix années ; le tout conformément aux articles IV & V de l'arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de con-

fiſcation des exemplaires conrrefaits, & de ſix mille livres d'amende qui ne ponrra être moderée pour la Premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrèt du Conſeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons : A LA CHARGE que ces préſentes feronr enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie, à peine d'échéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſiou dudit auvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde-des-Sceaux de France le ſieur Archevêque de Bordeaux, qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publiqua, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur de MAUPOU, & un dans celle dudit Sieur Archevêque ; le tout à peine de nullité des Préſentes : DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la coPie des préſentes, éui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit onvrage, ſoit ienue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées Par i'un de nos amés & féaux Conſeillers Seerétaires, foi ſoir ajoutée comme à l'otiginal. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ee re4uis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires ; car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt-huitieme juur du mois d'octobre, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-neuf, & de notre regne la ſeizieme. Par le Roi en ſon conſeil. LEBEGUE.

Regiſtré ſur le regiſtre XXIV *de la Chambre royale & ſyndicale des libraires & imprimeurs de paris, no.* 2056, *fol.* 217, *conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſeni privilege, & à la charge de remettre à ladite chambre les neuf exemplaires preſcrits par l'arrêt du conſeil du 16 avril 1785.* A Paris le 10 novembre 1789. KNAPEN, Syndic.

M. FRIER demeure à Grenoble.

Fautes à corriger.

Page 6 de la préface, lig. 11, il écoute l'effet, *liſ* il. attend l'effet.

Pag. 37, lig. 6, après, *liſ.* à peu près.